

www.e-rara.ch

Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent

L'histoire de Naples et de Sicile, de Ferrare et de Modène, de Mantoue, des républiques de Pise, Lucques, Sienne et St. Marin, et le commencement de l'histoire de Savoie, de Piémont et de Sardaigne

Arkstée & Merkus.

A Amsterdam, MDCCLXXVI [1776]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6906: 37

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-27586>

Chapitre XII. Histoire des républiques des Pise, Lucques, Sienne et Saint-Marin.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien - von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material - from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes - des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

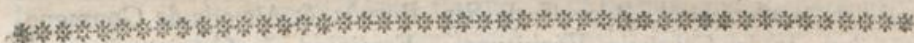
Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

HISTOIRE UNIVERSELLE

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'À PRÉSENT.



LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

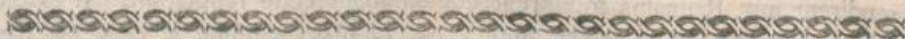
HISTOIRE GÉNÉRALE D'ITALIE ET DES PRINCIPAUX ÉTATS QUI S'Y TROUVENT.

CHAPITRE XII.

Histoire des Républiques de PISE, LUCQUES, SIENNE ET SAINT-MARIN.

Introduc-
tion.

Quelque peu étendues que soient ces Républiques, elles ont essuyé tant de révolutions; les désordres, les dissensions, les guerres générales, ou particulières & les factions qui ont si fréquemment divisé l'Italie, ont tant de fois agité ces petits États, les trois premiers sur-tout, & ils ont pris eux-mêmes tant de part à la violence de ces troubles; & leur constitution a essuyé tant de variation, que chacun de ces Gouvernemens exigeroit de nous une Histoire considérable, si par cela même qu'ils se sont constamment distingués par leurs succès, ou leurs calamités, dans ces tems orageux, nous n'avions eu déjà plus d'une fois occasion de rendre compte des faits les plus intéressans, & des événemens les plus mémorables qui s'y sont succédés. Mais, comme nous n'avons parlé de ces événemens & de ces faits, qu'autant qu'ils étoient liés à l'Histoire des autres États d'Italie, il nous reste à présenter ici les différentes Scènes qui se sont successivement passées dans chacune de ces anciennes Républiques, soit relativement à leur constitution particulière, soit relativement aux guerres qu'elles ont entreprises, ou soutenues par elles-mêmes, pour la défense de leurs droits & de leur liberté.



SECTION I.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Histoire de Pise, depuis les tems les plus reculés, jusqu'à nos jours.

Ce n'est plus qu'à sa vaste enceinte, à la magnificence de ses Edifices publics, à la beauté de quelques édifices particuliers, qu'on reconnoit encore la splendeur passée de Pise qui, par son rang, fut autrefois la seconde des Villes de Toscane, & sans contredit, la première par son opulence, ainsi que par les avantages de sa situation, la fertilité du sol, la douceur du climat; mais sur-tout par la valeur & l'industrie de ses habitans, comme par l'immensité de sa population. Elle n'offre plus que les traces de son ancien éclat & les débris de sa puissance. A considérer la profonde antiquité de cette Ville, on est bien moins surpris de la trouver aussi changée, aussi déchue, qu'on ne l'est de la voir exister encore, après la succession de tant de siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation, au milieu des ravages, des guerres & des dévastations, qui ont si fréquemment désolé ces Contrées.

Ancien
Etat de Pise.

Située à vingt lieues de Florence, vers l'Occident, & sur le fleuve d'Arno qui la divise, & que l'on passe sur trois ponts, Pise, au milieu d'une plaine fort étendue, abondant en froment, & fertile en vins excellens, est regardée comme l'une des plus anciennes villes de toute l'Italie. Les Auteurs ne s'accordent point sur l'époque de sa fondation, mais l'opinion la plus vraisemblable est celle de Strabon, qui assure que Pise fut fondée fort peu de tems après la ruine de Troye, par une Colonie d'Arcadiens, qui, sortis de Pise, ancienne ville Grecque, située dans la Péloponèse, sur les rives d'Alphée, & fort célèbre par un Temple de Jupiter Olympien, allèrent s'établir sur les bords de l'Arno, où ils construisirent une Ville, à laquelle ils donnerent le nom de la Patrie qu'ils venoient de quitter. Cette opinion avoit prévalu chez les Romains; il paroît même que c'étoit la seule adoptée chez eux, vers la fin de la République (1). Ce ne fut que longtems après, que quelques Ecrivains rapportant cette fondation à des tems fort antérieurs à la guerre de Troye, assurèrent, mais avec beaucoup moins de vraisemblance, que Pise devoit son origine à Pelops, fils de Tentale, Roi de Phrygie. (2) Mais, sans nous arrêter à cette diversité de sentimens, il nous suffira de dire, qu'outre la mention très-honorable que Denis d'Halicarnasse fait de l'antiquité de Pise, de ses droits & de ses prérogatives; Tite-Live nous apprend que sous le Proconsul Bebius, cette Ville fut déclarée Colonie Romaine. (3) Des-lors les Pisans étoient regardés comme l'un des Peuples les plus belliqueux; & les services signalés qu'ils

Diverses
opinions sur
sa fonda-
tion.

(1) *Hos parere jubent Alphæa ab origina Pisæ
Urbs Etrusca solo.*

(Æneid. Lib. 10. vers. 178. 9.)

(2) *Ante diu quam Trojugenas Fortuna Penates
Laurentianum Regibus infereret,
Elide deductus suscepit Etruria Pisas, &c.*

(Rutilius Itiner. L. 1.)

(3) Denis d'Halicarnasse. Liv. I. Tite-Live. L. 40.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

rendirent aux Romains soutinrent constamment cette réputation. Il paroît même que loin de se laisser amollir par le luxe, comme le reste des habitans de l'Italie, ils conservèrent leur antique valeur; puisque lors de la ruine de l'Empire, trop courageux, trop fiers pour souffrir, à l'exemple des descendans éternés des Romains le joug des Conquérans des tyrans & des dévastateurs des Provinces de l'Empire, ils formèrent une République, commerçante, guerrière, & qui, de succès en succès, de triomphe en triomphe, étoit déjà, dès le onzième Siècle, Maîtresse de la Mer.

Anciennes
conquêtes
des Pisans.

L'Empire de la Mer, sur-tout entre les mains d'une Nation entreprenante, ambitieuse, & encore plus guerrière que commerçante, la rend inévitablement conquérante, par les moyens presqu'assurés que ses flottes lui offrent d'ajouter de nouvelles possessions à son ancienne Puissance. Ce fut aussi par sa supériorité sur Mer, que Pise devint bientôt redoutable sur terre, & que portant au loin ses armes, elle fit successivement la conquête des Isles de Sardaigne & de Corse. Il est vrai que Musetto, ou Musatto, qui régnoit en Sardaigne, lorsque cette Isle fut envahie, alla implorer le secours de ses alliés, obtint une Armée, rentra dans son Royaume, & malgré tous les efforts des Conquérans, remonta sur le Trône: mais il ne put s'y soutenir que peu de tems: les Pisans irrités de leur défaite, se liguerent avec les Génois, firent une nouvelle invasion dans la Sardaigne, remportèrent sur Musetto, qui fut complètement défait, une éclatante victoire, soumirent l'Isle entière, en 1005, & en restèrent possesseurs. (1)

Leurs suc-
cès contre
les Sarra-
zins.

Excités par ce succès à de plus grandes entreprises, les Pisans méditèrent la conquête de Carthage, & rassemblant toutes leurs forces, ils allèrent y faire une irruption en 1030. Cette expédition fut heureuse & rapide: ils s'emparèrent de Carthage, vainquirent les Carthaginois, firent leur Roi prisonnier, & l'envoyèrent au Pape, qui ne pouvant lui rendre la Couronne, l'obligea de recevoir le Baptême, & le laissa végéter dans la foule des Chrétiens malheureux. Oppresseurs de l'Espagne, Dévastateurs du Portugal, & Maîtres d'une partie de l'Italie, les Sarrazins étoient alors l'Epouvantail des plus puissantes Monarchies de l'Europe. Les Pisans seuls ne les craignirent point; & loin de redouter les armes de ces fiers Conquérans, ils allèrent les attaquer en Sicile, remportèrent sur eux plusieurs victoires, & se rendirent maîtres de Palerme, où ils firent un immense butin: car ce fut à la construction de la Cathédrale & du Palais Episcopal de Pise, qu'on admire encore de nos jours, qu'ils consacrerent une partie des dépouilles de cette importante conquête. (2)

Les avantages signalés que les Pisans avoient eus en Sicile sur les Sarrazins, & le desir d'en avoir de plus considérables encore sur ces ennemis des Puissances Chrétiennes, les engagèrent à seconder les François dans l'exécution du projet courageux & très-mal réfléchi que ceux-ci avoient formé d'aller conquérir la Terre-Sainte. De tous les Peuples Européens qui prirent part à cette folle & brillante entreprise, les Pisans furent, sans contredit, ceux qui se distinguèrent le plus; & les services qu'ils rendirent aux Croisés, furent d'au-

(1) Voyag. d'un François en Italie. Tom. 2. ch. 21.

(2) Léandro Alberti. Descript. Ital.

d'autant plus généreux, qu'ils étoient alors eux-mêmes en guerre contre les Génois, sur lesquels ils remportèrent plusieurs grands avantages, soit sur mer, soit sur terre. Ils fixèrent également la victoire sous leurs drapeaux, dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les habitans de l'Isle de Majorque; & dans une bataille mémorable pour ces derniers, qui furent entièrement défaits, leur Roi perdit la vie les armes à la main; son Epouse & son fils tombèrent au pouvoir des Pisans, qui les amenèrent prisonniers; mais ils eurent dans la suite, la générosité de leur rendre le Royaume qu'ils leur avoient ravi.

Ces guerres, ces grandes entreprises, ces diverses expéditions, ne faisoient point oublier aux Pisans les engagements qu'ils avoient contractés avec les François; & quelque besoin qu'ils parussent avoir de leurs forces, pour suivre l'exécution de leurs projets, la nécessité de veiller à leurs propres intérêts, ne les empêcha point d'envoyer quarante Galeres au secours d'Amaury, Roi de Jérusalem, contre les Sarazins, qui avoient investi Alexandrie. La situation d'Amaury étoit désespérée, & les Sarazins touchoient au moment de s'emparer d'Alexandrie, quand à leur arrivée, les Pisans arrachèrent la victoire des mains des Sarrazins, & ramenerent la fortune du côté d'Amaury. Les Sarazins déjà déconcertés, voulurent cependant rentrer le hasard d'un combat, & présentèrent bataille aux Pisans. L'Action fut décisive, les Infideles furent battus, Alexandrie délivrée & Amaury vengé. Ce secours de quarante Galeres envoyé au Roi de Jérusalem, génoit alors d'autant moins la République de Pise, qu'elle tenoit presque toujours armées jusqu'à deux cens Galeres soit pour exécuter les entreprises qu'elle formoit, soit pour secourir le St. Siege, dont les Pisans étoient les défenseurs les plus zélés. Car, on fait quelle fut dans ces tems de trouble, de désordre, d'ambition, d'ignorance & de fanatisme, l'importance des services rendus par cette République aux Souverains-Pontifes, tour-à-tour oppresseurs & opprimés; on fait que le Pape Gelase III, vivement poursuivi par l'Empereur Henri III, ne trouva d'autre asyle qu'à Pise. On fait aussi que le Pape Innocent II, chassé de Rome, & ne pouvant compter sur l'amitié d'aucune des Puissances de l'Europe, se refugia de même chez les Pisans, où il fut à l'abri des malheurs qui l'avoient menacé. Le zele de cette République pour le Chef de la Chrétienté ne se rallentit dans aucun tems; ce fut elle qui fournit au Pape Grégoire XI. deux Galeres pour le conduire de France en Italie. Quand la longue & trop interminable querelle du Sacerdoce & de l'Empire se fut un peu rallentie, les Pisans se liguerent avec l'Empereur, l'aiderent à détrôner & à chasser Roger, Usurpateur du Royaume de Sicile; ils s'emparèrent ensuite de Naples, qu'ils garderent pendant sept ans, ainsi que plusieurs autres places de ce Royaume, qui étoient tombées en leur pouvoir, & qu'ils retinrent pendant le même espace de tems. (1)

Cependant la guerre s'étant allumée entre l'Empereur Frédéric Barberousse & les Milanois, les Pisans se déclarerent pour le Chef de l'Empire, & eurent la plus grande part aux succès qu'il remporta sur ses ennemis, ainsi que

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Conquête
de Major-
que.

Son zele
pour le St.
Siege.

(1) Voy. d'un François en Italie, Tom. 2. ch. 21.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Nouvelle
expédition
en Palesti-
ne.

Du Cam-
po-Santo.

Guerre des
Pisans con-
tre le Pape
& les Gé-
nois.

nous avons eu soin de le raconter ailleurs. (1) Cette guerre fut à peine finie, que Barberousse, toujours infatigable de conquêtes & de combats, forma le projet insensé d'aller ravir la Palestine à ses Possesseurs: il fut vivement secondé dans cette expédition par les Pisans, qui lui envoyèrent cinquante Galeres, sous les ordres de leur Archevêque Lanfranc. Le succès couronna les efforts de Lanfranc, si toutefois ce Prélat, pieusement guerrier & homicide, ne s'étoit proposé que de voir les Lieux-Saints. Il est vrai qu'il essuya de grandes pertes, & que la plupart des Soldats qui composoient sa Troupe, inonderent la Palestine de leur sang, mais il crut se dédommager abondamment par le genre de butin qu'il fit, & que sa piété regardoit comme infiniment au-dessus des plus vastes conquêtes: il remplit ses vaisseaux de terre de Jérusalem, fit rembarquer ses soldats, les ramena à Pise, en 1218, & fit former de cette terre le *Campo-Santo*, qui depuis, sert de Cimetière. Ce *Campo-Santo* est une cour de 450 pieds de longueur, environnée d'un superbe Portique, construit en 1278, sur les desseins du célèbre *Jean-Pisan*: ce Portique est orné de 60 croisées, ou arcades, d'un gothique fort léger, pavé de marbre, décoré de peintures, & rempli de monumens très-curieux. On assure que le *Campo-Santo*, environné de ce riche Portique, contient dans toute son étendue neuf pieds de Terre-Sainte. On assure aussi que dans les premiers Siècles qui succéderent à la formation de ces Charniers, les Corps que l'on y entroit y étoient consumés en vingt quatre heures: actuellement les Cadavres n'y sont entièrement consumés qu'en quarante-huit heures de tems; sans doute, parce que les sels alcalis qui abondoient dans cette terre, se sont évaporés en partie; il est très-vraisemblable que dans la suite ce sel ne conservera plus rien de cette propriété.

Les bienfaits & les privilèges que les Pisans avoient reçus des Empereurs, avoient insensiblement affoibli leur ancien attachement pour le St Siege. L'amitié du Chef de la Chrétienté se rallentit aussi: bientôt les Pisans irrités par quelques nouveaux sujets de mécontentement, & d'ailleurs trop énorgeruillés de leur puissance, se déclarèrent ouvertement contre les Papes. Dès-lors la défiance, le ressentiment & la haine animerent également les deux partis, & les Pisans commençant les hostilités, arrêterent & firent prisonniers des Cardinaux & des Prélats, qu'ils surprirent allant de France au Concile de Latran. Ulcéré de cet attentat, & ne jugeant point les foudres du Vatican assez puissantes pour venger un pareil outrage, le Pape se ligua avec les Génois, jaloux depuis longtems de la prospérité de Pise. Ils saisirent avec empressement cette occasion d'humilier des voisins qui les éclipsaient; ils leur déclarerent la guerre, les battirent sur terre, les vainquirent complètement sur mer, en 1284, leur prirent quarante-neuf Galeres & firent douze mille prisonniers. Le compte que nous avons rendu de cette guerre, dans l'Histoire de la République de Gènes, ne nous permet point de nous arrêter ici sur les mêmes récits; & nous nous contenterons d'observer, que si cette malheureuse défaite fut le premier désastre que les Pisans eussent éprouvé jusqu'alors, elle fut aussi l'époque de la décadence de leur République, qui dès-lors s'affoiblit considérablement, & ne put plus reprendre son ancienne

(1) Voyez l'Histoire de Milan.

plendeur. En effet, les Génois s'étant rendu maîtres du *Porto-Pisano*, qu'on assure avoir pris le nom de *Port de Livourne*, les Pisans virent sensiblement, & sans qu'ils pussent s'y opposer, diminuer de jour en jour leur commerce & leur navigation; c'est-à-dire, les deux plus forts appuis de leur pouvoir & de leur opulence. (1)

Les deux partis irréconciliables des Guelfes & des Gibelins, qui divisoient alors & déchiroient l'Italie, avoient causé cette guerre funeste, pendant laquelle Ugolino della Gheradesca, l'un des principaux Citoyens de Pise, Chef du parti des Guelfes, abusant du crédit & de l'autorité qu'il avoit acquis sur ses Concitoyens, s'étoit déjà rendu maître de la République, sur laquelle il regnoit, sous le nom de Comte de Pise, qu'il s'étoit fait donner en 1282. Mais il ne tarda point à faire repentir les Pisans de lui avoir confié le pouvoir suprême, dont il usa si despotiquement, que le Peuple soulevé, l'obligea de prendre la fuite, Gheradesca ne désespéra point de ravoit par la force le haut rang que ses injustices lui avoient fait perdre; il alla implorer le secours des Florentins, qui, engagés dans la faction des Gibelins, & par cela seul ennemis implacables des Pisans, embrassèrent la cause de Gheradesca, le rétablirent; mais ne purent le maintenir: car, à peine se furent ils retirés, que les Pisans soulevés de nouveau contre leur Comte, le prirent & le jetterent, ainsi que ses enfans, dans une prison, qu'on voit encore à Pise, & où l'on assure qu'ils moururent de faim. (2)

Quelqu'effrayant que fut le juste châtement d'Ugolin & de ses enfans, il n'intimida point ceux d'entre les Pisans, qui, éblouis par son élévation passée, désirerent aussi de regner sur leurs Concitoyens; il avoit montré la route de la tyrannie, & une foule d'ambitieux s'y jetterent après lui. Les plus heureux, si toutefois c'est être heureux que d'opprimer la liberté publique, furent Uguzzone delle Taglia, Jean Donarciatico, le Comte Faccio, Pierre Gambacorta, & Jean dall'Agnello, qui parvint même, en 1364, à se faire déclarer Duc Souverain de Pise. Il faut avouer cependant que ces divers Usurpateurs ne firent point également détester leur Puissance; ils ne méritent pas tous le nom odieux de *Tyrans*, non plus que ceux qui leur succéderent. Quelques-uns même contribuèrent beaucoup à étendre la domination des Pisans. (3) Tel fut le Successeur de Gheradesca, Uguzzone ou Uguccione, qui se rendit maître de Lucques, où il fut introduit par les Gibelins, & qui, à la tête des forces réunies de Lucques & de Pise, se rendit si redoutable aux Florentins, que ceux-ci, pour se délivrer d'un voisin aussi entreprenant, envoyèrent prier Robert, Roi de Naples, d'engager Pierre son frere, à prendre le commandement de leur armée, se flattant que sous un tel Général, ils fixeroient la victoire sous leurs drapeaux. Pierre, en effet, se mit à la tête des Florentins; mais sa valeur, ni ses efforts, ne purent empêcher Uguzzone d'étendre ses conquêtes dans le Val d'Arno & dans le Val de Nievole, où s'étant emparé des Châteaux les plus forts & des postes les plus importants, il alla former le siege de Mont-Catini, dont la perte menaçoit la

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Gheradesca,
Tyrans
de Pise.

Sa mort.

Divers Ty-
rans de Pi-
se.

(1) Machiavel. *Hist. de Florence*, Liv. II.

(2) Idem. *Voyages d'un François en Italie*, Tom. 2. ch. 21.

(3) Machiavel. *Hist. de Florence*, Liv. II.

SÉCT. I.
Histoire de
Pise.

Vieoire
des Pisans
sur les Flo-
rentins.

L'Empe-
reur mécon-
tente les
Pisans.

Ils se recon-
cilièrent avec
le Pape.

République de Florence des revers les plus irréparables. Aussi les Florentins mirent tout en usage pour secourir cette Place; ils firent les plus grands efforts; & traversant en force le Val de Nievole, ils vinrent sous les ordres du Prince Pierre, leur Général, présenter la bataille à Uguzzone: le combat fut sanglant & la déroute des Florentins complete; Pierre, avec 2000 des siens, restèrent morts sur le champ de bataille. Uguzzone profita en Général habile, des avantages que lui donnoit cette victoire, & rendit inutiles, comme nous l'avons dit dans l'Histoire de Florence, tous les moyens que prirent les vaincus pour réparer leur perte; & toutes les tentatives que fit le Comte d'Andria, Général que le Roi Robert leur avoit envoyé, & qui ne put venger la mort du Prince Pierre, ni la défaite des vaincus. (1) Ce fut Castruccio-Castracani, Bourgeois de Lucques, qui vengea le Roi Robert, Pierre & les Florentins, en ravissant à Uguzzone Pise & Lucques, dont il se rendit maître, qu'il soumit, & où il regna par la terreur qu'inspiroit sa férocité, ainsi que nous aurons occasion de le dire dans l'Histoire de la République de Lucques.

Cependant Louis de Baviere, récemment élu Empereur, malgré le Pape & la faction des Guelphes, fut appelé en Italie par les Gibelins de Lombardie, & sur-tout par Galeas Visconti & par les autres tyrans effrayés de l'arrivée de Charles, Duc de Calabre & fils du Roi Robert, dont les Usurpateurs de la Lombardie redoutoient la présence. Louis de Baviere se rendit à leur invitation, & passant en Toscane, secondé par Castruccio, s'empara de Pise, d'où, après quelque tems de séjour, il marcha vers Rome. Mais à peine il se fut éloigné, qu'à son tour, Castruccio, se rendit maître de Pise tandis que les Florentins lui enlevoient Pistoie. Peu inquiet du sort des Florentins & des Pisans, Louis de Baviere, qui eût pu, s'il l'eût voulu, relever à Rome, l'antique trône des Césars, aimait mieux perdre fort inutilement le tems, à faire un Antipape, à ordonner encor plus ridiculement des innovations contraires à l'Eglise, opposées au St. Siege; & quand les circonstances dont il n'avoit pas sçu profiter furent passées, à former des entreprises, qui n'ayant eu aucun succès, le firent mépriser, & finirent par l'obliger de s'éloigner honteusement de Rome. Il s'en revint à Pise, où il ne fut, ni plus prudent, ni plus heureux; un corps de huit cens hommes de Cavalerie Allemande qu'il avoit mécontenté, soit par ses hauteurs déplacées, soit par un refus de payement, se mutina & le contraignit de s'éloigner de Pise encor plus précipitamment qu'il ne s'étoit éloigné de Rome. Les Pisans pour se venger des vexations qu'il avoit exercées sur eux, ou pour se rendre le St. Siege favorable, n'eurent pas plutôt appris que Louis de Baviere étoit sorti de l'Italie, qu'ils se saisirent de l'Antipape & l'envoyèrent prisonnier en France. (2)

Ce fut après la mort du tyran Castruccio, que Martin de la Scala, Prince de Verone & Seigneur de l'Etat de Parme, alla s'emparer de Lucques, qu'il s'étoit obligé de remettre aux Florentins; il refusa de remplir ses engagements, se croyant assez fort pour disputer la Souveraineté de ce petit Etat

(1) Voyez l'Histoire de Florence.

(2) Machiavel. Histoire de Florence, & Vie de Castruccio-Castracani.

à la République de Florence; mais il se trompa dans ses vues & dans ses espérances. Les Visconti, Ducs de Milan le dépouillèrent lui-même de l'Etat de Parme; en sorte, que devenu trop foible pour conserver Lucques, il forma, ne pouvant mieux faire, le projet de la vendre. Les Pisans & les Florentins instruits de ce dessein, se présentèrent pour cette acquisition. Mais les derniers étant les plus riches, obtinrent aisément la préférence; & tandis qu'ils négocioient cette affaire, les Pisans prirent la résolution d'acquiescer à meilleur marché, & par la force de leurs armes. Dans cette vue, ils se liguerent avec les Visconti, & allèrent assiéger les Lucquois dans leur Ville. Cet incident n'empêcha point les Florentins de poursuivre leur négociation avec le Seigneur de Vérone, auquel ils payerent la moitié du prix convenu, & lui remirent des otages pour sûreté du reste du paiement. Mais pendant qu'ils consommoient cette affaire, les Pisans pressoient vivement le siege; & la Place réduite aux dernières extrémités, ne pouvoit gueres plus tenir, lorsque les Florentins marchant à la défense de leur nouvelle possession, entreprirent de faire lever le Siege: ils ne réussirent point, & après bien des hostilités, battus & ruinés, ils perdirent le prix qu'ils avoient payé à Martin de la Scala & la propriété de Lucques (1), dont les Pisans se mirent en possession. Les vicissitudes de cette guerre nous ont assez long-tems arrêtés dans l'*Histoire de Florence*, pour que nous nous dispensions d'en retracer ici les différens événemens: il nous suffira de dire, pour ne rien omettre d'important au sujet de cette République, que malgré ces momens de supériorité sur les Florentins, elle n'avoit presque plus rien de son ancienne puissance; qu'après avoir été tour-à-tour gouvernée & opprimée par Uguzzone, Donarziatico, Faccio, Gambacorta & Agnello, elle fut assujettie à Jacques Appiano, qui après l'avoir foulée, la transmit comme un Domaine légitimement acquis, à Gérard Appiano son fils. Gérard, moins cruel, plus avide que les tyrans auxquels il succédoit, préférant les richesses à la Souveraineté, vendit Pise à Galeas Visconti, Duc de Milan. Galeas confia le Gouvernement de ce nouvel Etat à Gabriel son fils naturel, & Gabriel aussi indifférent aux intérêts de son Pere, qu'au sort du Peuple qu'il gouvernoit, tenta de vendre Pise aux Florentins; mais les Pisans, irréconciliables ennemis des maîtres qu'on vouloit leur donner, rappellerent Gambacorta, prirent les armes, fondirent sur les Florentins, les chassèrent & recouvrèrent leur liberté. Ils étoient cependant moins libres qu'ils ne pensoient l'être, & Gambacorta n'eût pas plutôt dépouillé Gabriel & Galeas Visconti de leur autorité, que profitant lui-même du marché fait par Gabriel avec les Florentins, il vendit Pise à ces derniers, qui après un long siege, soumièrent enfin les Pisans en 1406, & restèrent paisibles possesseurs de Pise jusqu'en 1494. (2) Mais alors une nouvelle révolution vint rendre pour quelques années une lueur de liberté aux Pisans, & cette révolution fut causée par un événement imprévu, & sur lequel les Pisans eux-mêmes, quelque desir qu'ils eussent de secouer le joug qui les accabloit, ne fondoient aucune

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Les Pisans
s'emparent
de Lucques.

Les Florentins
se vendent
maîtres de Pise.
1406.

(1) Voyez l'*Histoire de Florence*.

(2) Léandre Alberti Machiavel. *Hist. de Florence*.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Troubles de
l'Italie.

La mort de Ferdinand, Roi de Naples (Prince, dont la valeur, les grandes qualités & sur-tout la fortune, qui l'avoit constamment secondé, eussent vraisemblablement arrêté, ou peut-être rendue inutile l'exécution de la grande entreprise de Charles sur le Royaume de Naples) changea entièrement les affaires d'Italie, & fut la cause des malheurs, des troubles, des factions & des guerres, qui pendant une longue suite d'années, ravagèrent tour-à-tour les grands & les petits Etats de cette partie de l'Europe. En effet, Charles VIII, Roi de France, ayant fait les plus grands préparatifs pour aller conquérir le Royaume de Naples, sur lequel il avoit des prétentions fondées, passa les alpes à la tête d'une formidable armée, malgré les intrigues des Florentins, les sollicitations, les défenses & les menaces du Souverain Pontife, & entra dans Asti, le 6 Septembre 1494. Sa présence opéra dans ce pays les changemens les plus surprenans, & les plus grandes révolutions; car, il n'est que trop vrai, comme l'observe Guichardin, que le passage de Charles VIII. en Italie, fut la source trop abondante d'une infinité de maux. (1) Dès lors les Etats furent bouleversés dans toutes les parties de leur constitution; les Provinces furent dévastées, les Villes détruites, le Pays inondé du sang de ses habitans; le luxe étranger s'introduisit dans les habits, & la corruption dans les mœurs. L'Italie apprit une nouvelle & sanglante méthode de faire la guerre: des maladies jusqu'alors inconnues, furent le triste fruit de l'arrivée des François, qui troublèrent si fort la paix & l'harmonie de ces Provinces, qu'il ne fut plus possible d'y rétablir l'ordre & la tranquillité, troubles funestes, qui exposèrent ce malheureux Pays aux insultes & aux ravages des Barbares.

Plainte des
Pisans à
Charles
VIII.

Cependant Charles VIII. s'étant rendu à Pise, les habitans fatigués du joug des Florentins & impatiens d'en être délivrés, se plainquirent amèrement des mauvais traitemens qu'ils prétendoient, ou qu'ils supposoient en recevoir. Charles VIII, le plus foible, le moins éclairé, comme on fait, & le plus inconsidéré des Princes de son tems, répondit favorablement aux sollicitations des Pisans, & leur promit sa protection, oubliant en ce moment le traité qu'il avoit fait avec Pierre de Médices, quelques jours auparavant; par lequel Pierre s'étant engagé à remettre entre les mains du Roi, Serzane, Serzanello, Pise & Livourne, Charles avoit promis la restitution de ces Places après la conquête du Royaume de Naples, & avoit assuré les Florentins de son amitié & de sa protection. Enhardis par ses promesses, & par l'espece d'approbation qu'il donnoit à leur rebellion, les Pisans n'eurent pas plutôt obtenu cette réponse favorable, qu'ils prirent les armes, & renversant les armoiries des Florentins, arborées sur les Places publiques, y substituèrent les armoiries de Pise, se déclarèrent libres, & se remirent en liberté. Cette révolution subite avoit été préparée par Ludovic Sforce, Duc de Milan, qui, excitant les Pisans à se revolter, entretenoit, pour animer encore plus les rebelles, une intelligence secrète avec quelques citoyens de Pise, bannis pour des affaires particulières. Sforce, à qui tous les moyens qu'il prévoyoit pouvoient seconder son ambition, paroissoient permis & légitimes, n'avoit point balancé à susciter ce tumulte, espérant qu'à la faveur des dés-

Le Pisans
se remettent
en liberté.
1424.

(1) Hist. de François Guichardin. Tom. I. Liv. I.

ordres que ce mouvement occasionneroit, il lui seroit facile de se rendre maître de Pise.

Toutefois Charles VIII. qui n'avoit pas prévu les suites de l'accueil qu'il avoit fait aux plaintes des Pisans, & qui ne regardoit cette revolte que comme un murmure facile à étouffer, se contenta d'ordonner que les Magistrats Florentins établis à Pise, resteroient pour y exercer, comme ils l'avoient fait jusqu'alors, les droits & le pouvoir de leur juridiction: mais en même tems il remit la vieille Citadelle entre les mains des habitans, prit possession, pour lui-même de la Citadelle neuve, & partit pour aller à Florence, dont il avoit si mal soutenu les intérêts: aussi fut-il reçu très-froidement, & la crainte très-fondée que l'on eut qu'il ne voulut s'emparer de la République, ajoutant au mécontentement public, Charles n'évita une guerre avec les Florentins, qu'en signant avec eux un traité, par lequel il fut convenu que tout ce qui s'étoit passé, soit à Pise, soit à Florence, seroit oublié de part & d'autre; que les Places de Pise, de Livourne & leurs Citadelles, demeureroient entre les mains du Roi, qui les restitueroit aux Florentins après l'expédition de Naples; qu'en attendant, le domaine, la juridiction, l'administration & les revenus de ces Villes appartiendroient aux Florentins. Ce Traité paroïssoit en effet, assurer à Florence tous les droits dont elle avoit joui jusqu'alors sur Pise, ainsi que le libre exercice de son autorité. (1) Mais Charles avoit négligé de pourvoir aux moyens de faire exécuter la Clause concernant la juridiction & les revenus de cette Ville, & les Pisans avoient eu trop de succès dans leur soulèvement, pour consentir à rentrer sous la juridiction des Florentins. D'ailleurs, ils se sentoient appuyés par la Garnison Françoisé; ensorte, que bien éloignés de se soumettre à un traité qui les eût assujettis à une domination détestée, ils chassèrent de leur Ville les Magistrats & les Officiers de Florence, ainsi que tous les Florentins qui s'y trouvoient, se saisirent de leurs effets, les maltraitèrent, & résolus de maintenir la liberté qu'ils venoient de recouvrer, envoyèrent à Charles des Ambassadeurs, chargés de défendre leur Cause & de faire agréer leur conduite. Ils se liguerent en même tems avec Sienne & Lucques, Villes qui, ennemies irréconciliables des Florentins, s'empresserent de secourir les Pisans & de leur envoyer de l'argent & des Troupes. (2)

Les Vénitiens se conduisirent avec plus de prudence; ils reçurent à la vérité les Députés de Pise avec distinction; mais ils se refuserent à toutes leurs propositions, & les renvoyerent sans leur laisser entrevoir la moindre lueur d'espérance. Les Pisans se consolèrent du refus des Vénitiens, par le secours qu'ils attendoient du Duc de Milan, sur lequel ils fondoient leurs plus grandes espérances. Ils étoient d'autant plus fondés, que Ludovic Sforce, extérieurement ligué avec Florence, ne cessoit de les encourager par les plus brillantes promesses, & avoir engagé même les Génois à entrer dans cette querelle, à fournir aux Pisans des armes & des munitions, & à leur envoyer un Commissaire avec trois cens fantassins.

Depuis quelques années les Génois n'attendoient que l'occasion d'éclater

1^{er} SECT. I.
Histoire de
Pise.

Ligue formée par les Pisans contre les Florentins.

Les Génois embrassent la Cause des Pisans.

(1) Voyez l'Histoire de Florence.

(2) Hist. de France. Guichardin, L. 2. T. 1.

SECT. I.
*Histoire de
Pise.*

contre les Florentins, qu'ils haïssent à cause des acquisitions que Florence avoit faites de Pise & du Port de Livourne; en sorte que saisissant avec avidité le prétexte de secourir un Peuple allié, ils se hâtèrent de prendre parti pour les Pisans, & s'emparèrent de la plûpart des Places situées dans la Lunigiana. Etonnés du succès de ces hostilités, les Florentins demanderent du secours à leur allié Ludowic Sforce, Duc de Milan, qui leur répondit que, lié comme il l'étoit par un traité récent avec les Génois, il ne pouvoit, sans se rendre coupable de la mauvaise foi la plus insigne, prendre ouvertement intérêt dans cette guerre; mais qu'au reste, il alloit faire les plus grands efforts, pour que Florence eut dans cette affaire toute la satisfaction qu'elle attendoit. (1) Toujours rempli du désir de se rendre maître de Pise, que ses Prédécesseurs avoient jadis possédée, & qu'ils n'avoient perdue que par la lâcheté de Gabriel-Marie, qui l'avoit vendue aux Florentins, comme nous l'avons dit; c'étoit ainsi que pour réussir dans son dessein, Ludowic trompoit également les Pisans, les Florentins, Charles VIII & les Génois.

*Hostilités
entre les
Florentins
& les Pi-
sans.*

Cependant les habitans de Pise peu satisfaits d'avoir délivré leur Patrie de la domination de Florence, ne s'occupent que des moyens de s'emparer des Places du territoire de Pise; & cette entreprise leur réussit d'autant plus facilement, que les habitans de ces Places, tout aussi impatiens de recouvrer leur liberté, ouvrirent volontiers les portes aux Commandans que Pise leur envoya; de maniere que cette expédition ne couta, ni combats, ni difficultés. En attendant les Florentins, qui jusqu'alors avoient espéré que, sans être obligés de recourir à la force, Charles VIII & le Duc de Milan les remettraient en possession de Pise, convaincus du peu d'intérêt que l'on prenoit à leur Cause, jugerent qu'il étoit tems enfin de ravoit par les armes, les possessions dont on vouloit les dépouiller. Dans cette vue, ils envoyèrent des Troupes contre ces mêmes Places, qui furent emportées d'autant plus aisément, que les Pisans ne s'attachèrent qu'à défendre & conserver les villes de Cascina, Butti & Vico-Pisano, qui leur restèrent en effet, & ne purent leur être enlevées. (2) Informé à Rome de ces dissensions, Charles VIII, qui avoit conçu beaucoup de haine contre les Florentins, depuis qu'ils l'avoient empêché de s'emparer de leur République, n'étoit rien moins que fâché de prévoir combien cette guerre pourroit les affoiblir, & par cela même faciliter l'exécution de son ancien projet. Il savoit, peut-être même étoit-ce par ses ordres, que les François favorisoient les Pisans; & c'étoit pour eux aussi qu'il faisoit des vœux. Mais cachant ses véritables sentimens, il reçut avec la plus apparente impartialité, les Ambassadeurs des Florentins & des Pisans, qui venoient soumettre leur différent à sa décision. Il écouta leurs plaintes réciproques, & remettant à d'autres tems son jugement, il proposa aux deux partis de cesser toute hostilité pendant la guerre de Naples, promettant de juger définitivement aussi-tôt que cette expédition seroit terminée. (3)

*Conduite
de Charles
VIII.*

Les Florentins qui s'étoient aperçus combien Charles panchoit pour leurs

ennem.

(1) Ibidem.

(2) Machiavel. Voyez l'*Histoire de Florence.*

(3) l'*Histoire de Fr. Guichardin.*

ennemis & auxquels d'ailleurs, les promesses du Roi étoient depuis long-tems suspectes, se refusèrent à sa proposition, & le pressèrent vivement de prononcer. Charles VIII. feignit de se rendre; mais ne cherchant en effet, qu'à profiter des circonstances, pour obtenir le paiement de soixante-dix mille ducats que la République de Florence s'étoit engagée à lui payer, il envoya le Cardinal de St. Malo à Florence, avec ordre de persuader aux Florentins qu'il ne se rendoit chez eux que pour leur donner satisfaction au nom du Roi son maître, de les amuser cependant par toutes les promesses qu'il jugeroit à propos de leur donner, jusqu'à ce qu'ils lui eussent délivré le paiement qu'il vouloit tirer d'eux, & de laisser ensuite les choses dans l'état où elles seroient, sans se déclarer, ni pour, ni contre les Pisans. Le Cardinal de St. Malo remplit avec adresse cette commission: il promit beaucoup aux Florentins, qui, quelques soupçons qu'ils eussent qu'on les jouoit, ne firent aucune difficulté de délivrer quarante mille ducats à l'Ambassadeur, à compte des soixante-dix mille. Le Cardinal n'eut pas plutôt reçu cette somme, que promettant aux Florentins de les remettre incessamment en possession des Villes & du territoire qu'ils réclamoient, il se rendit à Pise, ne demanda seulement point aux habitans s'ils vouloient rentrer sous la domination de Florence, où revenant quelques jours après, il dit qu'il avoit essuyé tant de contradictions de la part des Pisans, & qu'il les avoit trouvés si déterminément résolus à conserver leur liberté, qu'il n'en avoit pu rien obtenir; que du reste, il n'avoit pas jugé qu'il convint à son caractère de prendre des moyens violens, & qui eussent fait répandre du sang, ce que l'Eglise abhorre. Toutefois, les Florentins ne tarderent point à être informés, que malgré son caractère de Prêtre, & ce grand éloignement pour les moyens violens, le Cardinal de St. Malo avoit fait à Pise des dispositions militaires, qui annoncoient plus le goût des combats que l'amour de la paix: & il étoit vrai que, bien loin de s'occuper de projets de pacification, le Cardinal avoit eu soin d'augmenter la Garnison de la Citadelle neuve, & que même il eût fait entrer des Troupes Françoises dans la vieux Château, si les Pisans ne s'y fussent fortement opposés.

Depuis l'approbation de Charles VIII & la conduite du Cardinal de St. Malo, les Pisans ne doutant point qu'ils ne fussent soutenus, quoiqu'ils entreprissent, sentoient leur courage & leurs forces s'accroître chaque jour. Ils étoient enhardis d'ailleurs, par les exhortations & les démarches de Ludovic, qui ne croyant point encore la Garnison de la ville assez forte, y avoit envoyé de nouvelles Troupes Génoises, sous la conduite de Luce Malvezzi. Afin même d'empêcher les Florentins d'employer, comme ils se l'étoient proposé, toutes leurs forces contre les Pisans, il s'attacha, d'accord avec les Siennois, Jacques d'Appieno, Seigneur de Piombino, & Jean Savelli: le dessein du Duc de Milan étant, pour faire diversion aux armes Florentines, de fournir à la République de Sienne, les moyens de défendre & de conserver Montepulciano, ville considérable, qui, s'étant revoltée contre les Florentins, s'étoit donnée aux Siennois, & que ceux-ci avoient acceptée, contre les conditions expresses du Traité d'alliance qui les unissoient aux Florentins. (1)

(1) Voyez l'histoire de Milan.
Tome XXXVII.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Mauvaise
foi du Car-
dinal de St.
Malo.

Intrigues
du Duc de
Milan con-
tre les Flo-
rentins.

Ser. I.
Histoire de
Pise.

Siege &
prise de Li-
bra fatta.

Retraite
de Charles
VIII. de
la conquête
de Naples.

Quelques mesures cependant que prit Ludovic Sforce pour se rendre maître de la Souveraineté de Pise, Charles VIII. ne perdoit point de vue le projet qu'il avoit formé de s'en emparer aussi. C'étoit dans ce dessein que par ses ordres, le Cardinal de S. Malo s'étoit assuré de la Citadelle: mais quelques favorables qu'eussent été jusqu'alors les Pisans aux dispositions du Roi de France, il craignit que ses intentions une fois dévoilées, les habitans de Pise & leurs Confédérés, ne lui enlevassent cette Citadelle, & pour prévenir toute entreprise à cet égard, il y envoya par mer, six cens Soldats François, qu'il fit porter sur les mêmes vaisseaux qui ramenoient les Ambassadeurs Pisans. Ces Soldats à leur arrivée parurent fort zélés pour les habitans de Pise, & n'être venus dans leur Ville que pour les secourir & les défendre contre quiconque entreprendroit d'attenter à leur liberté. Les Pisans parurent très sensibles à ces offres, & témoignèrent à leur tour la plus vive reconnoissance. Ils ne pouvoient en agir autrement, & quelques soupçons qu'ils eussent du véritable motif qui avoit fait venir cette Troupe, ils lui montrèrent la plus entière confiance; ils eussent néanmoins beaucoup mieux aimé pouvoir se dispenser de la recevoir; mais ils étoient hors d'état de la refuser: car, peu de jours avant l'arrivée de cette nouvelle Garnison, ils avoient envoyé, sous les ordres de Luce Malvezzi, une partie de leurs Troupes avec ordre d'investir Libra fatta, pendant que les Florentins étoient occupés au Siege de Montepulciano. L'Armée Florentine instruite de cette marche, étoit accourue à la défense de Libra fatta; ensorte que Malvezzi ne croyant pas pouvoir se rendre maître de cette place, étoit retourné sur ses pas, & avoit ramené son Armée à Pise, la veille de l'arrivée des six cens Soldats François. Ceux-ci gagnés par les largesses de Malvezzi, & davantage encore par l'espoir du pillage, s'engagerent à se joindre à l'Armée de Pise, & suivirent Malvezzi, qui alla, pour la seconde fois, tenter le Siege de Libra fatta. Cette seconde entreprise fut plus heureuse que la première, & la Place fut emportée, avant d'être secourue par les Florentins, qui ne purent traverser la riviere de Serchio, dont les eaux étoient fort enflées, & qui n'osèrent passer sur le territoire de Lucques, dont les habitans étoient dans les intérêts des Pisans. (1)

Cependant Libra fatta ne fut pas plutôt tombée au pouvoir des Assié-geans, qu'au grand étonnement des Pisans, les Soldats François en prirent possession au nom du Roi Charles VIII, & allerent porter le ravage & la dévastation dans le territoire de Pise, toujours sous prétexte d'agir contre les Florentins. On en porta de part & d'autre des plaintes fort amères à Charles VIII, qui répondit froidement, qu'il falloit laisser passer ces momens d'orage; qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé en Toscane, il examineroit tout lui-même, & qu'il rempliroit les anciennes promesses qu'il avoit faites de pacifier tout & de jager cette contestation. Mais il se réduisit lui-même, par ses inconséquences, ses profusions & son inconduite, à de telles extrémités, que contraint de retourner sur ses pas, & trop foible pour résister à la puissante Ligue qui s'étoit formée contre lui, il revint en Toscane beaucoup plutôt qu'il ne s'y étoit attendu. A son départ de Naples, son premier plat

(1) l'Histoire de Fr. Guichardin.

avoit été de passer par Florence; mais informé du peu de confiance qu'on avoit en lui dans cette Ville, & des mesures que l'on y prenoit pour s'opposer à toutes les entreprises qu'il eût pu tenter, il changea de résolution, & prit la route de Pise. Arrivé à Paggibonzi, il y reçut la visite de Jérôme Savonarole, qui vint l'exhorter à rendre aux Florentins les Places qu'il avoit promis de leur restituer, le menaçant s'il refusoit de remplir les promesses qu'il avoit si solennellement faites, d'en être bientôt rigoureusement puni par le Ciel même.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Charles VIII. ébranlé par les exhortations, & intimidé par le ton impérieux de Savonarole, lui fit une réponse favorable; mais comme ce Monarque étoit le plus léger des hommes; il désavoua dès le lendemain les espérances qu'il lui avoit données: chaque jour il promettoit & se retractoit tour-à-tour; tantôt il s'engageoit à restituer les Places qui lui avoient été confiées, aussi-tôt qu'il seroit à Pise, & tantôt il disoit que s'étant lié par des sermens avant son traité de Florence, il ne pouvoit, sans se parjurer, se dispenser de protéger & de défendre la liberté des Pisans; qu'il promettoit néanmoins de les déterminer à lui laisser rendre les Places qu'il tenoit en dépôt.

Quelqu'indécis pourtant que fut le Roi de France sur le parti qu'il lui seroit le plus utile de choisir, deux incidens qu'il n'avoit pas prévus, vinrent fixer son irrésolution. En effet, les Puissances confédérées contre lui, rassemblant toutes leurs forces aux environs de Parme; & paroissant disposées à lui disputer les passages de la Lombardie, son Conseil s'assembla pour examiner s'il valoit mieux favoriser les Florentins, du secours & de l'argent desquels on avoit grand besoin, ou les Pisans, dont le pays offroit aussi de très-grands avantages. Mais ceux qui s'étoient déjà déclarés contre Florence, persisterent dans leur opinion, & la sonderent sur ce que dans le cas où les François, trop pressés par les Confédérés, ne pourroient traverser la Lombardie, il leur importeroit infiniment plus de pouvoir disposer de Pise, que de la rendre, ainsi que les autres Places aux Florentins, qui vraisemblablement ne s'en seroient pas plutôt remis en possession, qu'à l'exemple du reste des Italiens, ils se déclareroient pour les Confédérés. On observoit d'ailleurs, que le moyen le plus sûr de mettre le Royaume de Naples à l'abri de toute révolution, étoit de s'emparer du Port de Livourne, parce que l'entreprise sur Gênes, méditée par Charles, venant à réussir, comme il étoit très-vraisemblable qu'elle réussiroit, les François se trouveroient maîtres de toute la côte, à peu de choses près, depuis Marseille jusqu'à Naples. (1)

Irrésolution
de
Charles
VIII.

Charles VIII. panchoit beaucoup, du moins en apparence, pour cette opinion, lorsqu'une visite imprévue vint tenter de le décider; cette visite étoit celle d'une foule de Pisans, Vieillards, femmes, enfans, qui venant au devant du Roi, se jetterent à ses pieds, le conjurant de ne pas les abandonner à la haine & à la vengeance des Florentins, qui appésantissant sur eux le joug de la servitude, ne manqueroient pas de les rendre les plus malheureux des Peuples, & de leur faire encore éprouver les plus désespérantes calamités. Pénétré de leurs cris & de leurs larmes, Charles VIII. cependant,

Disposition
de l'Armée
Françoise
en faveur
des Pisans.

(1) Hist. de Fr. Guichardin.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

soit qu'il voulut être encore plus pressamment sollicité, soit qu'il ne fût point en lui de prendre une résolution fixe, paroissoit encore indécis; quand ses Soldats émus, joignirent leurs instances à celles des Pisans. Les Suisses eux-mêmes furent si vivement attendris de la situation de ces supplians, que Salozart, l'un des Chefs des Troupes Helvétiques, dit hautement au Roi, qu'il ne s'agissoit plus de délibérer, parce qu'il y alloit de sa gloire & de son honneur, de prendre ouvertement le parti de la ville de Pise. Ces représentations animèrent si fort le reste des Soldats, que l'un d'entr'eux menaça le Cardinal de St. Malo, & que plusieurs autres parlerent encore plus insolemment au Maréchal de Gié & au Président de Ganay, que l'on favoit s'intéresser fortement pour les Florentins. (1)

Fausse
promesse
de Charles
VIII.

On pensoit que l'Armée entiere se montrant ainsi pour les Pisans, qui avoient d'ailleurs réuni le plus grand nombre des voix du Conseil, Charles VIII. ne différeroit plus à prononcer en leur faveur: on se trompa; ce Prince étoit absolument incapable de prendre un parti, & toute son habileté consistoit à tromper par de vaines promesses; aussi donna-t-il sa parole royale aux Pisans de ne jamais souffrir qu'ils recombassent au pouvoir de Florence; mais dans le même tems, il promettoit aux députés des Florentins, que dès son arrivée à Asti, son premier soin seroit de terminer cette affaire à leur satisfaction, & de conclure avec les Ambassadeurs que la République lui enverroit dans cette Ville. Ces promesses furent la seule décision qu'il fut possible d'obtenir de lui à Pise, d'où il partit après avoir changé le Gouverneur de la Citadelle, où il laissa une forte Garnison, ainsi que dans les autres Places dépendantes de Florence.

Traité en-
tre Charles
VIII &
les Floren-
tins.

Vainement les Pisans tenterent de gagner par la force des armes la supériorité qu'il eût dépendu de Charles de leur donner sur leurs ennemis, ceux-ci les combattirent avec avantage, s'emparèrent de plusieurs Places, & les pressèrent de plus en plus, lors qu'enfin le Roi de France réduit lui-même à une très-embarrassante situation, fut contraint par les circonstances de se déterminer à conclure un nouveau traité avec la République de Florence, quelques justes sujets de ressentiment que lui eut donné la conduite des Florentins. En effet, sans attendre que le Roi eût décidé leur contestation au sujet de Pise, ils s'étoient rendus maîtres de presque toutes les Places situées aux environs de cette Ville, de celles dont les François s'étoient emparés, ou dont il s'étoient mis en possession au nom du Monarque, ainsi que de celles que le Roi gardoit en dépôt. (2) Ils avoient assiégé Ponte-di-Sacco, & ils avoient si vivement pressé les assiégés, que ceux-ci ne pouvant plus tenir, s'étoient rendus, à condition que la Garnison sortiroit avec les honneurs militaires, & qu'on la laisseroit se retirer paisiblement. Cette condition avoit été acceptée & l'observation en avoit été jurée: mais à peine la Garnison, composée d'un Corps d'Infanterie Gasconne & d'une Troupe de Pisans fut sortie, qu'elle fut massacrée, & les Cadavres mêmes, sur-tout des François, furent traités avec indignité.

Quelque sensible que fut cet outrage, Charles VIII. se contenta des fir-

(1) Idem, Liv. IV.

(2) Voyez l'Histoire de Florence.

voles excuses que lui firent les Florentins, & il consentit de traiter avec eux, tant il étoit pressé de se procurer de l'argent, & de secourir le Royaume de Naples. Aussi, ce traité conclu à Trino, fut-il dans toutes ses Clauses plus avantageux aux Florentins, qu'honorable pour les François. Il fut convenu que toutes les Villes & les Citadelles, jadis appartenantes à Florence, & qui avoient été remises à Charles, seroient incessamment rendues à leurs anciens possesseurs; que le passé seroit pardonné aux Pisans, & qu'après avoir convenu de quelle manière on restitueroit les effets pris aux Florentins, on donneroit aux Pisans quelques moyens d'exercer le commerce & d'entrer dans les emplois. D'après ces Clauses, qui n'eussent pû être gueres plus humiliantes, si les Florentins eussent eû la même autorité sur les Pisans, que les Lacédémoniens avoient jadis sur les Ilotes, on comprit aisément quelle étoit la foiblesse de Charles, & combien peu les habitans de Pise pouvoient compter sur une telle protection. Et en effet, quelles espérances fonder sur le caractère inconséquent d'un Souverain, qui, par les plus simples vues d'intérêt, étoit toujours prêt à abandonner ses alliés & ses protégés. Mais les vues de Charles VIII. ne lui réussirent pas. Les Florentins s'étoient engagés par le même traité, à prêter au Roi soixante-dix mille ducats; & en exécution de cet engagement, Vespucci, l'un des Ambassadeurs de Florence, chargé du traité, passant par le Duché de Milan, fut arrêté à Alexandrie par ordre de Ludowic, ses papiers lui furent enlevés, & les Vénitiens, ainsi que le Duc de Milan, instruits par ce moyen, de tout ce qui se passoit, résolurent de soutenir de toute leur puissance la Cause des Pisans, formerent une Confédération dans laquelle le Pape entra, & se proposerent d'empêcher les Florentins d'envoyer l'argent promis à Charles, & de faire passer pour lui, des secours à Naples. Ces Confédérés se croyoient d'autant plus intéressés à former cette Ligue, qu'il étoit évident que les Florentins, une fois maîtres de Pise, & demeurant unis avec la France, n'auroient que trop d'occasions de troubler l'Italie. (1)

A ces vues très-sages, se joignoit de la part des Vénitiens & du Duc de Milan, un motif particulier, & dont ils n'avoient garde de se faire confidence. Ce motif étoit le désir de s'emparer eux-mêmes de Pise. Il y avoit longtems que Ludowic en avoit formé le projet, ainsi que nous l'avons dit. Les Vénitiens avoient la même idée, & ce qui les y attachoit le plus, étoit la mésintelligence qui ayant presque irrévocablement désuni les Princes d'Italie, rendroit nécessairement à la République de Venise une prépondérance décidée, sur-tout lorsqu'elle seroit parvenue à se mettre en possession de Pise & du Port de Livourne, à la faveur duquel les Vénitiens restreindroient considérablement les Etats de Florence, à mesure qu'ils étendroient eux-mêmes leur domination sur la Mer de Toscane. Toutefois quelque pressant que fut le désir des Vénitiens, ils ne s'empressoient pas de secourir les Pisans, qui ne recevoient des secours effectifs que de Lodewic Sforce, qui, pendant qu'il amusoit la République de Florence; par mille différens prétextes, leur envoyoit de l'Infanterie Génoise, & un habile Capitaine. Il est vrai que pressés par les sollicitations des Pisans, les Vénitiens envoyèrent enfin un

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Charles
VIII.
abandonne
les Pisans.

Ligue con-
tre les Flo-
rentins.

Intrigues
de Ludowic
Sforce.

(1) Voyez l'Histoire de Florence.

SECRET. I.
Histoire de
Pise.

Député à Gênes, pour y lever des Troupes & exhorter les Génois, à prendre avec chaleur la défense de Pise; mais par des ordres plus secrets, ce même Député étoit chargé de ralentir au contraire les choses, jusqu'à ce que les François eussent évacué la Citadelle de Pise, & que le Roi de France eût quitté l'Italie. (1)

Cependant les Florentins avoient fait, après le traité de Trino, les plus grands préparatifs; leur armée étoit très-forte, & ils n'attendoient plus que les ordres de Charles, pour contraindre les Pisans à leur ouvrir les portes de leur Ville. Ces ordres n'arriverent point, & fatiguée d'attendre, l'Armée Florentine commença les hostilités, prit le Fort de Palaña, & alla former le Siege de Vico-Pisano. Mais ce siege fut mal adroitement dirigé; les assiégés ayant fait leur attaque du côté le moins accessible, & laissant aux assiégeans la liberté des chemins, & celle par conséquent, de recevoir des secours: aussi en profiterent-ils, & gagné par l'argent qu'ils lui donnerent, Paul Vitelli, l'un des Chefs des Troupes Milanoises, se jeta dans la Place assiégée avec quelques Compagnies, à la grande surprise des François, auxquels il dit, qu'il avoit ordre du Général de Languedoc, frere du Cardinal de St. Malo, de défendre les Pisans, jusqu'à ce que Charles envoyât annoncer ses intentions ultérieures à cet égard: en sorte que, par la plus inouïe des bizarreries, les Pisans se trouvoient secourus en même tems par les François, par les Troupes du Duc de Milan, & protégés par les Vénitiens, quoique ceux-ci se fussent déclarés, ainsi que le Duc de Milan, ennemis de la France.

Bizarre situation des
Pisans.

Cette contradiction très-singulière fut néanmoins fort heureuse pour Vico-pisano, qui se trouva si bien défendue, que les Florentins, après avoir perdu beaucoup de monde, furent contraints de lever honteusement le siege. A-peu-près dans ce tems les ordres du Roi Charles VIII arriverent enfin, & ces ordres portoient l'entière exécution du traité de Trino; en sorte que la restitution de Livourne, de ses Forteresses & de celle du Port, fut faite aux Florentins, auxquels il ne restoit plus qu'à recevoir la Citadelle de Pise & les Forteresses de Pietra-Santa & de Mutione. L'ordre de Charles étoit précis; cependant d'Entragues, Commandant de ces Places; affectionné, comme tous les François aux Pisans, différa sous différens prétextes de faire cette restitution, & fit naître mille difficultés pour se dispenser d'obéir, alléguant tantôt que les ordres qu'on lui montrait n'étoient pas assez étendus, tantôt qu'ils étoient susceptibles de différentes interprétations, & tantôt enfin, que lorsque le Roi lui avoit confié la garde de ces Places, il lui avoit ordonné de ne les remettre que lorsqu'on lui feroit de sa part un signe dont il étoit convenu avec ce Souverain. Les Florentins irrités de ces défaites, envoyèrent au Roi des Ambassadeurs, qui se plaignirent vivement de la conduite de d'Entragues. Charles VIII. en fut violemment offensé lui-même, & il ordonna à Ligny d'aller ordonner à ce Commandant d'obéir sur le champ, sous peine de la plus severe punition. Mais Ligny pensoit comme d'Entragues, & connoissant la foiblesse & la légèreté du Roi, il s'inquiéta si peu de sa colere, qu'au lieu d'aller à Pise, il se contenta d'y envoyer un simple

Audace &
désobéissance des officiers de
Charles VIII.

(1) Voyez Histoire de Milan & Histoire de Florence.

Gentil-homme, chargé d'ordres tout opposés à ceux dont l'exécution lui avoit été confiée. (1)

Les Florentins ne doutant plus de la restitution prochaine de ces Places, payerent volontiers une partie de l'argent qu'ils devoient fournir au Roi; mais le dernier ordre du Monarque François ne fut pas mieux rempli que ne l'avoit été le premier. D'Entragues, fertile en ressources, suscita de nouvelles difficultés, fit naître obstacle sur obstacle & pour dernier expédient, feignant d'être lui-même empêché par les Pisans de remplir les intentions de Charles, il proposa aux Florentins de faire avancer leur Armée à l'une des portes de Pise, leur promettant que dans le cas où les habitans refuseroient de l'ouvrir, il les y contraindrait, cette Porte étant sous le canon de la Citadelle. Pour arriver à cette Porte, il falloit indispensablement se rendre maître auparavant du fauxbourg de St. Marc, & d'Entragues comptoit bien qu'y ayant dans Pise mille fantassins étrangers, outre les habitans de la Ville & des environs, jamais il ne seroit possible aux Florentins de s'emparer de ce Fauxbourg, à l'extrémité duquel il avoit permis de construire un bastion fort grand & bien fortifié. Les Florentins ne doutant point de la sincérité de d'Entragues, ne manquèrent point d'entreprendre ce siège, & ils vinrent attaquer ce Bastion avec tant d'impétuosité, qu'ils s'en rendirent maîtres. Peu contents de ce succès, ils pénétrèrent dans le fauxbourg, où ils entrèrent pêle-mêle avec les fuyards, dont ils firent un horrible massacre. D'Entragues, qui avoit compté sur une plus forte résistance de la part des Pisans, & qui n'étant rien moins que bien disposé pour les Florentins, craignit que ces derniers ne finissent par s'emparer de la Ville, où même quelques-uns d'entr'eux étoient déjà entrés. Ce n'étoient point là les vues du Commandant François, & pour arrêter le progrès des vainqueurs, il fit tirer sur eux le Canon de la Citadelle. Les Chefs de l'Armée Florentine consternés de cet acte de perfidie, & voyant le ravage que faisoit cette Artillerie, se hâtèrent de faire sonner la retraite, & de se renfermer dans le Fauxbourg dont ils étoient les maîtres, mais ils ne le furent pas longtems; continuellement foudroyés par le canon de la Citadelle, ils furent obligés de se retirer vers Cascina, persuadés que Charles VIII. puniroit rigoureusement l'atrocité perfide du Commandant d'Entragues. (2)

Charles VIII, soit qu'il fut rebuté par les défaites qu'il avoit essayées, soit qu'il ne fut pas en lui de s'intéresser fort vivement à ses alliés, apprit avec indifférence, à Lyon, où il s'occupoit de joutes, de tournois & de fêtes, la mauvaise situation des affaires des Florentins. Il parut plus sensible au compte qu'on lui rendit de la conduite de d'Entragues; & jurant dans sa juste colere, de venger l'honneur des François, si cruellement terni, il envoya Gemel à Pise, avec les ordres les plus menaçans contre le Commandant & la Garnison de la Citadelle. Peu de momens après, dans la crainte que ces ordres fussent, ou mal rendus, ou mal remplis, le Roi envoya encore à Pise, Bon, beau-frere de d'Entragues, pour déterminer ce dernier à réparer sa faute par une prompte obéissance, & ne pas s'exposer par une longue opini-

Sect. I.
Histoire de
Pise.

Perfidie &
atrocité
d'un Com-
mandant
François.

Nouveaux
ordres de
Charles.

(1) Hist. de Fr. Guichardin.

(2) Idem Hist. de Florence, par Machiavel.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Mépris
que l'on en
fait.

arrêté à des châtimens capables d'effrayer quiconque pourroit être dans la suite tenté de l'imiter. D'Entragues ne voulut seulement point écouter Gemel, qui, renvoyé avec mépris, se hâta de sortir de Pise, crainte d'y être forcément retenu. Bon fit tous ses efforts pour ramener son beaufrere & ne put rien gagner; au contraire, d'Entragues lui fit approuver sa conduite; soutint ses premières démarches, traita avec les habitans de Pise par l'entremise de Luce Malvezzi, qui agissoit au nom du Duc de Milan, & leur livra la Citadelle pour vingt mille ducats, dont il y en avoit douze pour lui & huit pour la Garnison. Ce qu'il y eut de singulier encore dans ce marché, fut que les Pisans, n'ayant que huit mille ducats, les Vénitiens qui croyoient acheter pour eux-mêmes, fournirent quatre mille Ducats, les Génois & les Luquois quatre autres mille, & le Duc de Milan qui comptoit faire sûrement cette acquisition, les quatre mille ducats qui restoit à payer. (1).

Dans le même tems Ludovic Sforce, afin de mieux couvrir ses desseins, proposoit aux Florentins une alliance, dont même il avoit arrêté les conditions.

Sécurité
des Floren-
tins & leur
confiance
pour Char-
les VIII.

Il n'étoit guères raisonnable de penser que d'Entragues eût ôsé se conduire aussi audacieusement, & mépriser avec tant d'indécence les ordres de son maître, s'il n'eût été bien assuré que Charles VIII. approuveroit ses démarches, & peut-être même il n'avoit rien fait que de concert avec ce Souverain. Toutefois les Florentins, naturellement soupçonneux, & qui en plusieurs occasions n'avoient eu que trop de raisons de suspecter la bonne foi du Roi de France, demeurèrent persuadés que ce Monarque n'avoit eu aucune part à la manœuvre du Commandant de la Citadelle de Pise: ils en étoient d'autant plus convaincus, qu'il étoit vrai que cette manœuvre étoit aussi préjudiciable aux intérêts de Charles, qu'elle pouvoit l'être à Florence; car, il étoit incontestable que la vente qui venoit d'être faite de cette Citadelle, privoit les François du secours de Troupes & d'argent, que devoit leur procurer la restitution de cette Place, conformément au traité de Trino. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que cette intrigue n'a jamais été bien dévoilée, & qu'il est très-possible que d'Entragues eût joué le Roi de France & les Florentins en même tems: car on fait quel fut le caractère foible, pusillanime & très-inconféquent de ce Souverain, qui se fit si fort mépriser, que ses officiers se portèrent impunément aux perfidies les plus audacieuses. (2).

Quoiqu'il en soit, aussi-tôt que les Pisans eurent, ou crurent avoir acquis la Souveraineté de la Citadelle, ils se hâtèrent de la démolir; & dans la crainte d'avoir en même tems à se défendre contre les Florentins & le Roi de France, ils envoyerent demander du secours à l'Empereur, aux Vénitiens, au Duc de Milan, aux Génois, aux Siennois & aux Luquois. Mais c'étoit principalement sur les Vénitiens & le Duc de Milan qu'ils comptoient le plus, sur-tout sur l'amitié de ce dernier, auquel, dans le desir de ne plus dépendre de Florence, ils avoient offert la Souveraineté de Pise. Jusqu'à lors Ludovic Sforce n'avoit pas ôsé accepter cette offre, dans la crainte d'irri-

(1) Hist. de Fr. Guichardin.

(2) Idem. Voyez l'Histoire de Florence.

Irriter la jalousie des Confédérés, qui comme lui, s'étoient déclarés les Protecteurs de cette République. Toutefois, aussi-tôt que Charles VIII. fut sorti de l'Italie; Sforce ne croyant plus avoir les mêmes ménagemens à garder avec les Confédérés, & jugeant qu'il pourroit être assez fort pour conserver cette possession contre tous ceux qui voudroient la lui disputer, accepta ouvertement la Souveraineté. Mais cette acceptation étoit tardive, & les Pisans qui attendoient les plus grands secours d'ailleurs, ne pensoient plus à le choisir pour maître: ils n'en vouloient aucun, parce qu'ils se flattoient que protégés & défendus par toutes les Puissances qui s'étoient déclarées pour eux, il leur seroit désormais facile de conserver la liberté, en ménageant la protection de tous leurs alliés, sans qu'ils fussent obligés de se donner à aucun d'eux.

Cette résolution paroissoit en effet très-sage, & ces espérances d'autant plus fondées, que les Génois ennemis irréconciliables des Florentins, étoient décidément déterminés à secourir les Pisans; les Siennois & les Lucquois pensoient & agissoient de même. Les Vénitiens & Ludovic Sforce, flattés toujours de l'espérance d'obtenir tôt ou tard cette Souveraineté, étoient décidés à tout souffrir, plutôt que de la voir passer au pouvoir de Florence. Les Espagnols & le Pape également impatiens d'humilier cette République, qu'ils haïssent à cause de son attachement pour la France, étoient également disposés à seconder la liberté de Pise de toute leur puissance. L'Empereur, déterminé par les mêmes motifs, envoya aux Pisans des Lettres-Patentes qui les déclaroient libres: le Duc de Milan & les Vénitiens s'engagerent à leur fournir les secours les plus abondans, pour se défendre contre leurs ennemis: le Pape leur adressa un bref, par lequel il leur promettoit les forces réunies des Puissances liguées. Ludovic Sforce fit passer de nouvelles Troupes à Pise, & les Vénitiens qui craignoient que par ce moyen, Sforce ne se fut proposé de se rendre maître de cette Souveraineté, envoyèrent aussi aux Pisans des forces très-considérables, moins pour les défendre, que pour s'opposer aux entreprises que le Duc de Milan pourroit tenter. (1)

Sforce ne tarda point à démêler la véritable résolution des Pisans & l'intention des Vénitiens: cette découverte opéra le plus grand changement dans sa conduite: car, sentant que les circonstances ne lui permettoient point d'exécuter ses projets, il usa d'artifice, se plaignit de l'énormité des dépenses auxquelles Pise l'exposoit, & commença à restreindre si fort les secours qu'il avoit fournis jusqu'alors, que les Pisans, qui d'ailleurs, n'avoient en lui que très-peu de confiance, la donnerent toute entière aux Vénitiens, qui leur fournirent si abondamment tout ce qu'ils demandoient, qu'ils prièrent solennellement le Sénat de prendre la ville de Pise sous sa protection. Le rusé Ludovic qui prévint quels seroient bientôt les effets de cette démarche, se montra fort zélé à l'approuver, & même à presser le Sénat de Venise d'accorder cette demande, qu'indépendamment même de ses instances le Sénat n'eût eu garde de refuser. Mais comme cette affaire s'étoit traitée fort secrètement, elle ne fut pas plutôt connue des alliés de Pise, que chacun d'eux

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Sforce dévoile ses vues sur la Souveraineté de Pise.

Défenseurs
de Pise.

Méfiance entre
les défenseurs & alliés de Pise.

(1) Voyez Histoire de Florence & Histoire de Milan.
Tom. XXXVII.

SUCC. I.
Histoire de
Pise.

se croyant dégagé, de ses engagements, refusa de fournir les secours qu'il avoit promis, laissant les Vénitiens prendre seuls intérêt à un Pays, qui les avoit seuls aussi reconnus pour ses protecteurs.

Projet de
Ludovic
Sforce.

Ludovic Sforce; enflé de ses succès passés, & se regardant, à cause des négociations qui lui avoient réussi, comme l'Arbitre de l'Italie, fut le premier à applaudir à la résolution du Sénat de Venise, parce qu'il croyoit en retirer deux grands avantages; le premier, d'être par-là, dispensé d'entretenir désormais des Troupes à Pise; le second, de voir tôt ou tard, & sans qu'il lui en coûtât rien, les Pisans revenir à lui; persuadé comme il l'étoit, que, soit à cause de la proximité de ses Etats, soit par la reconnaissance que cette République ne cesseroit d'avoir pour les grands services qu'il croyoit lui avoir rendus, elle seroit toujours disposée à le préférer, lorsqu'il seroit question de se choisir un maître. (1)

Colere &
faiblesse de
Charles
VIII.

Cependant Charles VIII. vivement ulcéré de ce qui s'étoit passé à Pise, & encore plus irrité par les plaintes ameres & trop fondées des Florentins, envoya de nouveaux ordres à Ligny, pour faire rendre aux Florentins, les Places qu'il leur retenoit. Ligny se conduisit exactement comme d'Entragues; il méprisa les ordres de Charles. Les Commandans François de ces Places obéirent à Ligny, & refuserent de se conformer aux intentions du Roi; le Bâtard de Brienne même, qui commandoit à Serzane, vendit aux Génois pour vingt-cinq mille ducats cette Place, au moment où le Commissaire de Florence étoit venu à la tête de quelques Troupes, pour en recevoir la restitution. Le Commandant de Serzanello en fit autant, & ce fut le Duc de Milan qui régla lui-même ces marchés. D'Entragues qui commandoit dans Pietra-Santa, Mutrone & Libra fatta, vendit les deux premières Places aux Lucquois pour vingt-six mille ducats, & s'appropriâ Libra fatta, qu'il vendit cependant quelques tems après aux Pisans, par la médiation du Duc de Milan. Informé de ces attentats, Charles VIII, se livra à la plus violente colere; il bannit d'Entragues du Royaume, fut très-courroucé contre Bon, qui pourtant eut peu de peine à se justifier, quoiqu'il fut prouvé qu'il avoit partagé avec d'Entragues, une partie du produit de ces ventes. Mais ce ressentiment ne se soutint pas: le foible Charles crut tout ce qu'on voulut lui persuader, reçut avec distinction les Ambassadeurs de Pise, qui vinrent lui offrir leur soumission, & ne les renvoya quelques jours après que sur la nouvelle découverte qu'il fit qu'ils n'avoient d'autre but que de l'amuser par de feintes promesses: cette nouvelle injure n'empêcha cependant point cet imbécile Monarque de se reconcilier avec Ligny, & même peu de tems après, avec d'Entragues, qui s'étoit si indécemment joué de l'autorité royale.

1497.

Cependant quelque perfide que fut la conduite de ces officiers François à l'égard des Florentins, ceux-ci ne se découragerent point, & tenterent d'obtenir par les armes, ce que l'injustice & la mauvaise foi leur avoient si atrocement ravi: leurs entreprises n'eurent pas des succès bien décidés, & à une rencontre près, entr'eux & les Pisans, il ne se passa rien de bien considérable, ni de bien meurtrier. (2) Les Pisans au nombre de quinze cens hom-

(1) Hist. de Fr. Guichardin.

(2) Idem. Voy. l'Hist. de Florence.

mes d'Infanterie & de quatre cens de Cavalerie, commandés par Manfroné, étoient allés tenter de recouvrer un Fort dont les Florentins s'étoient emparés à Ponte-Stragno: pendant qu'ils assiégeoient ce Fort, ils furent eux-mêmes surpris par le Comte Renuccio, attaqués vivement, battus & contraints de s'enfuir, après avoir laissé beaucoup de prisonniers entre les mains du Vainqueur. Le Fort fut délivré, & l'Empereur procura une treve, qui suspendit pour quelque tems cette guerre. Les Florentins furent d'autant plus mécontents de cette suspension d'hostilités, qu'elle donnoit aux Pisans, qu'ils s'étoient flattés de réduire, le tems de se préparer à la plus vigoureuse défense, & de se procurer les moyens de venger & d'affermir leur liberté.

Ludovic Sforce venoit de recevoir de la part des Florentins les services les plus signalés, & il paroissoit pénétré de la plus vive reconnoissance. Toutefois, cette reconnoissance n'alloit pas, jusqu'à le faire consentir à voir tranquillement la petite République de Pise passer sous la domination de Florence; & il profita de la Treve pour empêcher cet événement, dont l'idée seule lui étoit insupportable. Il crut que le moyen le plus sûr étoit de ranimer la jalousie des Vénitiens au sujet de la possession de Pise, & pour cela, il employa un artifice qui ne pouvoit manquer de réussir. Il engagea le Pape & les Ambassadeurs d'Espagne, qui ne voyoient qu'avec ombrage la puissance de Venise s'accroître chaque jour, à proposer aux Confédérés; que pour empêcher les François de troubler le repos d'Italie, les Florentins fussent invités à se joindre à la Ligue, afin de les détacher des intérêts de la France, ce qu'ils hâteroient de faire, si on les remettoit en possession de la ville de Pise, sur laquelle il n'étoit pas possible de se dissimuler qu'ils avoient les droits les plus légitimes. Ce que Sforce avoit prévu arriva, les Vénitiens, allarmés d'une proposition qui renversoit toutes leurs espérances, s'opposèrent vivement à cet avis, représentèrent que même en rendant Pise aux Florentins, on ne devoit pas se flatter qu'ils renoncassent à l'alliance étroite qu'ils avoient formée avec la France: en un mot, que le seul moyen de s'assurer de leur fidélité, étoit de remettre Livourne en dépôt à ceux-ci. Les Vénitiens en ouvrant cet avis, étoient bien assurés qu'il ne pourroit jamais être suivi, parce que les Florentins ne consentiroient point à se défaire de Livourne. Ils ne se tromperent point, & la proposition artificieuse du Duc de Milan eut tout le succès qu'il en avoit espéré. (1)

Les Vénitiens que la crainte de perdre irrévocablement Pise, avoit attachés avec autant de chaleur aux intérêts de cette Ville, qu'ils avoient témoigné peu de zèle jusqu'alors, n'entrèrent point du tout dans les vues de Ludovic Sforce; & il se jeta entierement dans le parti des Florentins, auxquels il fournit de si puissans secours, qu'ils se flatoient de toucher au moment de recouvrer enfin Pise & son territoire. Mais il s'en falloit bien que cette entreprise fut si facile qu'ils l'espéroient: car, outre la valeur de la noblesse & des habitans de Pise, résolus de souffrir les dernières extrémités plutôt que de se soumettre, les Vénitiens avoient jetté dans cette Ville quatre cens hommes d'armes, huit cens Stradiots, plus de deux mille hommes d'Infanterie, & ils se proposoient d'y envoyer encore

Sacr. 1.
Histoire de
Pise.

Treve

Stratagemas & négociations artificieuses du Duc de Milan.

(1) Voy. l'Histoire de Milan.

SUCC. I.
Histoire de
Pise.

Les Florentins & le Duc de Milan se disposent aux plus grands efforts contre Pise.

Vicissitudes de cette guerre.

La contestation est mise en arbitrage.

des Troupes plus nombreuses; enforte que les Pisans se trouvoient en état d'opposer à leurs ennemis la plus opiniâtre & la plus vigoureuse résistance. Toutes ces forces ne furent point capables de décourager Lodowic Sforce, ni les Florentins; ils assemblèrent une Armée très-forte qu'ils destinèrent à s'emparer de toutes les Places du territoire de Pise, & ils se donnerent les plus grands soins pour engager les Puissances voisines à abandonner les Pisans, ou du moins à rester neutres entre les Florentins & les Vénitiens. Ludowic obtint des Lucquois qu'ils ne favorisoient point les Pisans; & il est vrai que Lucques cessa de les seconder aussi ouvertement qu'elle l'avoit fait jusqu'alors, mais elle leur rendit en secret des services utiles. Dans le même tems Ludowic & les Florentins agirent auprès des Siennois & des Génois pour se les attacher, & ne réussirent pas aussi complètement qu'ils l'avoient espéré. (1)

Pendant le cours de ces négociations, l'Armée Florentine se mit en Campagne, & obligea les Pisans & les Stradiots à lever le Siege de Ponti-di-Sacco. Vitelli, Général des Florentins, qui attendoit à Calcinaia, dont il venoit de s'emparer, une nouvelle Troupe d'Infanterie, se mit en embuscade auprès de Cascina, où étoient quelques Troupes Vénitiennes, commandées par Martinengo: il les attaqua avec tant d'avantage, qu'il leur tua beaucoup de Stradiots, & fit un très-grand nombre de prisonniers. Les Vaincus se hâterent de s'éloigner de Cascina, & allerent, en attendant de nouvelles Troupes, se renfermer dans l'un des Fauxbourgs de Pise. Vitelli poursuivant ses avantages, seignit de vouloir assiéger Cascina; mais lorsqu'il vit par les dispositions des Pisans qu'ils avoient donné dans le piège, il traversa promptement la riviere d'Arno; & vint assiéger Butti, qu'il emporta d'assaut. Il connoissoit trop les forces des Troupes rassemblées à Pise, pour tenter le siege de cette Ville; son intention étoit de l'affamer peu-à-peu; & pour cela, de se rendre maître de tous les postes des environs, afin d'intercepter tous les secours qu'on tenteroit d'envoyer aux Pisans. Il réussit en partie dans ses opérations, se rendit maître de plusieurs Places, mais perdit à Verrucola beaucoup de ses soldats, qui furent taillés en pieces par les Pisans. Ils se dédommagea de cette perte par la prise de Vico-Pisano. Les Pisans à leur tour, entreprirent de s'emparer de Pietra-dolorosa, & ils envoyèrent du monde pour former ce siege. Mais pendant que les Troupes étoient occupées à cette entreprise, l'Armée des Florentins parut; les assiégeans se retirerent du côté de Pise, où ils n'eurent pourtant point le tems de se rendre; car, ils furent coupés dans la plaine par un détachement de Florentins, contre lequel ils se battoient avec courage, lorsque Vitelli, accourant avec l'Armée Florentine, vint achever de les accabler. Les Pisans perdirent en cette occasion, une grande partie de leur Cavalerie & toute l'Infanterie qu'ils avoient envoyée au Siege de Pietra-dolorosa, fut massacrée. (2)

Malgré ce désastre, les Pisans soutenus par les Vénitiens, se défendoient avec vigueur, & remportoient autant d'avantages qu'ils essuyoient de pertes; enforte qu'il n'y avoit eü encore aucun succès bien décisif de part & d'autre.

(1) Hist. de Fr. Guichardin.

(2) Idem. Machiavel. Histoire de Florence.

Fatigués de ces vicissitudes, le Duc de Milan & les Vénitiens, que cette guerre épuisoit inutilement, agirent avec tant de chaleur, qu'enfin les Florentins consentirent à remettre cette contestation au jugement d'Hercule, Duc de Ferrare. Hercule, entr'autres choses, prononça qu'on accorderoit aux Pisans une amnistie de tout le passé, & la liberté d'exercer toutes sortes d'arts, & de commercer librement par mer & par terre: que la garde des Citadelles de Pise & de toutes les autres Places qu'ils tenoient lors du jour de la décision, leur seroient conservées, mais qu'ils ne laisseroient nulle part des personnes qui fussent suspectes aux Florentins, & que, quoique tous les officiers préposés à la garde de ces Places, fussent à la solde des Pisans, ils ne pourroient, ni en augmenter les garnisons, ni y dépenser plus qu'ils n'y avoient dépensé jusqu'alors; que tous les Châteaux du territoire de Pise, pris par les Florentins, pourroient être rasés, si les Pisans le jugeoient à propos; que, quoique la ville de Pise conservât la juridiction en matière civile seulement, la justice y seroit rendue par un Podestat étranger, que les Pisans seroient obligés de choisir dans les Lieux agréés par les Florentins: qu'enfin, les droits des Florentins sur Pise & sur son territoire, resteroient indécis, & que, soit à l'égard des forteresses, soit relativement à tout autre objet, les Pisans n'entreprendroient rien au préjudice de Florence. (1)

Cette décision, qui, sans prononcer d'une manière directe sur le fond de la contestation, jugeoit de la manière la plus précise en faveur des Florentins, mécontenta également tous les Confédérés, & sur-tout les Pisans, qui se plaignant amèrement de l'espece de dureté avec laquelle on les remettoit sous le joug des Florentins, reprocherent aux Vénitiens qui n'avoient point cessé de les flatter d'une liberté assurée, qu'ils les laissoient à la merci du ressentiment de Florence; & que s'ils permettoient que la Sentence du Duc de Ferrare fut exécutée, bien-ôt les Florentins seroient maîtres à Pise, puisque ce seroit d'eux que dépendroient les Magistrats & le commerce. Ils disoient que Florence étant mise en possession des Portes & des Citadelles de Pise, c'étoit évidemment leur livrer aussi la Ville & les Citoyens, qui pourroient désormais être impunément opprimés.

Ces plaintes étoient très-fondées, & le mécontentement des Pisans fut tel, que le Duc de Ferrare, soit qu'il reconnut l'injustice de sa décision, soit qu'il cherchât à adoucir le ressentiment des citoyens de Pise, donna, à l'insçu des Ambassadeurs de Florence, une déclaration qui modifioit la Sentence, & qui, si elle n'assuroit pas aux Pisans une liberté entière, leur laissoit du moins tant de moyens de pourvoir à leur propre sûreté, qu'ils ne pouvoient plus se plaindre qu'on les eût abandonnés à la discrétion de leurs ennemis. Les Vénitiens eussent bien voulu se dispenser d'adopter cette décision, mais les conjonctures ne le leur permettoient pas; ils étoient menacés d'avoir à soutenir une guerre contre les Turcs, & ayant le plus grand intérêt à voir cesser en Italie toutes les hostilités, ils ratifierent la Sentence du Duc de Ferrare. Les Florentins aussi satisfaits de la première décision qu'ils l'étoient peu des modifications, s'en tinrent à la Sentence, & rejeterent absolument la modification. Les Pisans ne voulurent se soumettre à aucune des dispositions de ce jugement, & résolurent de se défendre eux-mêmes jus-

Sect. I.
Histoire de
Pise.

Jugement
du Duc de
Ferrare.

Résolution
des Pisans
de rester
libres.

(1) Hist. de Fr. Guichardin.

Sect. I.
Histoire de
Pise.

qu'à l'extrémité, puisqu'ils étoient abandonnés par la République de Venise. Ils furent vivement pressés de rester fermes dans leur résolution, par les Lucquois & les Génois; le Duc de Milan même fut soupçonné à Florence, de les avoir engagés à prendre cette généreuse délibération; quoi qu'il fut vrai pourtant, qu'il n'y eut aucune part, & qu'au contraire, il eût refusé de répondre à l'offre d'accepter la Souveraineté de Pise, qui venoit de lui être faite. Informés de la résolution des Pisans, les Florentins se persuaderent qu'il leur seroit d'autant plus facile de les réduire, qu'ils ne seroient plus soutenus par leurs anciens alliés. D'après cette idée, ils ne songerent plus qu'aux préparatifs nécessaires pour cette expédition. (1)

Siege de
Pise.

Vitelli seconda courageusement le desir des Florentins, & il envahit en fort peu de tems le territoire de Pise, s'empara de Cascina & de tous les Forts d'alentour; enforte qu'il ne lui restoit plus que la ville de Pise à réduire. Mais quel qu'heureux que fut ce Général, cette entreprise étoit très-difficile, non qu'il y eût en cette Ville une Garnison étrangere fort nombreuse, mais parce qu'une foule de Pisans de la Campagne, gens agueris, pleins de valeur & de courage, & profondément ulcérés contre les Florentins, s'y étoient renfermés, dans la résolution de s'y défendre, & d'y verser pour la Patrie, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. D'ailleurs, les murs de Pise, d'une hauteur & d'une épaisseur très-considérables, étoient si bien construits qu'il n'y avoit gueres à présumer qu'ils eussent beaucoup à souffrir du Canon. Mais ces considérations n'arrêterent point Vitelli, qui se promettant, & disant hautement qu'en quinze jours au plus, il détruiroit la Ville, rassembla sous ses murs dix mille hommes d'infanterie & beaucoup de Cavalerie, avec une formidable artillerie & les plus abondantes munitions. Le Siege commença, & Vitelli s'attacha à ruiner la Forteresse de Stampacé, dans la persuasion où il étoit, que, maître de ce Fort, il le seroit bientôt aussi de Pise. L'attaque fut vive & soutenue; mais malgré le feu continuel de vingt grosses pieces d'artillerie, qui battoient sans relâche cette fortification, les assiégés se défendoient avec la plus grande valeur, & faisoient de fréquentes sorties sur les assiégeans, tandis que le reste des habitans, hommes & femmes, travailloient nuit & jour à réparer le mal que le canon faisoit. Le Siege continua de part & d'autre avec la même vivacité; mais le dixieme jour, Paul Vitelli, voyant que le Fort de Stampacé étoit considérablement ébranlé, y fit donner l'assaut, s'en rendit maître en moins de tems qu'il ne l'avoit espéré, & inspira une telle frayeur aux assiégés, qu'ils abandonnerent le rempart & se fussent renfermés dans la Ville, si les Magistrats, moins consternés, les arrêtant aux portes, ne les eussent contraint de renoncer à cette honteuse retraite. Cependant quelle que fut la fermeté des Magistrats, il est incontestable que, si Vitelli eût sçu profiter de ses avantages, dès ce jour même il se fut rendu maître de Pise, où ses soldats ne demandoient qu'à se jeter, & où il leur eût été facile de pénétrer, les remparts étant entièrement abandonnés, & les habitans accablés par la crainte & la consternation. Mais par la plus irréparable des fautes, Vitelli, non-seulement ne fit point avancer ses troupes, mais il

Progrès &
faute des
Assiégeans.

(1) Voy. l'Histoire de Florence. Tom. 34. de cette Histoire Universelle.

fit même retirer une partie de son infanterie qui se précipitoit en foule dans la Ville pour la piller. (1)

Informés de cette retraite, à laquelle ils étoient si fort éloignés de s'attendre, les Pisans se ranimerent & retournerent à la défense de ces mêmes remparts que la terreur venoit de leur faire abandonner. Vitelli cherchant à réparer sa faute, plaça sur le Fort de Stampacé, une batterie, qui foudroyoit la Ville; mais elle fut rendue inutile par l'artillerie des alliés, qui venant de recevoir un renfort de 300 Lucquois, se défendoient avec autant de courage, que si le siege n'eût fait que de commencer. Cependant en plusieurs endroits le rempart étoit abattu, & il eût été facile aux Florentins de pénétrer par ces brèches dans la Ville: l'aveugle opiniâtreté de Vitelli ne le leur permit point, & s'obstinant toujours à dresser sur le Fort de Stampacé une batterie, dans la vue de prendre en flanc les retranchemens élevés par les Pisans: (opération inutile, puisque les murs offroient un passage facile;) il perdit par trop de précautions & par ses lenteurs déplacées, l'occasion que la fortune lui avoit présentée, de se couvrir de gloire. Pour comble de malheur, l'air infecté par les exhalaisons contagieuses qui s'élevèrent des étangs & des marais des environs, fit dans son Camp des progrès si rapides & si funestes, que lorsqu'il jugea devoir enfin faire donner l'assaut général, ses Troupes en partie emportées par la contagion, & en partie très-affoiblies, se trouverent dans un si déplorable état, qu'il ne lui resta point assez de monde pour agir; il tomba malade lui-même. Les Florentins se hâtèrent d'envoyer de nouvelles forces: mais ce secours ne produisit rien, la contagion devenant de jour en jour plus violente: en sorte que Vitelli voyant l'infortune & la mort faire dans son armée les plus cruels ravages, leva le Siege, & sans même vouloir laisser une Garnison dans le Fort de Stampacé, il se retira précipitamment, & fit embarquer son artillerie à l'embouchure de l'Arno, pour la faire conduire à Livourne; le sort contraire le poursuivit encore; une partie de cette artillerie fut submergée, & retirée quelques tems après par les Pisans, qui s'emparèrent aussi de la Tour qui défendoit l'embouchure de la riviere. (2)

Vivement irrités contre Vitelli, les Florentins se vengerent sur lui du malheureux événement de cette expédition; & dès la nuit même qu'il fut assez imprudent pour entrer à Florence, il fut arrêté, interrogé, appliqué à la torture, jugé, condamné à perdre la tête, & exécuté. On préparoit le même sort à Vitellozo son frere, mais il eut le bonheur de s'évader, & il alla chercher un asyle chez les Pisans, qui le reçurent avec joie. Ce désastre n'engagea cependant pas les Florentins à renoncer à leur projet; au contraire, ils firent les plus grands préparatifs, & ils reçurent, quoique beaucoup plus tard qu'on ne s'y étoit engagé, des secours du Roi de France. Ils croyoient que désormais rien ne pourroit plus s'opposer au succès de cette seconde expédition; mais les Pisans, conduits par Vitellozo, devenu par le supplice de son frere, le plus irréconciliable ennemi des Florentins, avoient pourvu à leur défense, & avoient appelé d'habiles ingénieurs qui avoient

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Levé de
Siege de
Pise.

Vengeance
cruelle des
Florentins.
1500.

(1) Idem. Hist. de Fr. Guichardin.

(2) Histoire Universelle. T. 34. Hist. de Florence

Sect. I.
Histoire de
Pise.

Second
Siege de
Pise.

Nouveaux
efforts des
Pisans.
1504.

réparé toutes leurs fortifications; de maniere qu'ils se croyoient à l'abri de tout accident, lorsque Beaumont, Général des Armées Françoises & Florentines, les envoya sommer par un héraut, de lui livrer la Ville. Les habitans lui envoyerent des députés pour lui dire qu'ils ne demandoient pas mieux qu'à se soumettre au Roi de France, pourvu qu'il leur donnât sa parole royale qu'il ne les livreroit pas aux Florentins. Beaumont ne voulut seulement point les écouter, & fit battre les murs avec tant de violence, que dès le lendemain il y avoit une brèche de 16 ou 17 toises. A la vue de cette brèche, les assiégeans se précipiterent pêle-mêle, sans ordre, sans discipline, ne doutant point que Pise ne fut emportée, & ne songeant plus qu'au carnage & au butin qu'ils alloient faire. Mais ils furent étrangement surpris à l'aspect d'un profond & large fossé; ils n'osèrent point tenter de le franchir, furent découragés par la force des remparts & la ferme résistance des assiégés; ceux-ci mirent la division entre les Troupes ennemies, par les ménagemens qu'ils affectoient pour les François, avec lesquels il se familiarisèrent tellement, qu'ils étoient reçus librement dans Pise, & en sortoient quand ils vouloient. On parloit hautement en faveur des assiégés, dans le Camp des assiégeans. Tarlatino appelé par Vitellozo, se jeta dans Pise avec un secours considérable, & il rendit avec tant d'intelligence de si grands services, qu'il ruina tous les travaux des Florentins, découragés d'ailleurs, par les François, qui demandoient hautement la levée du Siege. (1) Beaumont n'avoit plus d'autorité, ses ordres étoient méprisés, au point que l'Infanterie Gasconne, les Suisses & le reste de l'Infanterie se retirèrent, ne voulant plus combattre contre les Pisans. Ceux-ci profitant de cette désfection & de la fâcheuse situation des Florentins, réduits à leurs propres forces, firent des incursions sur les Places du territoire de Pise, en recouvrèrent plusieurs, & se rendirent maîtres de Libra fatta & du fort de la Ventura. Louis XII. sensible à la honte des armes Françoises, qui avoient échoué devant Pise, en rejeta toute la faute sur les Florentins, & se persuadant que ce désordre n'avoit été occasionné que par la négligence des Officiers de cette République, il y envoya Corcou, Gentilhomme de sa Chambre, pour inviter les Citoyens à ne point se décourager, leur promettant un secours considérable. Mais ces offres furent très-froidement accueillies par les Florentins, qui s'étoient persuadés que jamais ils ne réduiroient Pise par le secours des François; enforte que le bruit se répandit que cette République s'étoit ouvertement brouillée avec la France. Ce bruit fut très-favorable aux Pisans, & il leur ramena les Lucquois, les Siennois, les Génois & tous les anciens ennemis de Florence; ils se hâterent d'envoyer des secours & de l'argent aux Pisans, qui par là, se trouverent plus en état de se défendre qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors. (2)

Mais cette florissante situation ne se soutint pas; après bien des hostilités qui furent fort avantageuses aux Florentins, les alliés de Pise, fatigués d'une guerre qui les épuisoit, se refroidirent peu-à-peu, & finirent par abandonner ceux qu'ils avoient si généreusement promis de défendre. La plupart

(1) Hist. de Fr. Guichardin.

(2) Voy. le XXXIV. Voldi de ces Hist. Histoire de Florence.

part d'entr'eux se reconcilierent avec Florence; la guerre, qui, pendant tant d'années, avoit désolé l'Italie cessa, & il ne resta plus d'autre différent à terminer que celui des Pisans & des Florentins. Ceux-ci avoient pris à leur solde d'excellens Capitaines; leur Armée étoit nombreuse, aguerrie, formidable, & la campagne de Pise étoit devastée: Libra fatta avoit été reprise, ainsi que la plupart des autres Places: en sorte que la disette & la famine eussent entièrement accablé les Pisans, si les Génois & les Lucquois ne leur eussent fourni des vivres, ainsi que Berdella, fameux Pirate de la Mer de Toscane, qui, quoiqu'il fut à la solde des Génois, avoit pris le titre de Capitaine des Pisans, auxquels il faisoit continuellement passer des vivres sur un Brigantin & quelques Galions. Mais ces secours ne faisoient que retarder la chute des Pisans, & ne leur donnoient gueres d'espérances certaines de maintenir leur liberté. Elle eût été entièrement écrasée, si l'entreprise que les Florentins firent de détourner le cours de l'Arno eût réussi: mais cette entreprise qui couta d'énormes dépenses & les plus grands travaux, n'eut point de succès; il fallut l'abandonner, & s'en tenir à continuer les hostilités.

SECT. I.
Histoire de Pise.

Succès des Florentins.

Cependant fatigués eux-mêmes de tant de lenteur, les Florentins tentèrent de gagner par la douceur, ce qu'ils avoient tant de difficultés à obtenir par la violence. Ils promirent une amnistie générale, & la restitution de leurs Biens à tous ceux qui, dans un tems fixé, se retireroient dans les Bourgs, ou sur les Terres, que les hostilités leur avoient fait abandonner. La plupart acceptèrent ces propositions, & sortirent de Pise, qui, quoique délivrée de tant d'habitans inutiles, n'en fut pas moins exposée bientôt à toutes les horreurs de la disette. Dans cette malheureuse situation, leur courage fut ébranlé; mais telle étoit leur haine pour les Florentins, que, ne pouvant supporter l'idée de se soumettre à cette domination, ils prirent la résolution de se donner aux Génois, qui eussent bien volontiers accepté cette offre, si Louis XII. ne leur eût expressément défendu d'accepter cette Souveraineté, leur promettant néanmoins de protéger & de défendre les Pisans de toute leur puissance. (1)

Propositions des Florentins.

Les opérations des Florentins & de leurs ennemis continuoient pourtant, mais avec peu de chaleur, & il n'y eut d'autre action importante & fort vive, qu'un combat soutenu près du Pont Capelleri, sur les rives de l'Oselle, par Tarlatino, à la tête d'une poignée de Pisans, contre presque toute l'Armée Florentine, qui malgré l'incomparable supériorité du nombre, fut battue complètement, & mise en fuite. Cet échec fut très préjudiciable aux Florentins, ranima les espérances & le courage des Pisans, qui secrètement reçus sous la protection du Roi d'Espagne, ne doutoient pas qu'enfin ils ne parvinssent à triompher de Florence. Malgré toutes ces brillantes espérances, les Florentins étoient bien éloignés de renoncer à leurs projets: ils assiégèrent Pise pour la troisième fois, & ne furent pas plus heureux qu'ils l'avoient été précédemment, perdirent beaucoup de monde & furent obligés de se retirer honteusement.

Quoique la paix unit les Rois de France & d'Espagne, le premier cepen-

(1) *Hist. des Guerres d'Italie: par Guichardin.*
Tome XXXVII.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Triste
situation de
Pise.

Complot
contre les
Florentins
découvert.

Pise se sou-
met à Flo-
rence.

dant, soit qu'il fut irrité de ce que les Pisans s'étoient mis sous la protection d'Espagne, soit qu'il crut de son intérêt de favoriser les Florentins, n'étoit rien moins que disposé à soutenir la Cause de la liberté de Pise. Le Roi d'Espagne, croyant qu'il ne pourroit conserver cette Ville que par de ruineuses dépenses, & craignant que les François ne finissent par s'en saisir, proposa aux Pisans de se soumettre aux Florentins à des conditions honorables, & il ne leur faisoit cette proposition que par la promesse que lui avoient faite les Florentins de se liguier avec l'Espagne, si ce traité avoit lieu, & de lui payer en différens termes cent vingt mille ducats. Mais les Pisans à quelque extrémité que la disette & le défaut de secours les eussent réduits, n'étoient point disposés à déférer à ces conseils; en sorte que pour les réduire les deux Rois songerent à empêcher les Lucquois & les Génois de les secourir; ce qui ne pouvoit manquer d'opérer la réduction de cette Ville, qui se trouvoit déjà, même avec ce secours, dans le plus déplorable état. Les Génois & les Lucquois firent les plus grands efforts pour leur faire passer des vivres; mais leurs convois furent interceptés en partie, & le reste obligé de se retirer. Bientôt les Lucquois furent contraints eux-mêmes d'accepter les conditions d'accommodement que Florence leur fit proposer, & l'une de ces conditions étoit, qu'ils ne fourniroient plus aucune sorte de secours aux Pisans. (1)

A ce Traité en succéda un autre encore plus funeste à ces derniers; ce fut l'alliance formée entre les Rois de France, d'Espagne & les Florentins; & l'une des Clauses de ce Traité fut que, non-seulement les deux Rois ne secourroient en aucune maniere les Pisans; mais que même ils empêcheroient leurs sujets & leurs alliés de leur fournir des vivres, de l'argent, des troupes, ou des munitions de guerre: qu'enfin, dans le cas où Pise seroit réduite, dans l'année, Florence payeroit cinquante mille ducats à chacun des deux Rois; & c'étoit les intéresser l'un & l'autre de la plus sensible maniere, à la prompte soumission des Pisans. Aussi la disette ne tarda point à se faire sentir chaque jour plus vivement à Pise; il n'y entroit presque plus de grains; la famine y étoit extrême; mais l'opiniâtreté des habitans étoit encore plus excessive. L'un d'eux *Alphonse del Mutolo*, jeune homme de basse extraction, entreprit de faire périr l'Armée Florentine, dans laquelle il étoit prisonnier; il persuada aux Chefs qu'il leur seroit livrer la porte de Lucques, & parvint à faire donner aux Magistrats avis de son complot; en sorte qu'on se disposoit à laisser pénétrer comme par trahison, une partie de l'Armée ennemie dans la Ville & de la massacrer: mais cette conjuration ne réussit point par la sagesse des précautions prises par les Florentins.

Cependant les calamités devenoient chaque jour plus intolérables à Pise, ainsi que dans les environs, & elles furent portées à un tel point, que les habitans de la Campagne ne pouvant plus y résister, se souleverent contre les Chefs des Pisans, & les forcerent d'entrer en négociation avec les Florentins. Cette négociation fut plus heureuse qu'on ne l'avoit espéré, & quoique tout annonçât l'inévitable ruine des Pisans, les Florentins furent cependant assez modérés pour ne pas abuser de leurs avantages. Le Traité

(1) Machiavel. *Hist. de Florence.*

fut conclu, & non-seulement les Florentins promirent d'oublier tout ce qui avoit été fait contre la République & les particuliers, mais ils accorderent encore plusieurs privilèges aux Pisans, qui ne furent pas même obligés de restituer les effets qu'ils avoient pillés, soit lorsqu'ils se révolterent, soit pendant la longue durée de cette guerre. Cette rare modération fit sans doute beaucoup d'honneur aux Florentins, mais elle prouvoit aussi le desir qu'ils avoient de rentrer en possession de Pise, qui depuis, n'a plus songé à se soustraire à la domination de Florence. (1)

Avant ces révolutions la ville de Pise s'étoit rendue fort illustre, non-seulement par le commerce, l'industrie & la valeur des habitans, mais encore par les deux Conciles qui s'y étoient tenus. Le premier y avoit été assemblé par le Pape Innocent II, en 1134: & ce fut dans cette Assemblée que les Prélats de France, d'Allemagne & d'Italie après avoir excommunié l'Anti-Pape Anaclet, firent des réglemens très-utiles contre les Sectateurs des Schismatiques. Le second Concile de Pise fut encore plus important, & aussi la plupart des Auteurs l'ont-ils placé au nombre des Conciles Généraux. Il fut tenu en 1409. Depuis longtems l'Eglise étoit déchirée par un Schisme, que le zèle des Prélats & les soins des Puissances Européennes n'avoient pu faire cesser; les deux Papes qui attisoient la violence de ce Schisme étoient Grégoire XII & Benoît XIII. Après un mûr examen des prétentions respectives de ces deux fougueux rivaux; le Concile déclara Pierre de la Lune (Benoît XIII) & Ange Corario (Grégoire XII), Schismatiques, hérétiques, & convaincus de collusion pour entretenir le Schisme; ils furent privés l'un & l'autre du Pontificat, & à leur place les Prélats assemblés élurent Pierre de Philargie, dit de *Candie*, Cardinal de Milan, qui prit le nom d'*Alexandre V*, & qui, pour premier exercice de sa puissance, ou de celle du moins qu'il croyoit lui appartenir, confirma, contre Ladislas, Roi de Naples, Louis d'Anjou dans les droits que ce Prince avoit sur le Royaume de Sicile, & le créa Gonfalonier de l'Eglise. (2)

Quelque tems après la réduction de Pise par les Florentins, en 1511, quelques Cardinaux mécontents du Pape Jules II, & excités par Louis XII, qui avoit contre Jules les sujets les plus graves de mécontentement, convoquerent un Concile dans cette Ville; & il y fut assemblé le 1. de Septembre; mais le Pape, furieux contre les Florentins qui avoient permis dans leurs Etats ce Conciliabule, ainsi qu'il l'appelloit, mit en interdit les villes de Florence & de Pise, en vertu de la Bulle de Publication du Concile de Latran, par laquelle il déclaroit excommuniés & soumis à toutes les peines portées par les Canons, contre les Hérétiques & les Schismatiques, tous ceux qui favorisoient ce Conciliabule; menaçant de leur faire la guerre. Cette affaire n'eut point de suites, non plus que ce Concile; l'Empereur s'en étoit séparé, & le Roi Louis XII. avoit envoyé des Ambassadeurs à Rome qui, admis au Concile de Latran, déclarerent que ce Monarque n'avoit soutenu le parti des Prélats assemblés à Pise, que pour agir contre la

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Conciles de
Pise.

(1) *Hist. des Guerres d'Italie*: par Guichardin.
(2) *Hist. Ecclésiast. Hist. des Conciles.*

SECT. I.
Histoire de
Pise.

personne de Jules II, mais que dès qu'il avoit été informé de l'élection de Léon X, il avoit adhéré au Concile de Latran.

Mais si bien des gens n'ignorent qu'il y ait eû des Conciles à Pise, il n'est gueres personne qui ne sache que ce fut dans cette Ville qui fut conclu, en 1664, un traité fort important entre le Pape Alexandre VII & Louis XIV, par Mr. Rasponi, Plénipotentiaire du Pape & Mr. de Bourlemont, Plénipotentiaire du Roi de France. Ce traité qui termina le différent survenu au sujet de l'injure faite à Rome à Mr. le Duc de Créquy, contient XIV articles. Par le troisieme il fut convenu que le Cardinal Chigi, revêtu du caractère de Légat, viendroit en France, dire en propres termes au fier Louis XIV. „Sire, Sa Sainteté a ressenti avec une très grande douleur, les malheureux accidens qui sont arrivés; & les sujets de mécontentement que Votre Majesté en a eus, lui ont causé le plus sensible déplaisir qu'elle put recevoir; l'assurant que ce n'a jamais été la pensée, ni l'intention de Sa Sainteté, que Votre Majesté fut offensée, ni Mr. le Duc de Créquy, son Ambassadeur; Sadite Sainteté desirant qu'à l'avenir il y ait de part & d'autre, la bonne & sincere correspondance qui a toujours été &c.” (1). Le quatrieme article portoit, que le Cardinal Impériali présenteroit en personne au Roi Louis XIV. ses très-humbles justifications. Le sixieme, que le Seigneur Dom Mario, déclareroit par écrit, en foi de Chevalier, qu'il n'avoit eu aucune part à tout ce qui s'étoit passé dans Rome, le 20 Août 1662. Le neuvieme, que le Pape ordonneroit d'une manière précise & efficace à ses Ministres, de porter à l'Ambassadeur du Roi, le respect dû à celui qui représente la personne d'un si grand Prince. Le douzieme, que toute la Nation Corse, dont la garde avoit insulté le Duc de Créquy, seroit déclarée incapable à jamais de servir, non-seulement dans Rome, mais aussi dans tout l'Etat Ecclésiastique. Le treizieme qu'il seroit élevé une pyramide à Rome, vis-à-vis de l'ancien Corps-de-Garde des Corfes, avec une inscription, qui contiendroit en substance, le décret rendu contre la Nation Corse, &c.

D'une condition imposée au Pape par Louis XIV. 1664.

Décadence de Pise & son état actuel.

L'époque de la réduction des Pisans, en 1509, fut le terme fatal de la grandeur & de l'ancienne prospérité de Pise; aussi, un très-grand nombre d'entré les habitans de cette Ville, prévoyant quel seroit désormais le sort de leur Patrie, préférèrent de s'exiler, au malheur de vivre dans la dépendance des Florentins, & ils allèrent se fixer en Sicile, à Rome, à Gènes, à Venise. Environ un Siecle après cette révolution, en 1609, les Pisans parurent s'occuper des moyens de recouvrer encore leur antique liberté, à laquelle cent ans d'obéissance n'avoient pu les faire renoncer; mais le Grand Duc de Toscane, afin de leur ôter jusqu'à l'espoir d'être jamais en état de secouer le joug de sa domination, les affoiblit sensiblement, & s'attacha à diminuer leur commerce & la puissance que leur avoient laissé leurs privileges. Les vues des Grands Ducs de Toscane ont eu tant de succès à cet égard, que Pise, qui jadis contenoit jusqu'à cent-cinquante mille Citoyens, n'en a pas maintenant la dixieme partie, même à y compter environ six à sept cens Juifs,

(1) Hist. de Louis XIV.

fort méprisés, fort avilis, comme par tout ailleurs, mais très-riches aussi, & que l'opulence console du défaut de considération. (1)

Pise est une ville fort grande & très-bien construite, les rues en sont larges, belles, & pavées de dalles, ainsi qu'à Florence; mais c'est à cause même de son étendue, que Pise paroît presque totalement déserte; l'herbe y croît dans les Places publiques, & le loyer des maisons y est à très-bon prix. L'air y est devenu mal sein, à cause du défaut de culture dans les environs, & parce qu'il y a trop peu d'habitans qui puissent s'occuper du dessèchement des marais: car, pour peu que le Pays fut peuplé, l'air y seroit très-salubre, Pise étant située dans une Plaine très-agréable. Il y a bien des Siècles que Pise étoit regardée comme l'une des plus belles Cités de l'Italie entière; Strabon parle avec éloge de sa grandeur & de la beauté de ses Edifices; *Propter Saxorum opera.* Mais depuis Strabon, on y a fait beaucoup d'embellissemens; entorte qu'il n'est presque point de ville, où l'on ait rassemblé autant de marbres étrangers & précieux. Ces marbres sont les fruits des différentes conquêtes des Pisans, qui, au retour de ces expéditions, ramenoient par mer des statues & des colonnes pour en orner leur Ville: aussi en voit-on avec profusion dans tous les Edifices Publics; on voit dans la plûpart des bâtimens, des restes d'inscriptions, de bas reliefs & de corniches de ce beau marbre grec, si fort estimé par la finesse de son grain & le poli de sa surface.

Sans nous arrêter à décrire le grand nombre d'édifices qui embellissent Pise, nous nous contenterons de dire, que l'Eglise & le Palais des Chevaliers de l'Ordre de St. Etienne, est l'un des plus magnifiques bâtimens qui fixent en Italie l'attention des voyageurs, & que cette Eglise & ce Palais renferment des monumens & des pieces de sculpture, d'architecture & de peinture du plus grand prix. L'Ordre de St. Etienne, ou le Grand Ordre de Toscane, fut établi par le Grand Duc Côme I. en 1561, & approuvé par le Pape Pie IV. Lors de son institution, l'objet de son établissement fut de défendre contre les Pirates les Côtes de Toscane. Sous le dernier Grand Duc de la Maison de Médicis, cet Ordre entretenoit encore deux Galeres contre les Barbaresques; mais la paix ayant été faite entre la Toscane & les Puissances de Barbarie, les Chevaliers de St. Etienne sont restés sans emplois, & l'Empereur a fait dépecer leurs Galeres, au grand regret de l'Italie entière, dont ces bâtimens défendoient & protégeoient les Côtes. Le Grand-Prieur de St. Etienne réside dans le Palais de l'Ordre, afin d'être toujours prêt à juger les différens que les Chevaliers pouvoient avoir entr'eux, ou avec des externes, sur le point d'honneur. On compte environ quatre cens de ces Chevaliers, qui pour être admis, sont obligés de prouver six degrés de Noblesse de Pere & de Mere. Ils portent sur leurs habits une croix à huit pointes, de satin rouge, & sur la poitrine une petite croix d'or, attachée à un ruban couleur de feu. Ils ne sont point obligés au célibat comme les Chevaliers de Malthe, & c'est un très-grand bien. (2) Leurs fonctions au reste, se réduisent à très-peu de chose, depuis qu'ils ne vont plus en course contre les

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Beauté de
la ville de
Pise.

Ordre des
Chevaliers
de St.
Etienne.

(1) Voyage d'un François en Italie. Tom. 2.

(2) Idem.

SECT. I.
Histoire de
Pise.

Corfaires: ils ont le privilege non de juger, ni de réparer les torts, mais de les empêcher; enforte qu'ils ont le droit d'arrêter qui que ce soit dans un tumulte, & dans une querelle; & leur formule est celle-ci: *Per quanto stimata la grazia del Gran Duca, andate in arresto.* C'est-à-dire, *Pour peu que vous fassiez cas des bontés du Grand-Duc, allez-vous en aux arrêts.* Ceux auxquels un Chevalier adresse ces paroles dans ces occasions, sont obligés d'obéir sur le champ.

Jardin de
Botanique.

On remarque à Pise un très-beau jardin de Botanique, fort vaste & rempli de plantes très-rares; il fut fondé par Ferdinand, second fils de Côme I, & qui, en 1587, fut Grand Duc de Toscane, après la mort de son frere, François Marie de Médicis. Le Cabinet d'Histoire Naturelle & la Bourse, ou la *Loggia de' Mercanti*, ont été décrits par tant de voyageurs, que nous ne pensons pas devoir nous y arrêter, non plus qu'à la description des trois magnifiques ponts qui embellissent cette Ville: mais nous ne passerons pas sous silence une fête très-singulière que l'on donne tous les trois ans, sur l'un de ces Ponts, sur le *Ponte Marmo*. Le Peuple des deux côtés de la riviere, s'assemble en deux Troupes, qui se disputent ce pont par un combat fort vif, qu'ils se livrent, armés de massues de bois. Ces Combattans, au nombre de sept cens vingt, sont cuirassés, & portent des casques dorés. Ils sont divisés en douze Compagnies de soixante hommes chacune, sous des enseignes différentes. Après quelques momens de parade, ces douze Compagnies se séparent, six vont se rendre à l'une des extrémités du Pont, les six autres à l'extrémité opposée. Elles s'avancent les unes contre les autres, jusques vers le milieu du Pont, & à un signal donné, elles se chargent au son de divers instrumens militaires: les plus forts restent les maîtres du champ de bataille, après un combat d'environ trois quarts d'heure; & ce combat n'est jamais terminé sans qu'il y ait beaucoup de blessés, & souvent même des morts. C'est là le seul vestige qui nous reste en Europe, des anciens jeux de la Grece & de Rome. On ignore d'où vient cette institution; quelques observateurs la font remonter aux jeux olympiques, & l'attribuent à Pélops, fils de Tantale, Roi de Phrygie, Fondateur de Pise: d'autres prétendent que ce fut l'Empereur Néron qui établit ces jeux à Pise: plusieurs assurent avec plus de vraisemblance, que ce combat se donne en mémoire de la défaite de Mussetto, Roi de Sardaigne, sur lequel les Pisans remportèrent une grande victoire, aux environs du Pont de marbre: (1) mais au fond, rien n'est plus incertain que les différentes opinions soutenues au sujet de cette coutume, que bien des Gens sensés desireroient qu'on abolit.

Institution
singulière
observée à
Pise.

Mœurs des
Pisans.

L'Université de Pise est fort ancienne, Accurse Bartole & Cefalpin avoient infiniment contribué à sa célébrité; mais elle avoit beaucoup perdu de sa réputation, lorsque le Grand Duc Côme I. lui rendit tout son ancien lustre. Le Climat de Pise est fort doux, & le caractère des habitans est bon, quoique la nature les ait doués d'une extrême vivacité. Les Bains d'eaux Thermales, situés à une lieue & demi, au Nord de la Ville, sont regardés comme les meilleurs qu'il y ait en Italie, aussi sont-ils très-fréquentés. Du

(1) Voyez le commencement de cette Section.

resse, comme nous avons parlé des mœurs, des loix & des coutumes de Florence, (1) nous ne dirons rien des coutumes, des loix & des mœurs des Pisans, qui sont exactement les mêmes, ainsi que la maniere de s'habiller, &c. Nous observerons seulement qu'à Pise, les femmes de la Campagne sont coëffées dans un goût de coquetterie, qui leur sied & relève leurs graces; elles ornent leurs cheveux de fleurs artificielles, & de grelots d'argent qui arrêtent leurs cheveux au dessus de leur tête, nattés, tressés & fixés avec une grosse aiguille d'argent. Elles sont aussi dans l'usage de porter un chapeau de paille, & une espece de Colletterie de drap d'écarlate, qui par devant n'excede pas leur tour de gorge, mais qui tombe par derriere jusqu'au milieu du dos: cet ajustement leur sied d'autant mieux, que les Pisanes sont communément belles & très-jolies, sur-tout les habitantes de la Campagne.

SECT. II.
*Histoire de
la Républ.
que Luc-
ques.*

S E C T I O N II.

Histoire de Lucques depuis les tems les plus reculés, jusqu'à nos jours.

La Ville & la République de Lucques sont célèbres par leur antiquité, autant qu'elles méritent d'être connues par les efforts presque toujours heureux qu'elles ont faits pour conserver leurs privileges, leurs loix, leur liberté. Lucques, nommée par les anciens Auteurs Latins *Luca*, & *Lucca*, est une Ville qui contient environ 20000 habitans. Située à près de cinq lieues de la Mer de Toscane, à quatre lieues au nord de Pise, & construite sur les bords du fleuve Serchio; elle est Capitale de la République dont elle porte le nom, & qui pour être assez peu étendue, est pourtant la troisième des Républiques d'Italie. Lucques existe depuis tant de Siecles, qu'on ignore profondément l'époque de son institution. On fait seulement qu'elle faisoit partie de l'Etrurie, c'est-à-dire, de cette ancienne République des Toscans, qui après avoir si longtems conservé sa puissance, fut détruite enfin par les Romains, environ trois cens ans avant l'Ere Chrétienne. Les faits rapportés par les Historiens, qui nous ont transmis les annales des premiers tems des Romains, prouvent que Lucques étoit dès lors une Ville importante. En effet, nous lisons dans Tite-Live, que Titus-Sempronius à la suite d'une glorieuse Campagne contre Annibal, alla passer à Lucques le quartier d'hiver avec son Armée. Strabon, dans sa *Géographie*, donne de très-grands éloges à la valeur des Lucquois, & il dit que le Sénat avoit en eux la plus entiere confiance. Il est vrai que cette Ville étoit alors soumise aux Romains; mais cette soumission n'avoit rien de servile, ni d'humiliant; puisqu'au contraire, Lucques jouissoit des plus grands privileges, & qu'elle avoit le rang de Colonie Romaine. D'ailleurs, elle se gouvernoit par ses propres loix, & à l'indépendance près, elle avoit tous les avantages de la liberté. C'étoit par Lucques qu'il falloit nécessairement passer alors pour

*Antiquité
de Lucques.*

(1) Tom. XXXIV.

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que Luc-
ques.

Sa Puif-
sance du
tems des Ro-
mains sous
les Empe-
reurs.

pénétrer de la Toscane dans la Gaule Cisalpine. Ce fut à Lucques que, 53 ans avant Jésus-Christ, Jules-César, qui y étoit allé passer l'hiver, lors du premier Triumvirat, fut joint par Pompée, Crassus & les Citoyens les plus distingués de Rome. Tous les Magistrats de Rome s'y rendirent dit Appian d'Alexandrie, & l'on y vit à la fois 200 Sénateurs devant la porte de César. Cette pompe, annonce au moins que Lucques étoit dès-lors une Ville fort étendue, agréable & commode. On assure que peu de tems après, Saint Pierre érigea l'Eglise de Lucques en Eglise Episcopale: mais comme rien n'est moins prouvé, que le prétendu voyage de St. Pierre à Rome, on peut, à notre avis, douter de cette érection. Ce qu'il y a de plus assuré, c'est que déjà sous les premiers Empereurs, Lucques tenoit un rang très-distingué parmi les Villes d'Italie. (1)

Dans la suite un Prêtre Lucquois, nommé *Antoine*, ou *Antonin*, dégoûté de la Société, & livré à la contemplation des choses célestes, alla se retirer seul sur la Cime du Mont-*Pisanus*, qui depuis a pris le nom de *Montagne de St. Panthaleon*. Il bâtit là une chaumière, y vécut, y fut suivi de quelques autres Misantropes, ennuyés, comme lui, de la Société, & y institua la vie solitaire, contemplative & purement inutile; ordres qui ne seroient que ridicules, s'ils étoient moins onéreux. Ces Hermites s'étoient déjà prodigieusement multipliés, graces à la folie humaine, plus de trois Siècles avant l'existence du célèbre St. Paul, Hermite.

Lucques étoit très-florissante, lorsque le fameux Totila vint l'attaquer & s'en emparer, en 550. On fait qu'alors les Goths inonderent une grande partie de l'Italie, & qu'attirés par la beauté du sol & la douceur du climat, ils se fixerent à Lucques, où ils se maintinrent jusqu'à ce que Narsès, vaillant Général du foible Justinien, vint les y assiéger; la victoire couronna les efforts de ce Guerrier illustre; on fait qu'il détruisit le Royaume des Goths, & qu'après la mémorable bataille de Nocera, il soumit toutes les Villes de la Toscane, & alla former le Siege de Lucques; mais il y éprouva une résistance à laquelle il ne s'étoit point attendu, & malgré toute sa valeur, les Lucquois se défendirent avec le plus grand courage pendant sept mois; ce ne fut même qu'après avoir essuyé toutes les horreurs de la famine, & sans espoir de recevoir les secours que la France leur avoit promis qu'ils consentirent à se rendre, vers la fin de l'an 555.

Lucques alors cessa d'être une République, & avant que cette forme de Gouvernement s'y fut rétablie, elle fut soumise à divers Souverains particuliers, qui y regnerent tour-à-tour, sous les noms de *Ducs*, de *Comtes*, de *Marquis*. Le plus célèbre d'entre ces anciens Souverains fut Adalbert, qui y occupoit le rang suprême en 917, qu'on surnommoit le *riche*, & qui prenoit le titre de Grand' Marquis de Toscane. *Tuscorum potens Marchio*. On voit encore à Lucques son tombeau, à la porte de la Cathédrale. Quelques Auteurs, & Muratori entr'autres, assurent que cet Adalbert fut la tige des Princes d'Est & de la Maison de Brunswick-Hanovre, régnante en Angleterre. Cette Comtesse Mathilde, si célèbre comme on a vu dans le

cours

Lucques
tombe au
pouvoir de
Justinien.

(1) Appian. d'Alexandrie. Tite-Live. Strabon &c.

recours de cette Histoire Universelle; étoit aussi, fille d'un Duc de Lucques; on fait qu'elle devint Princesse de Toscane, de Lombardie & Vice-Reine de la Ligurie; on fait que pendant trente années, elle soutint avec autant de valeur que de gloire, une guerre périlleuse & sanglante contre les Schismatiques, appuyés par les Antipapes. Cette Souveraine guerrière, chassa d'Italie l'Empereur Henri IV, avec lequel elle eût du se liguier contre les attentats de Rome, & cependant contre lequel elle s'arma parce qu'il étoit excommunié. Par une inconséquence encore plus absurde, elle donna, dit-on, ses Etats à l'Eglise, ou, avec plus de vérité, lorsqu'elle eut cessé d'être, le Pape fit paroître une donation de ses Etats à l'Eglise; prétendue faite, par elle; titre précieux, dont le St. Siege à seu tirer les plus grands avantages, titre aussi respectable que la fameuse donation de Constantin. Ce qu'il y a de plus constaté est que Lucques fut la Patrie des aïeux de Mathilde; bien des Ecrivains prétendent qu'elle y naquit elle-même: mais ce fait n'est pas prouvé; cette Princesse mourut en 1115, & ce ne fut qu'à sa mort que les Lucquois recouvrèrent la liberté. (1)

Pendant que l'Italie entière étoit dévastée par les factions des Guelphes & des Gibelins, Lucques qui avoit pris, de même que Florence, le parti des Guelphes & du Pape, eut cruellement à souffrir des hostilités des Gibelins, qui tenoient le parti de l'Empereur. Après bien des révolutions & des calamités, les Lucquois furent enfin contraints de se déclarer du parti de l'Empereur & des Gibelins. Ce changement procura quelques années de repos à ce petit Etat, qui ne cessa cependant point de rester attaché aux Florentins, auxquels il rendit d'importans services; mais jamais il ne voulut se soumettre à leur domination, & il forma constamment une République distincte de la leur. Mais cette République fut plus d'une fois opprimée par d'ambitieux citoyens qui parvinrent, soit par force, soit par adresse à usurper le Suprême Pouvoir. Tel fut entr'autres le brave & sanguinaire Castruccio-Castracani, qui vers 1320, obligea ses compatriotes à déposer en ses mains les rênes du Gouvernement. Castruccio fut sans contredit le plus habile Général de son Siècle; mais il ne se servit de la supériorité de ses talents, que pour s'affermir dans la tyrannie, que sa sévérité outrée & son inflexibilité rendirent aussi respectable qu'odieuse; tout est extraordinaire dans la vie de cet homme, qui, de l'obscurité des derniers rangs, s'éleva par son propre mérite, à force d'ambition & de crimes, à la Souveraine Puissance, dont, d'ailleurs, il se montra digne par les plus grandes qualités. (2)

Vers les premières années du quatorzième Siècle, il ne restoit plus de l'ancienne famille de Castracani, de la première Noblesse de Lucques, qu'Antoine Castracani, qui ayant embrassé l'Etat Ecclésiastique & obtenu un Canonat de St. Michel, dans sa Patrie, vivoit paisiblement avec sa sœur Dianove, Veuve de Bonacorta Cenami. Ce Chanoine avoit auprès de sa Maison une petite vigne, environnée des jardins du voisinage. Un matin Dianove étant allée se promener dans cette vigne, entendit quelque léger bruit

SECT. II.
Histoire de la République de Lucques.

Lucques recouvre la liberté.
1115.

Affermissement de Lucques à Castruccio-Castracani.

Vie de Castracani.

(1) *Hist. des Papes.*

(2) *Hist. de Florence. Tom. XXXIV. de cette Hist. Universelle.*

SÆC. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

sous un cep; elle approcha, & aperçut un enfant, enveloppé de haillons, récemment né, & qui, transi de froid, paroissoit avoir le plus grand besoin de secours. Dianove émue de pitié, prit cet enfant, rentra chez elle, le fit emmailloter, & le présenta à son frere, qui, informé de l'aventure, s'intéressa autant que sa sœur à cet enfant. Ils prirent l'un & l'autre la résolution de l'élever, appellerent chez eux une nourrice, le firent baptiser, & lui donnerent le nom de *Castruccio* qui étoit le nom du Pere du Chanoine & de Dianove. Car, à l'égard du véritable pere du jeune enfant trouvé, on ne le connut point, & c'est fort gratuitement que Moreri en fait un d'un des Bourgeois honnêtes de Lucques. (1)

Le jeune *Castruccio* eut à peine passé les premières années de l'enfance, qu'il donna de ses talens les plus heureuses espérances. Par ses progrès, il répondit aux soins, & alla même au-delà de l'attente du Chanoine de St. Michel, qui conçut tant d'amitié pour son jeune protégé, qu'ayant formé le dessein de lui résigner ses bénéfices, il lui donna des maîtres pour le former aux connoissances nécessaires à l'état qui lui étoit destiné. Jusqu'à l'âge de quatorze ans *Castruccio* se montra fort docile à tout ce qu'on voulut lui enseigner; mais alors dégoûté d'un genre de vie pour lequel il se sentoit la plus forte répugnance; fatigué de ses maîtres & ennuyé des livres, il n'écouta plus les premiers, & abandonnant les autres, il ne montra du goût, d'inclination que pour les armes, rechercha avec empressement les jeunes gens de son âge qui marquoient le même penchant, se mêla à leurs jeux, prit part à leurs exercices, les surpassa tous en force & en adresse; & malgré les remontrances; les exhortations & les menaces du Chanoine son Bienfaiteur, ne voulut plus étudier, ni lire d'autres livres que ceux où il étoit question de guerre & de combats.

Ce changement caufoit la plus sensible douleur au bon Antoine *Castracani*, & vraisemblablement il eût fini par abandonner son protégé, si un événement inattendu ne fut venu seconder les desirs & les inclinations de ce dernier. François *Cuinigi*, Gentil-homme de Lucques, homme fort respecté par son rare mérite, & l'un des citoyens les plus distingués par sa valeur & ses richesses, après avoir passé la plus grande partie de sa vie à servir avec distinction dans les Armées des Ducs de Milan; s'étoit retiré à Lucques sa Patrie, où il étoit d'autant plus considéré par le plus grand nombre de ses compatriotes, qu'il y étoit à la tête de quelques jeunes gens, & paroissant avoir sur eux une supériorité marquée. La vigueur & l'adresse de cet enfant, firent impression sur *Cuinigi*; il demanda qui il étoit, & le compte qu'on lui rendit de l'aventure qui l'avoit fait passer dans cette Maison, l'intéressant encore davantage, il le fit appeler, & lui demanda s'il aimeroit mieux être élevé en Gentil-homme, apprendre à monter à cheval, à manier les armes, & tous les exercices de la guerre, que de végéter dans la maison d'un Prêtre, occupé de messe & de breviaire. *Castruccio* ne balança point, & répondit qu'il détestoit l'Etat Ecclésiastique, autant qu'il aimoit le métier de Soldat, & que pour cette dernière profession, il renonceroit volontiers à tous les Chanoines & à tous les bénéfices de la Chrétienté. Satisfait de ces senti-

(1) Moreri. Article *Castruccio Castracani*.

mens, Cuinigi, engagea le Chanoine Castracani à lui remettre ce jeune homme, qui répondit avec tant de zèle aux bontés de son nouveau Bienfaiteur, qu'il devint en très-peu de tems, l'un des Cavaliers les plus accomplis de la Toscane. Dans les Tournois, il effaçoit en force & en adresse les plus illustres Chevaliers; doux, aimable, modeste dans la Société, il y étoit chéri, autant qu'il étoit estimé dans les exercices militaires; il étoit également considéré dans la maison de Cuinigi, & dans la ville de Lucques. (1)

Castruccio avoit atteint à peine sa dix-huitième année, lorsque les Guelphes chassèrent de Pavie les Gibelins. Le Duc de Milan, Chef de ceux-ci, entreprit de les rétablir & chargea de cette commission épineuse Cuinigi, qui se mit à la tête des Troupes, & se fit accompagner par Castruccio, auquel il confia l'exécution des plus importantes opérations. Le jeune Guerrier remplit avec tant d'intelligence & de succès cette pénible tâche, il se signala dans cette guerre par de si brillantes actions, & montra tant de valeur, que bientôt on n'entendoit parler dans la Lombardie que de ses entreprises, de ses combats & de ses triomphes. Il rentra couvert de gloire à Lucques, où il se concilioit l'estime & l'amitié de ses Concitoyens, quand François Cuinigi, atteint d'une maladie mortelle, & se voyant sans autres héritiers qu'un fils d'environ treize ans, chargea Castruccio de la curatelle de ce fils, dont il le nomma Gouverneur, & mourut.

Cet événement, & les grands Biens dont Castruccio avoit l'administration, augmentèrent si fort son crédit parmi les Lucquois, que quelques-uns de la plus haute Noblesse, jaloux de cet excès de puissance, entreprirent de le perdre, & commencerent dans cette vue, par en parler, comme d'un Citoyen suspect, ambitieux, & qui avoit formé le projet de s'élever sur les ruines de la liberté publique. George d'Opizi, l'un des Chefs de la faction des Guelphes, étoit à la tête des ennemis de Castruccio, qu'il détestoit d'autant plus, qu'ayant espéré de tenir, après la mort de Cuinigi, le rang que celui-ci avoit occupé à Lucques, il voyoit son attente trompée par l'adresse & la fermeté du Gouverneur du fils de Cuinigi. Castruccio vivement ulcéré des bruits répandus par Opizi, jura d'abord de s'en venger; mais dans la crainte de s'attirer la disgrâce de Robert, Roi de Naples, protecteur déclaré des Guelphes & de son détracteur, il remit sa vengeance à des tems plus favorables. Pendant qu'il méditoit sur les moyens de rendre inutiles les délations de ses envieux, Ugucione de la *Faiole*, ou *della Tagiole*, que les Pisans avoient fait venir d'Arezzo pour commander leurs Troupes, s'étoit emparé du Suprême Pouvoir dans cette République, où il s'étoit érigé en tyran. Cet Usurpateur avoit auprès de lui, plusieurs Lucquois de la faction des Gibelins, qui mécontents de leurs Concitoyens Guelphes, s'étoient retirés à Pise. Castruccio jeta les yeux sur ces réfugiés, traita secrètement avec eux, s'engagea à les rétablir à Lucques, avec les forces d'Ugucione, & en même tems, fit entrer dans le plan de cette entreprise, ceux d'entre ses amis Gibelins, qui ne souffroient qu'avec impatience, la puissance & les hauteurs de George d'Opizi.

La conjuration de Castruccio fut conduite avec la plus grande habileté: Ugucione, à la tête de ses Troupes, s'avança pendant la nuit de l'une des

SECT. II.
Histoire de
la République de Lucques.

Accroissement
succes-
sif du crédit
& de l'ambition de
Castruccio.

(1) Machiavel. *Vie de Castruccio Castracani.*

Sect. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

portes de Lucques; au signal convenu, il mit la feu à la herse; Castruccio, suivi de ses amis, rompit la porte par en dedans, les Pisans se répandirent dans la Ville, allèrent massacrer Opizi & tous ceux de sa Maison, chassèrent le Gouverneur, ainsi que tous les Guelphes, & réformèrent le Gouvernement, comme le tyran Uguccone le jugea à propos. Cette expédition fut fatale à Lucques; elle perdit plus de cent familles, qui allèrent se réfugier, les unes à Pistoie, les autres à Florence, par-tout où les Guelphes étoient les plus forts: mais le succès de cette entreprise valut à Castruccio un degré d'autorité qu'il n'avoit pu se procurer encore, & où il lui fut d'autant plus facile de se maintenir, qu'il n'avoit plus ni ennemis, ni rivaux parmi les Lucquois. Cependant les Florentins & le reste de la faction Guelphe, jugeant que les Gibelins devenoient trop puissans en Toscane, résolurent de rendre à leur parti toute son ancienne supériorité. Dans cette vue, ils rassemblèrent une puissante Armée entrèrent dans la Vallée de Nievolé, s'emparèrent de Monte-Castini, & se disposèrent à assiéger Mont-Carle, pour s'assurer un passage libre à Lucques. Uguccone se mit de son côté à la tête des Troupes de Pise & de Lucques, marcha contre les ennemis, & après quelques hostilités, tomba malade & fut contraint de se retirer dans une Ville voisine, après avoir laissé le commandement de l'Armée à Castruccio. Informés de la maladie & de l'absence d'Uguccone, les Guelphes ne doutèrent point de la victoire; ils se tromperent, & cette confiance ne fit que hâter leur défaite. En effet, Castruccio s'apercevant de l'idée peu avantageuse qu'avoient de lui les ennemis, feignit, pour les confirmer dans cette opinion, de craindre, & de n'oser sortir de ses retranchemens. Enhardis par cette terreur, les Florentins devinrent de jour en jour plus téméraires, & la certitude qu'ils croyoient avoir de l'infériorité des Pisans, leur faisoit négliger la discipline militaire; ils s'avançoient sans ordre, insultoient les Gibelins, & se retiroient sans observer aucune sorte de précaution. Lorsque Castruccio les eût vus bien accoutumés à cette licence, il fit sortir avant le point du jour ses Troupes de leurs retranchemens, alla lui-même reconnoître la disposition de l'Armée ennemie, vint ranger les siens en bataille; & aussi-tôt que les Guelphes se furent assez avancés, il fondit sur eux, les attaquant avec tant d'impétuosité, qu'il les força de reculer; la confusion se mit parmi les Guelphes; les Gibelins animés par leur Général, renouvelèrent d'activité; ensorte que la déroute des Florentins fut complète, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille morts, au nombre desquels étoit Pierre, frere du Roi de Naples, Charles, son neveu, Philippe, Prince de Tarente, & les Seigneurs les plus distingués de la Toscane. Les Pisans ne perdirent pas trois cens hommes; mais l'éclat de cette victoire inspira tant de jalousie à Uguccone, qu'il ne songea plus qu'aux moyens de se défaire de Castruccio, dans lequel il ne voyoit plus qu'un rival, qui tôt ou tard attenteroit à son autorité.

Victoire de
Castruccio
sur les Flo-
rentins.

Dans le tems que le Tyran de Pise cherchoit l'occasion de se délivrer du Vainqueur des Florentins, Agnolo Micheli, l'un des premiers Seigneurs de Lucques y fut assassiné, & l'assassin alla se réfugier dans la maison de Castruccio; il y fut poursuivi par une troupe d'Archers; mais Castruccio ne voulant point permettre qu'on violât cet asyle, fit armer ses gens, se mit à

leur tête, chargea les Archers, les dispersa & donna le tems au coupable de s'évader. Ugucione informé de cette aventure, crut avoir trouvé le prétexte qu'il desiroit, & il donna ordre à Neri, son fils, qu'il avoit revêtu de la Souveraineté de Lucques, de se saisir de Castruccio, & de le faire mettre à mort, Neri n'exécuta cet ordre qu'en partie; il s'assura de Castruccio, le fit mettre en prison; mais n'osa point le faire mourir, de crainte de soulever les Lucquois; il écrivit à son pere pour lui demander ses dernieres résolutions. Ugucione fort irrité de la pusillanimité de son fils, assembla quatre cens hommes de Cavalerie, & prit le chemin de Lucques, pour y aller lui-même ordonner la mort de Castruccio. Mais pendant qu'il se hâtoit de terminer cette affaire, les Lucquois, soulevés, tuerent leur Gouverneur, & s'en donnerent un autre. Cette émeute n'empêcha point le Tyran de Pise de poursuivre son entreprise; il entra à Lucques, & déjà il se préparoit à faire périr son rival, lorsque les Lucquois se soulevant de nouveau, allerent en foule & armés, demander à grand cris la liberté de Castruccio. Ugucione n'osa la leur refuser, parce qu'il étoit le plus foible. Le prisonnier à peine délivré, se mit à la tête des Lucquois, & alla attaquer dans son Palais Ugucione, qui prennant la fuite, se retira à Verone, où il acheva de vivre & mourut dans l'obscurité. (1)

La bienveillance des Lucquois pour Castruccio alloit toujours croissant, & il étoit trop habile & trop ambitieux pour ne pas profiter de ce tems de faveur. Par lui-même & par ses amis, il agit avec tant de chaleur & d'adresse, qu'il se fit déclarer Général des Troupes de la République pour un an, bien assuré que le Commandement lui seroit continué: en effet, ligué avec les Pisans, il recouvra pour eux toutes les Places qui s'étoient soustraites à la domination de Pise après la fuite d'Ugucione; & les services qu'il rendit furent si importants, qu'à son retour à Lucques, le Peuple presque entier vint au devant de lui. Lorsqu'il vit les esprits aussi favorablement disposés, il intéressa au succès de ses vues les plus distingués d'entre les citoyens, & par leurs soins, sans qu'il parut y prendre aucune part, il fut nommé Prince de Lucques. Souveraineté qui lui fut conférée avec la plus pompeuse solemnité.

L'ambition de Castruccio, qui du rang le plus abject, se voyoit élevé à la Souveraineté, n'étoit pas encore satisfaite, & il aspirait à un titre plus imposant, lorsque Frédéric de Baviere, Roi des Romains, vint en Italie pour y prendre la Couronne Impériale. Le nouveau Prince de Lucques, se rendit, à la tête d'un Corps de Cavalerie de cinq cens hommes, auprès de ce Monarque, dont il eut l'art de captiver la confiance & l'amitié, au point que Frédéric le créa Vicaire-Général de l'Empire en Toscane, & peu de tems après, obligea les Pisans de le reconnoître pour Souverain de Pise. L'amitié de l'Empereur, l'éclat de ses victoires, & la prodigieuse élévation de sa fortune, attacherent à Castruccio tout ce qu'il y avoit de Gibelins en Toscane & en Lombardie: plusieurs Villes lui envoyerent des députés pour le prier de les défendre contre les Guelphes, lui promettant la Souveraineté de leurs Pays, s'il vouloit consentir à soutenir pour elles le parti de l'Em-

SECT. II.
Histoire de
la République de Lucques.

Captivité
de Castruccio & sa
délivrance.

Castruccio
est nommé
Prince de
Lucques.

Et Souve-
rain de
Pise.

(1) Machiavel. Vie de Castruccio Castracani.

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

Conspira-
tion à Luc-
ques contre
Castruccio.

Atrocité de
Castruccio.

percur. Florence lui fit la même proposition, & forma avec lui un traité d'alliance.

Castruccio, dont le dessein étoit de se rendre maître de toute la Toscane, prit des engagements avec les Florentins, & afin de s'assurer du succès de ses entreprises, il se ligua étroitement avec Matthieu Visconti, Duc de Milan, fit les plus grands préparatifs, & obligé de rompre avec les Florentins, auxquels le Duc de Milan déclara la guerre, il entra en campagne contre Florence, & porta sur le territoire de cette République le ravage & la désolation: mais une affaire très-pressante, l'obligea de revenir lui-même fort précipitamment à Lucques. Cette affaire en effet, ne souffroit pas le plus léger retardement. Il y avoit à Lucques une Maison puissante, la famille de Poggio: & les chefs de cette maison, jaloux, ou mécontents de Castruccio, ayant formé le projet de se venger, d'abattre sa puissance & de le chasser de la Ville, associèrent à leur complôt un grand nombre de Nobles, qui faisant soulever le peuple, coururent au palais du Prince, poignardèrent son Lieutenant, & se disposoient à faire main basse sur tous les adhérens du Prince, lorsqu'Etienne Poggio, Vieillard respectable, & homme pacifique, accourant au devant des conjurés, les engagea par ses sages remontrances, & en leur offrant sa médiation, à renoncer à un complôt, qui vraisemblablement entraineroit la ruine de Lucques. Les Conjurés se laisserent désarmer: Castruccio entra dans Lucques suivi d'un nombreux Corps de Troupes, résolu de sacrifier ses ennemis à sa vengeance, & commença par s'emparer des postes qu'il jugea les plus importants. Cependant le bon Etienne Poggio croyant lui avoir rendu le plus signalé des services, vint le trouver & lui demanda grace pour les coupables, dont il excusa du mieux qu'il put la licence, le priant de se souvenir en cette occasion des obligations essentielles qu'il avoit à la Maison de Poggio. Castruccio affectant la plus grande douceur, dit qu'il oublioit tout, & qu'il étoit charmé que cet événement lui fournit enfin l'occasion qu'il cherchoit depuis longtems de montrer quelle étoit sa clémence naturelle, & la force de la reconnoissance qu'il conservoit pour ses meilleurs amis. Cette réponse fut bientôt répandue, & persuada aux Conjurés qu'il n'y avoit pour eux aucun danger à venir remercier l'indulgent Souverain: ils y allèrent en effet, conduits par Etienne Poggio; mais au moment où ils l'assuroient de leur fidélité, Castruccio les fit tous arrêter, & périr dans les supplices, sans vouloir faire grace à aucun, pas même au vieux Etienne Poggio, qui n'avoit trempé, en aucune manière dans la conjuration. (1)

Si cette atrocité le rendit odieux, elle servit beaucoup aussi à affermir sa puissance par la terreur; & afin d'avoir tout le loisir qu'il lui falloit pour l'établir sur une base inébranlable, il conclut pour deux ans, une treve avec les Florentins; il ne s'occupa qu'à se défaire par les supplices, le poison, l'assassinat, & les proscriptions, de tous ceux auxquels il soupçonnoit assez d'ambition pour aspirer à la Souveraineté. Nul d'entr'eux ne fut épargné, & le tyran en sacrifia un si grand nombre, qu'il fit construire à Lucques une Citadelle avec les matériaux des maisons des Citoyens qu'il avoit fait périr.

(1) Machiavel. *Vie de Castruccio Castracani*

Pour réussir dans le projet qu'il avoit médité d'étendre sa domination sur toute la Toscane, il commença par tenter de s'emparer de la Souveraineté de Pistoie, persuadé qu'alors il trouveroit moins de difficultés à soumettre Florence, qui faisoit l'objet de ses vœux. Les circonstances étoient très-favorables; Pistoie étoit violemment déchirée par deux factions, celle des Blancs, à la tête de la quelle étoit Sebastien de Possente; & celle des Noirs, qui avoit pour Chef Jacques de Gia. Ces deux Chefs entretenoient à l'insçu l'un de l'autre, une étroite correspondance avec Castruccio, chacun d'eux cherchant à l'attirer dans son parti pour accabler la faction opposée. Castruccio leur faisoit également à tous deux les plus brillantes promesses, les assurant de son amitié; & il les anima tellement l'un contre l'autre, que les deux factions prenant en même tems les armes, en vinrent à de violentes hostilités; chacun des deux chefs appella son fidele allié à son secours, & Castruccio faisant entendre à chacune des factions qu'il accouroit à sa défense se mit réellement en marche & s'avança vers Pistoie, donnant ordre à Cuinigi de se rendre sous les murs de la même ville, avec un Corps de Troupes, par le chemin de Pescia. Vers minuit les deux Troupes se joignirent devant l'une des Portes de Pistoie qui leur fut ouverte, comme à des amis & à des alliés. Mais à peine Jacques de Gia & Possente se furent approchés pour recevoir leur zélé défenseur, qu'à un signal convenu, Cuinigi poignarda Jacques de Gia, tandis que Possente tomboit sous les coups de son fidele ami le Tyran de Lucques & de Pise, qui le devint aussi en très-peu de tems de Pistoie; car ces deux meurtres faits, les Partisans des deux Chefs furent tous massacrés, à l'exception d'un très-petit nombre, que l'usurpateur, fatigué de répandre du sang, fit jeter dans les cachots. A la suite de ces féroces exécutions, Castruccio changeant de conduite & de manieres, traita le Peuple avec de la douceur, lui remit plusieurs dettes, le séduisit par les plus flatteuses promesses, accueillit & protégea les gens de la campagne; enforte que chacun s'empresant de courir au devant de la servitude, lui accorda toute l'autorité qu'il avoit désirée.

A peu près dans le même tems, le Peuple de Rome s'étant violemment soulevé au sujet de la cherté des vivres, le Lieutenant de l'Empereur, ne se voyant point en état de faire cesser ce désordre, & craignant une plus dangereuse sédition, envoya prier Castruccio de venir à son secours, avant que les Romains eussent reçu celui du Roi de Naples, auquel ils s'étoient adressés. Castruccio ne balança point, & laissant à Lucques, où il étoit de retour de son expédition de Pistoie, Cuinigi, en qualité de son Lieutenant, il se rendit à Rome, où sa présence seule releva si fort le parti de l'Empereur, que la Ville fut pacifiée sans combat, & par les soins que le Prince de Lucques prit de faire venir à Rome des vivres en abondance. Mais comme il n'étoit point dans le caractère de Castruccio, de finir aucune entreprise sans faire quelque acte de cruauté; quand la paix & le bon ordre furent rétablis, il fit périr les principaux Chefs de l'émeute passée, & il se rendit en même tems si agréable au reste des Citoyens, qu'ils lui déférerent le titre & le rang de Sénateur, dont il prit possession avec la plus grande pompe.

Pendant qu'à Rome Castruccio s'occupoit à recevoir les honneurs les plus

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

Affreuse
perfidie de
Castruccio

Il se rend
maître de
Pistoie.

Se relève-
ment contré
lui à Pî-
stoie.

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

distingués, la Souveraineté de Pistoie lui échappoit. Les Florentins cherchèrent à le dépouiller du pouvoir qu'il avoit usurpé dans cette Ville, & son absence leur en fournit les moyens. Parmi les divers citoyens de Pistoie qui s'étoient réfugiés à Florence, étoient Baldo Cecqui & Jacques Baldini, l'un & l'autre fort estimés par leur courage, & capables de tout entreprendre. Gagnés par les Florentins, ces deux Particuliers, qui avoient des intelligences à Pistoie, y entrèrent pendant la nuit, & secondés par leurs anciens amis & par les Florentins, ils firent main-basse sur les Partisans de Castruccio, rendirent à la Ville son ancienne liberté. Furieux à la nouvelle de cette révolution, Castruccio, sortit précipitamment de Rome, à la tête de ses Troupes, & se rendit en diligence à Lucques. Les Florentins ne doutoient point qu'il ne vint tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçu, & ils se disposèrent à le combattre jusqu'à la dernière extrémité. Ils ne se tromperent point; mais plus habile que leurs Généraux, il attira l'Armée Florentine, infiniment supérieure à la sienne, à quelque distance du Château de Seravalle, dans un lieu fort étroit, & où par conséquent tout l'avantage devoit être du côté du plus petit nombre. Ce fut là que fondant à l'improviste sur les Florentins, il rendit leurs forces inutiles, les mit en désordre, les accabla, en fit un horrible carnage, & remporta sur eux la plus complète des victoires.

Victoire de
Castruccio
sur les Flo-
rentins.

Les habitans de Pistoie ne furent pas plutôt informés de la défaite des Florentins, que craignant à leur tour d'être sévèrement punis, d'avoir ôté secouer le joug, ils chassèrent les Guelphes & se donnerent à Castruccio, qui après s'être emparé de Prato & de tous les Châteaux situés sur l'une & l'autre rive de l'Arno, vint camper à deux milles de Florence, & répandit dans cette République la terreur & la consternation; il tenta même de rompre quelques-uns des premiers citoyens, qui s'engagerent à lui livrer pendant la nuit l'une des portes de la Ville: mais cette entreprise manqua, la trahison fut découverte, & les traitres furent décapités.

Heureusement pour les Florentins, qui avoient tout à craindre du voisinage d'un aussi formidable ennemi, une conspiration fort dangereuse, l'obligea de se rendre avec une partie de ses Troupes, à Pise, où elle s'étoit formée. Bénédict Lanfranc, Pisan fort distingué par sa naissance & le crédit dont il jouissoit, indigné de voir sa Patrie assujettie à un étranger de la plus basse extraction, résolut de détruire la tyrannie & de rendre la liberté à ses concitoyens. Dans cette vue, il forma le plan de se'emparer de la Citadelle, d'en chasser la Garnison, & de faire périr tous les partisans du tyran: mais obligé de s'associer plusieurs conjurés, deux d'entre ceux-ci, Boniface Cecqui & Jean Guidi, Florentins, allèrent, quelques jours avant le jour fixé, révéler cette conspiration à Castruccio; il vint précipitamment à Pise; se saisit de Lanfranc, bannit toute sa famille, fit couler des torrens de sang, & ne pouvant compter sur la fidélité des citoyens, il s'attacha à s'assurer d'eux par la terreur qu'inspiroit sa férocité. Les Florentins, à qui ces soins avoient laissé le tems de respirer, rassemblèrent, par le secours de tous les Guelphes d'Italie, une armée de trente-mille hommes d'Infanterie & de dix mille de Cavalerie, résolus d'aller assiéger Pise, & abattre enfin la trop vaste puissance de leur ennemi. Celui-ci

Fureurs &
prescrip-
tions de
Castruccio.

peu

peu intimidé par les premiers succès des Florentins, crut, au contraire, que c'étoit cette guerre même qui lui assureroit la soumission de la Toscane entière. L'habileté de ses manœuvres, l'adresse de ses marches, & les stratagemes qu'il mit en usage, tromperent les Florentins, & prévalurent sur la supériorité qu'ils avoient du côté du nombre. Ils résolurent d'aller investir l'Armée de Castruccio campée, en apparence avec désavantage sur la rive opposée de l'Arno. Castruccio les attendit, & les attaquant à mesure qu'ils passoient l'Arno à gué, il jeta une telle confusion dans leurs Troupes, qu'elles se nuisoient les unes aux autres, autant que l'ennemi; profitant de ce désordre, il acheva de les mettre en déroute, & en fit un si grand massacre, qu'il ne s'en sauva pas le tiers. Mais au moment où Castruccio se préparoit à recueillir le fruit de cette importante victoire, un ennemi plus puissant que l'Armée Florentine, termina le cours de sa gloire & de sa férocité. Il s'étoit si fort épuisé de fatigue, & le plaisir qu'il avoit pris à massacrer les vaincus l'avoit si fort occupé, que, trempé de sueur, il s'assit à la Porte de Fucequio pour y attendre ses Soldats, & resta, sans y songer, exposé à un vent froid & pestiféré qui commence ordinairement à se lever sur l'Arno, vers midi. Ce jour-là ce vent fut si vif, que Castruccio se sentit tout-à-coup transi de froid; quelques momens après il fut attaqué d'une fièvre si violente, qu'elle fut jugée mortelle. Alors l'intrepide Castruccio méprisant la mort, autant qu'il avoit jusqu'alors méprisé ses ennemis, appella Cuinigi, le fils de son ancien Bienfaiteur, il le déclara son héritier, lui donna d'excellens avis, & ne temoignant aucun remord sur les moyens atroces qui l'avoient élevé & soutenu au rang suprême, il mourut, amèrement regretté de ses amis, regardé par tous les Souverains d'Italie, comme un illustre Capitaine, & par nous, comme un Scélérat heureux. Machiavel lui a donné de grands éloges, & on n'en sera point surpris. Il y a même apparence que ce Politique célèbre & détestable n'a écrit la vie de Castruccio, que pour justifier ses maximes inhumaines & sanguinaires. C'est dommage, dit-il, qu'un tel Souverain n'ait eû pour théâtre de sa gloire que la République de Lucques; s'il eût eu la Monarchie de Macédoine, ou l'Empire des Romains, il eût éclipsé la gloire des Philippes & des Césars: nous pensons qu'il eût à plus juste titre mérité une place à côté des Tibere & des Néron. (1)

La mort de Castruccio fut pour les Florentins le plus heureux événement qui pût leur arriver; ils n'étoient cependant point encore sans inquiétude; car, quoi qu'ils fussent délivrés d'un ennemi dont la valeur & la fortune leur eussent inspiré la plus grande terreur, il leur restoit encore à s'affranchir du joug d'un maître, auquel les circonstances, & la crainte des armes de ce même Castruccio, les avoient forcés de se donner. Ce Souverain étoit Charles, Duc de Calabre, fils du Roi Robert, & qui n'avoit voulu les secourir, qu'à condition que Florence lui resteroit assujettie. Par un bonheur inespéré, les Florentins étoient à peine délivrés de la crainte des châtimens terribles que leur préparoit le victorieux & sanguinaire Castruccio, qu'ils reçurent aussi la nouvelle de la mort du Duc Charles de Calabre; enforte

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

Sa mort.

Change-
mens opérés
par la mort
de Castruc-
cio.

(1) Oeuvres de Machiavel. Vie de Castruccio Castracani.

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

qu'ils se virent libres en même tems de la domination de celui-ci, & des effets encore plus formidables de la vengeance & de l'ambition de l'autre.

Cependant l'Empereur ayant très-inconsidérément tenté d'introduire beaucoup d'innovations à Rome, où il avoit même créé un Anti-Pape, le Peuple soulevé l'obligea d'en sortir fort précipitamment. Il se rendit à Pise, où il ne fut pas plus heureux; la Cavalerie Allemande qu'il payoit mal & traitoit durement, se mutina, l'abandonna, alla se fortifier à Monte-Chiaro, & quelques jours après, informé de l'éloignement de l'Empereur, qui étoit passé en Lombardie, ce Corps de Cavalerie, profitant de la confusion que la mort de Castruccio avoit répandue parmi les Lucquois, sortit de Conte-chiaro & vint s'emparer de Lucques, d'où il chassa François Castracani, que l'Empereur avant son départ, y avoit établi Gouverneur. Mais cette Troupe d'Allemands étoit trop peu considérable, pour qu'elle put espérer de conserver bien longtems cette conquête; voulant néanmoins en tirer tout l'avantage qu'il lui seroit possible, elle l'offrit aux Florentins pour vingt mille florins. Il n'étoit gueres permis d'espérer aux Florentins, d'acquérir à meilleur marché cette Principauté; mais, soit que les Allemands ne lui parussent point autorisés à faire une semblable vente, soit qu'elle se crut assez puissante pour assujettir les Lucquois aussi-tôt qu'elle le jugeroit à propos, elle rejetta cette proposition, & ne tarda point à s'en repentir; car, la même offre ayant été faite à Gerardin Spinola, Génois, il se hâta de l'accepter, & acquit Lucques au prix de trente mille florins.

Lucques
est vendue
aux Génois.

Les Florentins ne furent pas plutôt informés de cette acquisition, qu'ils furent très-fâchés d'avoir laissé échapper l'occasion de s'assurer cette Souveraineté; & remplis d'un desir véhément de l'avoir par quelque moyen que ce fut, ils se déterminèrent à s'en rendre les maîtres par la voie des armes. Cette résolution fort peu équitable, fut bientôt suivie de l'exécution; & les Troupes Florentines entrant aussi-tôt en campagne, firent des courses & ravagèrent le territoire de Lucques. Ils ne s'emparèrent cependant point encore de la Souveraineté, & ce projet leur coûta bien du sang & des guerres, tantôt directement contre les Lucquois, & tantôt par des Hostilités indirectes contre les alliés de Lucques, dans la vue d'affoiblir celle-ci, & de la réduire à une telle situation, qu'ils pussent plus aisément s'en emparer. L'attention que nous avons eu de dire dans l'*Histoire de Florence*, quelles furent les vicissitudes de ces diverses guerres, nous dispense d'entrer ici dans les mêmes détails. (1) Nous dirons seulement, qu'après plusieurs années d'hostilités, Martin de la Scala, Prince de Verone, profitant des troubles qui désoloient la Toscane & la Lombardie, persuadant aux Florentins que c'étoit pour eux qu'il agissoit, se rendit maître de Lucques. Mais trop content de cette possession pour songer à la remettre aux Florentins, ainsi qu'il s'y étoit engagé; Souverain de l'Etat de Parme, & se croyant assez puissant pour conserver cette nouvelle Principauté, il ne s'occupa que des moyens d'y affermir son autorité. Vivement irrités de cette mauvaise foi, les Florentins se liguerent avec les Vénitiens, qui à la vérité accablèrent Martin de

Hostilités
des Floren-
tins.

(1) Voyez le Tom. XXIV. de cette *Histoire Universelle*.

la Scala, mais qui finirent par faire la paix avec lui, sans penser seulement aux intérêts de Florence. Cependant le Prince de Verone ayant été fort peu de tems après dépouillé de l'Etat de Parme, & ne se sentant plus assez fort pour conserver Lucques, prit le parti de la vendre. Deux acquéreurs se présentèrent, les Florentins & les Pisans; l'opulence des premiers l'emporta, & pendant qu'ils concluoient leur marché, les Pisans résolurent d'avoir par la force, la Souveraineté que le Seigneur de Verone alloit livrer au plus offrant. Ils suivirent ce projet avec tant d'ardeur & de succès, qu'après une guerre aussi longue que meurtrière, dont nous avons rendu compte dans l'*Histoire de Florence*, ils se rendirent maîtres de Lucques. Leur domination ne fut pas aussi stable qu'ils s'en étoient flattés, & la famille de Cuinigi ayant par son crédit & ses nombreux Partisans repris son ancienne puissance, ôta Lucques aux Pisans, non pour lui rendre la liberté & rétablir la forme Républicaine, mais pour y commander en toute Souveraineté. (1)

Pendant que la guerre étoit le plus enflammée entre Florence & le Duc de Milan, l'Armée des Florentins, commandée par le Général Forte-braccio, s'empara de Volterre: & la paix ayant été faite peu de tems après cette expédition, la République de Florence donna congé au Général, ne jugeant pas qu'il y eût aucune sorte de nécessité à conserver des Troupes, que le rétablissement du calme rendoit désormais inutiles. Mais Forte-braccio pensoit différemment. Par le conseil de Renaud d'Albizi, il méditoit depuis longtems de surprendre & de se rendre maître de Lucques, ne doutant point que les Florentins, qui n'avoient jamais perdu l'espérance de posséder tôt ou tard cet Etat, ne secondassent ses efforts de toute leur puissance. Fortement occupé de ce dessein, Forte-braccio, sortit de Fucequio, où il étoit logé, & à la tête de trois cens hommes d'infanterie, soutenus par trois cens hommes de cavalerie, il alla s'emparer de Ricori & de Campito, deux Châteaux bien fortifiés & dépendans de l'Etat de Lucques.

Cette expédition à laquelle on ne s'attendoit point à Florence, y causa beaucoup de mouvemens; le plus grand nombre des Citoyens, & les Nobles sur-tout, excités par Albize, approuverent l'entreprise de Forte-braccio, & persuadés du bonheur des armes de la République sous un tel Général, qui en effet, s'étoit acquis dans ces contrées beaucoup de réputation, ils parloient déjà comme d'un événement infaillible, de la réduction de Lucques. Les plus sages d'entre les Citoyens, à la tête desquels étoit Nicolas d'Uzano, représentoient, au contraire, que rien n'étoit plus condamnable que l'invasion faite par Forte-braccio, comme aussi rien ne seroit plus injuste, qu'une entreprise sur Lucques, amie de la République, contre laquelle les Lucquois n'avoient jamais attenté. Mais l'ambition l'emporta sur la justice, & le résultat du Conseil-Général de Florence, tenu à ce sujet, fut que, non-seulement la République avoueroit les hostilités de Forte-braccio, mais qu'elle feroit même les plus grands efforts pour l'aider à s'emparer de Lucques. D'après cette résolution, on fit de fortes levées d'Infanterie & de Ca-

SECRET.
Histoire de la République de Lucques.

Lucques est vendue aux Florentins.

Les Pisans s'en emparent, & Cuinigi en usurpe la Souveraineté.

1429.

Efforts des Florentins pour s'emparer de Lucques.

(1) *Histoire des Guerres d'Italie.* Par Guichardin.

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

valerie, dont le commandement fut donné à Astorre Gianni & à Renaud d'Albizi; la République traita avec Forte-braccio, pour les Châteaux dont il s'étoit emparé & pour l'engager au service des Florentins. (1) Les Troupes se jetterent sur le territoire de Lucques, & s'étant partagées, Gianni marcha du côté de Camaggiore & de Pietra-Santa, tandis qu'Albizi s'avança du côté des Montagnes; enforte que couvrant tout le Pays, ils espéroient que la réduction de Lucques seroit d'autant plus facile, qu'ils lui auroient bientôt enlevé tout son territoire. Ce plan étoit bien combiné; mais il manqua dans l'exécution, par la faute, ou plutôt par la trop excessive avidité des Chefs; de Gianni sur-tout, qui, après s'être rendu maître de beaucoup de Places & de Châteaux, soumit aussi une vallée entiere auprès de Pietra-Santa, & malgré la Foi jurée des habitans qui s'étoient déclarés *fideles Sujets du Peuple de Florence*, les fit tous prisonniers de guerre, sacagea le Pays, y exerça la plus brutale violence, n'épargnant ni aux Lieux Saints, ni à l'honneur des femmes & des filles. Il est vrai les Magistrats de Florence indignés de cette atrocité, ôtèrent le commandement à Gianni, restituèrent aux habitans tout ce que l'on put recouvrer de butin, & les dédommagerent des effets qui s'étoient perdus. Renaud d'Albizi fut accusé également de ne chercher dans cette guerre que ses propres intérêts, & nullement ceux de la République, de ravager la Campagne au lieu de s'avancer vers Lucques, de mettre le Pays à contribution, & même d'acheter à vil prix le butin fait par ses Soldats. Renaud d'Albizi, soit qu'il fut coupable, & qu'on ne put l'en convaincre, soit que les accusations portées contre lui ne fussent pas fondées, vint à Florence pour se justifier, & parlant aux Magistrats avec beaucoup de fermeté; ne fut point condamné à la vérité; mais le commandement de l'Armée fut donné à Neri de Gina & à Alaman Salviati. Ces deux nouveaux Généraux tenant une conduite toute différente de celle de leurs Prédécesseurs, allerent sans perdre de tems en hostilités, mettre le Siege devant Lucques; mais la saison étoit trop avancée, & le froid commençoit à être si vif, que malgré les ordres réitérés des Magistrats de presser le Siege, les Soldats ne s'y prêtoient qu'avec la plus grande repugnance, enforte que les opérations alloient très-lentement.

Suite des
Hostilités
des Floren-
tins.

Tentative
des Floren-
tins pour
s'emparer
de Lucques.

Il y avoit alors à Florence un habile Architecte, Philippe, fils de Brunellesco: Philippe soutint qu'il étoit très-facile d'inonder Lucques, à cause de la situation & du lit de la riviere de Serchio. Il parla de la facilité de cette entreprise avec tant d'assurance, & d'ailleurs il avoit donné une si haute idée de son habileté, que les Magistrats lui donnerent ordre d'aller tenter cette expérience: elle ne réussit point; au contraire, elle fournit aux assiégés une défense de plus. Car, tandis que Philippe travailloit à son opération, les Lucquois formerent une digue du côté où les ennemis vouloient faire venir le Serchio, & ayant fait pendant la nuit une ouverture à la levée du Canal qui conduisoit l'eau, cette eau rencontrant la digue élevée du côté de la Ville, & trouvant un passage libre par l'ouverture qu'on avoit faite à la levée du Canal, elle se répandit avec tant d'impétuosité & si loin dans la plaine,

(1) Machiavel Histoire de Florence.

que les Florentins, au lieu de pouvoir s'approcher de la Place pour en continuer le Siege, furent, au contraire, obligés de s'éloigner du Camp, où d'abord ils s'étoient établis. (1)

Les Chefs de la République, rejetant ce désordre sur l'incapacité des Généraux, les dépouillerent du Commandement, qu'ils confierent à Jean Guichardin. Celui-ci, plus actif, alla investir Lucques, & il la pressa si vivement, que Cuinigi envoya des Ambassadeurs au Duc de Milan, pour lui demander du secours: mais cette demande fut reçue si froidement, que les deux Ambassadeurs sentant quel pouvoit être le véritable motif de l'indifférence du Duc, le conjurèrent de ne point abandonner les Lucquois, & ils lui promirent au nom de leurs Concitoyens de se saisir de la personne de Cuinigi, de le lui faire remettre & ensuite de lui livrer la Ville, préférant sa domination à celle des Florentins, auxquels du reste, ils ne doutoient pas que Cuinigi ne remit leur Patrie, ainsi qu'il en étoit fortement sollicité par les Magistrats de Florence. Cet avis fit la plus forte impression sur le Duc, qui, craignant en effet, de perdre Lucques, se hâta d'envoyer au secours de cette Ville François Sforce, à la tête d'un Corps de Troupes assez considérable. Les Florentins tenterent vainement de s'attacher Sforce, il resta fidele au Duc, vint à Lucques, contraignit les ennemis de se retirer à Libra-fatta, assiégea Pescia, dont il ne put se rendre maître, & se dédommagea sur le Bourg de Buggiani qu'il prit, ainsi qu'un Château voisin, qu'il réduisit en cendres.

Les Florentins convaincus par leurs défaites, que jamais ils ne pourroient triompher du Comte Sforce, mirent en usage un moyen qui leur avoit très-souvent réussi. Ce moyen fut d'offrir au Général des Troupes Milanoises une somme considérable, à condition qu'il leur livreroit Lucques: Sforce qui avoit tiré déjà de ce petit Etat tous les avantages qu'il s'étoit proposé d'en retirer, écouta favorablement la proposition des Florentins, & par le traité qu'il conclut avec eux, il s'engagea à leur remettre Lucques pour cinquante mille Ducats: mais afin que les habitans ne l'accusassent point de trahison auprès du Duc de Milan, il les aida à chasser Cuinigi leur Tyran. Cette expédition ne couta ni tumulte, ni sang: Antoine Rosso, Ambassadeur de Siene à Lucques, après avoir concerté avec le Comte Sforce, dans le Camp duquel, sur les rives du Serchio, étoit le fils de Cuinigi, les moyens de perdre celui-ci, forma une conjuration, dans laquelle entrerent quarante Citoyens. Le moment de l'exécution arrivé, ces quarante conjurés s'armerent, & pénétrèrent pendant la nuit dans le Palais de Cuinigi, qui seul, & fort effrayé de cette visite inattendue, fut contraint de se rendre à eux, & fut mené à Sforce, qui le conduisit lui-même, ainsi que le jeune Cuinigi au Duc de Milan. Ils furent l'un & l'autre renfermés dans une prison si mal saine, qu'ils moururent fort peu de tems après. (2)

Sforce ne doutoit point que la chute de Cuinigi n'entraînât inévitablement la ruine de Lucques, & pour en rendre la conquête plus facile aux Florentins, il s'éloigna avec ses Troupes: mais ce fut précisément cette retrai-

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

Offres des
Lucquois
au Duc de
Milan.

Cuinigi est
livré au
Duc de Mi-
lan, &
Lucques
vendu par
Sforce aux
Florentins.

(1) *Hist. des Guerres d'Italie*: Par Guichardin.

(2) *Idem*.

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

Siege de
Lucques.

Victoire des
Milanois
sur les Flo-
rentins.

te, ainsi que leur affranchissement de la tyrannie de Cuiigni qui sauverent les Lucquois en leur donnant plus de zele & plus de liberté pour se défendre : ils résolurent donc d'opposer la résistance la plus courageuse & la plus opiniâtre.

De leur côté les assiégeans animés par l'espoir du succès, firent les plus grands efforts pour le rendre aussi complet qu'ils le desiroient, & ils confièrent la conduite du siege au Comte d'Urbino, qui pressa les Lucquois avec tant de vivacité, que, craignant de succomber, ils implorerent encore le secours du Duc de Milan. Ce Prince qui n'étoit rien moins que satisfait de la conduite de Sforce, & qui étoit intéressé à retarder les progrès des armes Florentines, envoya aux Lucquois un Corps considérable de Troupes, sous les ordres de Nicolas Piccinino. Ce Général hâta sa marche, & déjà il se préparoit à pénétrer dans Lucques, lorsque les Florentins allant à sa rencontre, entreprirent de lui disputer le passage de la riviere de Serchio. Les Milanois résolus de franchir cet obstacle, passerent fierement & en vinrent aux mains avec les ennemis, qui s'étoient vainement flatés de leur fermer ce passage : le combat fut sanglant & malheureux pour les Florentins, qui, malgré l'avantage du poste furent si complètement battus, qu'il n'y en eut qu'un très-petit nombre, qui furent assez heureux pour se sauver à Pise ; tout le reste fut massacré. (1)

La nouvelle de cette défaite consterna les Florentins, autant qu'elle ranima le courage des Lucquois, qui, profitant de ce succès, recouvrerent en peu de jours toutes les Places qui leur avoient été prises, & Agresseurs à leur tour, ils allerent s'emparer de tout le territoire de Pise, à l'exception de Bientina, Palcinaia, Livourne & Libra-fatta. Pise elle-même fut tombée en leur pouvoir, si l'on eût tardé encore quelques jours à découvrir une conjuration qui devoit inévitablement soustraire cette Ville à la domination de Florence.

Mais tandis que les Florentins, impatiens de réparer leurs pertes, mettoient sur pied une nouvelle Armée, sous les ordres de Michelot, Général connu par ses victoires, & formé par le Comte Sforce ; le Duc de Milan se donnoit les plus grands mouvemens, pour accabler entièrement les Florentins ; & dans cette vue, il fit conclure une Ligue entre les Génois, les Siennois & le Prince de Piombina, pour la défense des Lucquois, auxquels il fit prendre Nicolas Picinnino pour Général. Ces démarches, qui n'échapperent point aux Florentins, leur découvrirent les véritables intentions du Duc de Milan, & le projet qu'il avoit formé de les perdre. Cette affligeante découverte ne les abattit point ; ils se liguerent avec les Vénitiens, & cette Ligue ralluma la guerre qui embrasa la Lombardie & la Toscane. Les deux Partis combattirent pendant plusieurs années avec une égale fureur ; mais la fortune balança tellement ses faveurs, ainsi que nous avons eu soin de l'observer, dans l'*Histoire de Florence*, que les Lucquois, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, n'eurent d'autre avantage sur leurs ennemis, que celui de leur résister avec tant de vigueur, qu'après plusieurs années d'hostilités, ils n'avoient rien perdu de leurs possessions, de leurs forces & de leurs espérances.

(1) *Histoire Universelle*. Tom. XXXIV. *Histoire de Florence*.

Cependant les Milanois, les Genoïs, les Lucquois & les Siennois d'un côté, les Florentins & les Vénitiens de l'autre, également fatigués de combattre, parurent desirer la cessation des hostilités. Ils entrèrent en négociation, & par le traité de paix qui termina enfin cette contestation, il fut convenu que les Florentins & les Lucquois se restitueroient mutuellement toutes les Places qu'ils avoient conquises les uns sur les autres; en sorte qu'après tant de fatigues, de dépenses & de sang répandu, chacune des deux Républiques rentrant dans ses possessions, se trouva, à l'épuisement près, au même état où elle étoit avant la guerre, & où elle auroit dû rester.

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

Paix entre
les Luc-
quois & les
Florentins.

1495.

Ludovic
Sforce ex-
cite une
nouvelle
guerre.

Quelque durable que parut en apparence le rétablissement du calme, & quelques précautions qui eussent été prises pour assurer la paix, elle ne pouvoit gueres se soutenir, par les sujets de division que faisoit naître continuellement la jalousie mutuelle des divers Etats d'Italie. Les Pisans & les Lucquois ne pouvoient oublier les efforts que Florence avoit faits pour les assujettir, & les Florentins étoient bien éloignés d'avoir renoncé aux anciennes espérances qu'ils avoient conçues d'étendre leur domination sur ces deux Etats. Il ne falloit donc plus que le plus léger prétexte pour ranimer dans toute sa vivacité cette haine mal éteinte. Ludovic Sforce, Duc de Milan, homme ambitieux, tracassier, plus dangereux encore par la mauvaise foi de ses négociations, que par la force de ses armes; Ludovic Sforce, dis-je ralluma par ses intrigues, ses conseils & ses démarches les dissensions, qui pendant tant d'années avoient agité la Toscane. (1) Il aigrit autant qu'il fut en lui le mécontentement des Princes contre les Florentins, qui, à la vérité, ne leur avoient donné que trop de sujets de se plaindre. Charles VIII. aussi inconséquent que Ludovic étoit turbulent & ambitieux, parut favorablement disposé pour les Pisans, qui, comme nous l'avons dit, dans la Section précédente, demandèrent du secours aux Siennois & aux Lucquois, en obtinrent, sur-tout des Lucquois, empressés de saisir cette occasion de donner à Florence des marques de son ressentiment. Nous ne pensons pas devoir répéter ici ce que nous avons dit ailleurs, soit relativement aux vicissitudes de cette guerre, où les Lucquois n'étoient intéressés que comme alliés des Pisans; soit relativement à l'argent qu'ils prêterent à leurs alliés pour acheter la Citadelle de Pise, que d'Entragues vendit par la plus insigne des trahisons, & du moins en apparence, contre les ordres les plus précis du Roi de France; soit enfin, au sujet de l'acquisition qu'ils firent par le même moyen, de Pietra-Santa & de Mutroné, que d'Entragues tenoit en dépôt au nom de Charles VIII, & qu'il vendit pour vingt-six mille ducats aux Lucquois, afin de les engager par cet Acte de complaisance, à secourir plus promptement les Pisans contre les Florentins. (2)

Conduite
des Officiers
& des Mi-
nistres de
Charles
VIII.

La guerre s'enflammant de plus en plus, & la fortune se déclarant pour Florence, les Lucquois, dans la crainte de se voir enlever Pietra-Santa, qu'ils ne se croyoient pas en état de défendre, prirent adroitement le parti de la remettre entre les mains de Beaumont, qui l'ayant reçue au nom du Roi Louis XII, Successeur de Charles VIII, y mit Garnison, & permit,

(1) *Hist. des Guerres d'Italie*: Par Guichardin.

(2) *Hist. Univerfelle*. Tom. XXXIV, *Hist. de Florence*.

Sect. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

1508.

Déplorable
situation
des Pisans.

Maximi-
lien prend
les Lucquois
sous sa pro-
tection.

Entreprise
du Pape
Jules II.

suivant les ordres qu'il en avoit reçu de son maître, aux Magistrats Lucquois, de rester dans la Ville, & d'y continuer d'exercer leurs fonctions, jusqu'à ce qu'il eût été décidé auquel des deux Etats, de Florence ou de Lucques, appartiendroit cette Place.

Cependant, malgré la protection de la France, & les secours qu'ils recevoient, les Pisans n'éprouverent que des revers, & le succès couronna si constamment les opérations des Florentins, que Pise étoit réduite aux dernières extrémités; & n'étoit soutenue que par les généreux efforts de ses alliés; mais ceux-ci furent eux-mêmes exposés à de si grands dangers, qu'ils se virent forcément obligés d'abandonner les intérêts de Pise. En effet, la République de Florence, dans la vue de les contraindre à s'accommoder avec elle, ou du moins à garder la neutralité, envoya de Cascina un détachement de Troupes, dans le Port de Viozeggio, avec ordre d'enlever & de piller tous les magasins de soie qui appartenoient à divers Commerçans de Lucques. Informés du projet de cette expédition, les Lucquois en furent si vivement effrayés, qu'ils se hâtèrent de conclure avec les Florentins un traité par lequel il fut convenu qu'il y auroit une alliance défensive pour trois ans entre les deux Républiques, & que pendant ces trois années, les Lucquois ne fourniroient aucune sorte de secours aux Pisans; que dans le cas où les Florentins se rendroient maîtres de Pise dans un an, la durée de l'alliance seroit prorogée à douze années, & que pendant cet espace de tems, les Lucquois ne seroient troublés en aucune manière dans la possession de Pietra-Santa & de Mutroné, la République de Florence se réservant néanmoins tous ses droits sur ces deux Places. (1)

Quelqu'heureuse pourtant que fut la situation des Lucquois, la petite étendue de leur territoire & l'ambition des puissances voisines, leur faisant craindre avec raison de ne pouvoir toujours se maintenir; ils captiverent si bien la bienveillance de l'Evêque de Gurck. Ministre de l'Empereur Maximilien, que, moyennant un présent assez considérable en argent, l'Evêque reçut cette petite République sous la protection immédiate de l'Empereur, qui ratifia le traité, & parut disposé à soutenir de toute sa puissance les droits & les privilèges des Lucquois, contre tous ceux qui tenteroient de troubler la tranquillité dont ils vouloient jouir. Ils eussent en effet vécu aussi paisiblement qu'ils le desiroient, s'il eût été dans le caractère du Pape Jules II, le plus entreprennant des Souverains de son Siècle & le plus turbulent des hommes, de laisser goûter à l'Italie les douceurs de quelque intervalle de paix.

Jules II, enhardi par le succès de ses premières entreprises, ne mettoit plus de bornes à son ambition: il y avoit longtems qu'il méditoit la conquête de Ferrare, & l'impatience de voir ce projet réussir, ne lui laissoit pas un moment de repos: ligué avec l'Espagne, il ne s'occupoit qu'à hâter cette expédition, qui lui paroissoit d'autant plus facile, que Ferrare n'avoit ni secours, ni forces, ni alliés à opposer aux Troupes du Pape, réunies avec celles d'Espagne (2). Mais comme Jules vouloit conquérir Ferrare dans route

(1) Machiavel. *Hist. de Florence.*

(2) *Hist. des Guerres d'Italie*; Par Guichardin.

toute son ancienne étendue, & que la Carfagnona qui en dépendoit, avoit été usurpée par les Lucquois, le Souverain-Pontife les menaça de porter chez eux-mêmes la guerre, le ravage, la destruction & l'anathème, s'ils ne se hâtoient de lui restituer cette possession, par eux conquise sur le Duc de Ferrare, pendant les troubles des Ferrarois. Ces menaces intimidèrent les Lucquois, qui, ne pouvant mieux faire, se désaisirent de la Carfagnona, & obéirent aux volontés de Jules II; volontés d'autant plus infaillibles alors, qu'elles étoient soutenues par la force armée.

Cependant les Florentins jugeant d'après cette docilité, de la foiblesse des Lucquois, leur demanderent, contre les Clauses du traité d'alliance, la restitution de Pietra-Santa & de Mutroné, sous prétexte que Lucques avoit elle-même violé ce traité, en fournissant secrètement des secours aux Pisans. Ce prétexte voiloit fort grossièrement l'injustice de cette demande: mais les Lucquois, qui se sentoient alors trop foibles pour luter contre les Florentins, soutenus par le Pape, envoyèrent des députés au Souverain-Pontife & au Roi d'Espagne, leur Protecteur, pour se plaindre de cette infraction au traité d'alliance. Ces Députés furent si froidement accueillis par le Roi d'Espagne, que Lucques crut devoir remettre cette contestation au jugement du Pape Léon X, successeur de Jules; & Léon décida; comme l'on devoit s'y attendre; que les Lucquois n'ayant pas fait difficulté de restituer la Carfagnona, devoient rendre aussi Pietra-Santa & Mutroné aux Florentins, à condition qu'il y auroit une paix ferme & durable entre les deux Républiques.

L'irréconciliable rivalité qui divisa quelques années après l'Empereur Charles V. & le Roi François I, remplit, comme nous avons eu occasion de le raconter ailleurs, l'Italie de troubles, de dissensions & de guerres; on fait aussi quelles furent, dans la Toscane les suites trop funestes de la journée de Pavie & de la captivité du Roi François I. Nous ne reviendrons point ici sur des événemens dont nous avons rendu compte; (1) & nous dirons seulement que les Lucquois, dans la crainte des malheurs auxquels ils pouvoient se trouver exposés au milieu de ces hostilités, & des révolutions qui ébranloient les plus puissans Etats de l'Italie; peu rassurés d'ailleurs, du côté de Florence, par le désordre & les factions qui déchiroient cette République, traitèrent avec le Vice-Roi de Naples, qui moyennant dix mille ducats les reçut sous la protection de l'Empereur.

Lucques, depuis cette époque, a conservé ses droits, ses privilèges, & quoiqu'elle regardée comme fief de l'Empire, elle s'est toujours maintenue dans son indépendance, comme Venise, Gènes, & les autres Républiques de l'Italie, dont la liberté se soutient depuis deux ou trois siècles, quelque contestée qu'elle puisse être l'ancienne Souveraineté des Empereurs. Le petit Etat de Lucques a cet avantage sur bien des Gouvernemens plus puissans & plus étendus, qu'il jouit paisiblement d'une prospérité soutenue, d'une abondance peu commune, quoiqu'il renferme une population fort considérable; & c'est à la sagesse de ses Loix, autant qu'à la modération des Citoyens, qu'il doit ces avantages si précieux, & qu'on desire si vainement ailleurs.

SACT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

Jugement
singulier de
Léon X.

Les Luc-
quois reçus
sous la pro-
tection de
Charles V.
1525.

(1) Voyez cette Histoire Universelle. Tom. XXXIV.
Tome XXXVII.

SECT. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

Gouverne-
ment de
Lucques.

Le Gouvernement de Lucques est purement Aristocratique ; la puissance suprême réside exclusivement dans les Conseils des Nobles, qui ne peuvent être admis dans ce Conseil avant l'âge de vingt-cinq ans. Là, comme ailleurs, la Noblesse est héréditaire, mais l'Etat l'accorde quelquefois, ou au mérite supérieur, ou aux services distingués, ou enfin, à prix d'argent, à des Citoyens, qui d'ailleurs sont d'honnête & ancienne famille. Cet Ordre Souverain des Nobles est divisé en deux Classes, ou *Congrégations*, chacune de quatre-vingt-dix personnes, avec environ trente adjoints. Ces deux *Congrégations* composent alternativement le Conseil ; c'est-à-dire, que quand l'une a exercé le suprême pouvoir pendant une année, elle se retire après avoir choisi dans son Corps vingt personnes, qui nomment par scrutin les quatre-vingt-dix Membres du Conseil qui doit succéder ; mais aucun de ces Membres, qui doivent être pris parmi les Nobles, ne peut être tiré de la *Congrégation* qui quitte, parce que la Loi défend expressément à tout Noble d'entrer au Conseil deux ans de suite. C'est encore de ce premier Ordre de l'Etat que sont tirés tous les Magistrats de la République, & ils sont élus chaque année ; à l'exception d'un Conseil composé de neuf Sénateurs, qu'on nomme les anciens *Anziani* & du Gonfalonier ; ceux-là changent tous les deux mois, & forment la Suprême Magistrature, *Supremo Magistrato*. Tous les Nobles désignés pour remplir la Charge de Gonfalonier, ou celles des neufs anciens, sont nommés par une élection qui ne se fait que tous les trois ans, dans un Conseil de trente-six personnes, chargés aussi, avec dix-huit assesseurs, ou adjoints, d'élire plusieurs autres Magistrats ; & cette élection triennale se fait avec beaucoup de pompe ; car c'est encore alors que se fait la solennité appelée *Rinnovazione della Tusca*, ou le renouvellement de la boîte des Scrutins. Ce renouvellement a lieu tous les dix-huit mois, ou tout au plus, à la fin de la troisième année, suivant le nombre des Sujets qu'on a à élire, sur cent-cinquante, ou cent-quatre-vingt Nobles, on en nomme neuf ; & ceux-ci sont chargés de faire l'élection : ils commencent par choisir le Gonfalonier & ensuite les Magistrats, qui de deux en deux mois doivent former le Conseil. Ces neuf Electeurs, *assortitori*, mettent, avec toutes les précautions qui peuvent assurer le secret, les noms, dix par dix, de tous ceux qu'ils ont élu, & qui tous les deux mois, rempliront avec le Gonfalonier la Magistrature Suprême, *Supremo Magistrato*.

La Puissance législative & l'entière Souveraineté résident dans le Grand Conseil, composé de la réunion des deux Corps, ou *Congrégations* de Nobles. Et pour qu'un décret reçoive force de Loi, il faut qu'il ait été consenti à la pluralité des trois quarts des suffrages. Les représentans du Prince, ou de la République, sont le Gonfalonier avec les neuf anciens ; c'est à eux seuls qu'appartient le droit de proposer au Grand-Conseil les sujets de dé-libérations, & c'est le Gonfalonier qui est le premier à proposer : son habit de cérémonie est une robe de velours, ou de damas cramoisi, & une veste ornée d'un large galon d'or. Il a le titre de Prince de la République & celui d'Excellence : logé dans le Palais de la République, il y est nourri aux dépens de l'Etat : à la porte de ce Palais est, aux ordres du Gonfalonier, une garde de soixante-dix hommes.

De la puis-
sance du
Gonfalo-
nier.

La puissance exécutive appartient aussi en partie au Gonfalonier & aux neuf anciens, mais elle appartient également aux différens Magistrats, chacun relativement aux fonctions de sa charge. La Justice Civile & Criminelle est administrée par cinq Auditeurs: le premier d'entr'eux est le *Podesta*; & c'est lui qui juge les Causes Criminelles; les affaires Civiles sont jugées par les quatre Auditeurs. Mais ces Magistratures ne peuvent être remplies que par des étrangers. Cet usage est commun à beaucoup de Villes d'Italie, & il nous paroît très-sage: Lorsque le *Podesta* a prononcé une Sentence de mort, cette Sentence est envoyée au Sénat, qui est le maître ou de la faire exécuter, ou de faire grace au Coupable. (1)

SECT. II.
*Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.*

*Du Po-
desta.*

A Lucques la Police est très-bien observée, mais elle est aussi très-sévère. Il y a continuellement quarante Sbiras, qui, divisés en deux Compagnies, font des patrouilles toutes les nuits, précédés d'un homme à livrée du Prince, & qui sert de témoin dans les diverses rencontres faites par les Escouades. Le port d'armes est fort rigoureusement défendu aux Lucquois, & si, pendant la nuit un Citoyen est rencontré avec des armes blanches, il est, dès le lendemain, irrémédiablement condamné aux Galeres: s'il est trouvé avec des armes à feu, il est également condamné aux Galeres, mais après avoir reçu trois secousses d'estrapade. On s'est depuis quelques années, relâché un peu de cette rigidité en faveur des étrangers, auxquels le port d'armes est permis: mais on use toujours de la même rigueur à l'égard des citoyens, & elle est nécessaire, à cause de l'extrême perversité, & même de la férocité de la Populace Lucquoise. On compte dans toute l'étendue de cette République environ cent-dix-neuf mille habitans, vingt-mille dans Lucques, & le reste dans les villages, les hameaux, les bourgs & les châteaux de l'Etat. Les Magistrats veillent sans cesse au maintien, & autant qu'ils le peuvent, aux moyens d'accroître cette population par leur attention continue à tout ce qui peut concourir à la prospérité publique. Ainsi, dans les tems de maladies épidémiques, d'habiles médecins sont envoyés dans la Campagne, où, de distance en distance sont construits des hôpitaux. Lorsque la charité des vivres devient trop considérable, les Magistrats font distribuer au Peuple du pain au prix ordinaire: mais cette charité est rare, par les soins que l'on a de tenir toujours bien fournis les magasins publics. L'Etat a soin aussi, pour entretenir le commerce, de prêter des fonds aux Citoyens honnêtes & industrieux qui en demandent. En un mot, afin que rien n'altère la prospérité, l'Etat a la plus grande attention à assurer à chaque Citoyen la sûreté de sa personne & de ses biens. Toute injustice est promptement & sévèrement punie, sans égard au rang, ou à la qualité du coupable, en sorte que les Nobles eux-mêmes sont dans l'impuissance totale de nuire aux Citoyens les plus obscurs. On ne connoit à Lucques, ni mendiens, ni vagabonds, ni fainéans, & par cela même, sans doute, le luxe ne s'y est point encore introduit; il n'y a ni altéré les mœurs, ni blessé l'égalité Républicaine. Toute la distinction extérieure qu'on y connoit de Citoyen à Citoyen, est que les Nobles sont constamment vêtus de noir, à moins qu'ils ne soient à la Campagne. Le Gonfalonier est le seul à qui la Loi permette de

*Police,
Loix, Cou-
tumes de
Lucques.*

*Sageffe des
Lucquois.*

(1) *Voy. d'un François en Italie, Tom. 2.*

Sect. II.
Histoire de
la Républi-
que de Luc-
ques.

Fertilité du
Sol.

porter de l'or sur ses habits. Du reste, on ne connoit à Lucques, ni Barons, ni Comtes, ni Marquis, & l'on n'y conçoit pas même l'utilité de ces titres, si ridiculement multipliés ailleurs.

Dans cet Etat l'Agriculture est très-florissante, elle y est fort encouragée par la République même, & plus encore par la fertilité naturelle du Sol, qui, dans la plaine, produit quinze & souvent vingt pour cent : il y a beaucoup de Champs qui donnent en deux ans trois récoltes, en bled, en millet, ou en menus grains, & en raves, qui, semées dans les mois de Juillet & d'Août, servent à nourrir les Bestiaux pendant l'hiver. Les vignes, les oliviers, les mûriers, les châtaignes, y sont de la plus forte abondance. Le Pays-bas, sur-tout du côté de la Mer, y est couvert de bestiaux. Le poisson abonde aussi dans ces Cantons. La grande quantité de mûriers fait fleurir les Manufactures de soie, qui sont dans ce Pays d'une grande richesse & d'un produit immense. Nous ne parlerons point ici de l'huile, qui fait aussi une branche très-considérable du commerce des Lucquois, non plus que des arts utiles, des arts agréables & des sciences, qui fleurissent avec beaucoup d'éclat dans cette République, célèbre par les grands hommes & les célèbres artistes qu'elle a produits dans tous les genres, & qui l'honorent plus, suivant nous, que d'avoir été la Patrie de quatre Papes & de deux Empereurs. (1)

S E C T I O N III.

Histoire de la République de Sienne.

Il regne tant d'incertitude sur l'antiquité plus ou moins réculée de Sienne, qu'il nous seroit très-difficile de fixer la véritable époque de sa fondation. Quelques Auteurs ont parlé de cette Ville comme de l'une des plus célèbres de l'ancien Gouvernement Etrusque, il en est quelques autres, qui, rejettant cette opinion, ont prétendu que Sienne fut jadis une Colonie des Gaulois-Sénonois, qui, conduits par Brennus, entreprirent, vers l'an 391 ans avant l'Ere Chrétienne, d'aller s'emparer de Rome, & qui, n'ayant pu réussir dans cette expédition, furent contraints de se fixer en divers Lieux d'Italie. Quelques autres ont soutenu, que Sienne fut construite & peuplée seulement en 872, sous le Pontificat de Jean VIII : mais cette opinion n'est ni vraie, ni vraisemblable : Jean VIII. ne fit qu'établir un Evêché à Sienne, qui existoit déjà depuis plusieurs siècles ; puisqu'il est prouvé qu'une foule de Romains allèrent s'y fixer du tems de l'Empereur Auguste, qui même eut pour cette Ville une telle prédilection, qu'il voulut que désormais elle porta son nom *Sena Julia*. Ce qui paroît même indiquer une très-grande antiquité, c'est un reste de mur dont Sienne étoit autrefois environnée ; & c'est encore la représentation que l'on voit en plusieurs endroits de cette Ville, d'une Louve qui allaite deux enfans, en mémoire de la fable accréditée de

Antiquité
de Sienne.

(1) Idem.

Remus & Romulus, nourris par une Louve; espece d'armoiries que les Siennois n'adoptèrent jadis, que pour prouver & leur antiquité & leur descendance des premiers habitans de Rome.

Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, il est certain que déjà dès le moyen âge, Sienne étoit fort célèbre par la grande population qu'elle renfermoit, & beaucoup plus encore par l'industrie de ses habitans, par leur goût pour le commerce, & sur-tout par leur amour indestructible pour la liberté. Aussi formerent-ils une République qui se rendit si respectable par la valeur des Citoyens, qu'elle conserva sa liberté contre les efforts réunis de Florence & de Pise, dans leur tems les plus florissans, & que malgré la puissance & la force de ces voisins jaloux, elle remporta sur eux plusieurs victoires éclatantes. Mais Sienne eut, à l'exemple de la plupart des Républiques, le malheur d'abuser elle-même de sa prospérité, dont-elle ne sçut, ni goûter, ni supporter les avantages.

En effet, déjà vers le milieu du douzieme siecle, l'esprit de haine, de discorde, de méintelligence, avoit cruellement déchiré les Siennois: jusqu'alors (en 1150) la puissance des Empereurs avoit contenu les Citoyens de tous les rangs: mais l'autorité des Césars s'étant successivement affoiblie, au point de se trouver alors presque nulle, chaque Ville entreprit de se donner une forme particuliere de Gouvernement, & comme dans le tumulte de ces innovations, les plus foibles avoient beaucoup à craindre de se voir opprimés par les plus forts, ils ne manquerent point de se réunir contre les prétentions & les usurpations des Nobles ou des riches. En bien des Villes ces dissensions eurent de funestes suites & dégénérèrent en guerres civiles, qui coûtèrent des torrens de sang. Sienne plus d'une fois, fut en proie à ces mêmes horreurs. Les Nobles tenterent de s'emparer du Gouvernement; le Peuple refusa d'y consentir; ils entreprirent de se rendre les maîtres par la voie des armées; ce moyen violent ne leur réussit pas; & le Peuple les força de l'admettre à l'exercice de l'administration. Alors, les Chefs inférieurs des Citoyens prirent le sage parti de placer sous le titre de *Podesta*, un étranger à la tête de la République, & cet étranger qui n'avoit ni parens, ni liaisons dans l'Etat, fut également agréable à tous les habitans. Cet expédient rétablit le calme, & il en résulta, du moins pour quelque tems, tant d'avantages, que plusieurs Villes d'Italie en reconnurent l'utilité, & à l'exemple de Sienne, adopterent l'usage de se choisir des étrangers. (1)

Dans le 12^e Siecle, les malheureuses dissensions élevées entre le Sacerdoce & l'Empire, entre les Successeurs de St. Pierre & les Possesseurs du trône des Césars, firent naître, ainsi que nous avons eu occasion de le raconter ailleurs, des guerres violentes & partagerent l'Italie entiere en deux factions irréconciliables, l'une qui prit le nom de Guelphes, l'autre celui de Gibelins. La fureur de ces deux partis armoit non-seulement les Etats & les Villes les unes contre les autres, mais divisoit aussi les habitans des mêmes Cités & des mêmes Gouvernemens; ensorte qu'il y avoit peu de Villes qui ne fussent déchirées par les horreurs de la guerre civile. Vers 1260, la faction des Guelphes prévalut à Florence; à Sienne celle des Gibelins étoit la plus puis-

SECT. III.
Histoire de
la Républ.
que de
Sienne.

Divisions
des Siennois.
1150.

Factions
qui agitent
Sienne.

(1) Voy. l'Histoire de Florence. Tom. XXXIV. Histoire Universelle.

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienne.

Victoire
mémorable
des Siemois
sur les Flo-
rentins.

fante; c'en fut assez pour animer l'un contre l'autre ces deux Etats voisins; la guerre fut déclarée entr'eux; nous avons rendu compte dans l'*Histoire de Florence*, des vicissitudes de cette guerre meurtrière, & il nous suffira de dire ici que, malgré la supériorité de la puissance, des forces & du nombre, qui paroïssoit ne laisser aux Florentins aucun doute sur le succès, ils furent cependant complètement battus par les Siemois, près de l'Arbia, & la faction des Guelphes presque entièrement écrasée. (1) Cette mémorable victoire qui fut sans contredit la plus brillante époque de l'Histoire de Sienne, affermit pour bien des années sa grandeur & sa gloire, qui se seroient maintenues dans l'état le plus florissant, si au lieu de s'occuper constamment & de concert, des moyens de perpétuer & d'accroître la prospérité à laquelle ils étoient parvenus, les Siemois n'eussent causé eux-mêmes des malheurs, qui de cet état de prospérité, précipiterent la République dans les plus grandes calamités, & substituèrent l'oppression du despotisme, aux douceurs de la liberté.

La méfintelligence & l'ambition, ces deux fléaux des Etats démocratiques, divisèrent les Siemois; le nombre des plus sages, satisfaits de la forme établie, vouloit la maintenir; la partie la plus considérable du Peuple, fatiguée de son propre bonheur, demanda le rétablissement du Conseil des neuf; Conseil, qui environ deux Siècles auparavant, avoit subsisté pendant quelques années, & que l'on avoit supprimé, à cause de l'abus qu'il avoit fait de son autorité. Excité par quelques mauvais Citoyens qui desiroient de former ce Conseil, afin d'asservir la patrie, le Peuple eut le malheur de réussir & de faire procéder au rétablissement de ce Conseil. De tous les Siemois celui qui s'étoit donné le plus de soins pour faire introduire cette innovation, étoit Pandolphe Petrucci, qui, ayant formé un parti fort nombreux, fut aussi, comme il l'avoit désiré, l'un des neuf membres élus. Petrucci étoit le plus adroit, le plus ambitieux & le plus méchant des hommes. Il avoit jusqu'alors voilé ses vues avec tant d'art, que les Siemois regardèrent comme un bonheur pour eux l'élévation de cet homme, qu'ils croyoient le plus juste & le plus modéré des Citoyens. Petrucci ne tarda point à les détromper: le Conseil des neuf ne fut plus bientôt que l'administration d'un seul: Pandolphe écarta du timon de l'Etat ses huit Collègues, se défit de ceux d'entr'eux qui osèrent lui résister, contraignit les autres à s'exiler, s'empara seul des affaires, appella la force au secours de l'injustice, donna des Loix en Souverain, affermit par les meurtres & les proscriptions sa puissance, qu'il rendit formidable, devint le tyran de sa Patrie & la terreur de ses Concitoyens. (2)

Mais avant cette révolution, il s'étoit passé à Sienne bien des désordres qui l'avoient préparée; l'ambition y avoit frayé la route du despotisme. Li- gués avec le Roi de Naples & les Florentins, les Siemois craignant les projets de Pierre de Médicis, avoient songé à s'affurer l'indépendance, par eux-mêmes & sans le secours de leurs alliés, pour lesquels ils n'avoient qu'une assez foible confiance. Il est vrai que Sienne alors, & depuis la journée de

Petrucci
s'empare de
la suprême
autorité.

(1) Ibidem.

(2) Guichardin, *Hist. des Guerres d'Italie*.

l'Arbia, tenoit, après Florence, le premier rang dans la Toscane; habitée par un Peuple nombreux & située dans la contrée la plus fertile de l'Italie, elle eût été heureuse, si, divisée en plusieurs factions, qui se donnoient le nom de *Corps*, ou d'*Ordres*, elle n'eût tour-à-tour, été contrainte d'obéir à celle de ces factions que le hasard des circonstances, ou l'appui des personnes étrangères rendoit le parti dominant. Elle avoit resté longtems assujettie à l'ordre *del Muonte Nuovo*, lorsque les autres factions fatiguées de cette domination, se réunirent pour abattre sa puissance, & demandèrent avec instance au Roi de France Charles VIII, lors de son séjour en Italie, que la forme du Gouvernement fut changée, & que la Garde du Palais fut confiée à des François, sous les ordres de Ligny, au lieu de rester sous les ordres des Chefs *del Muonte Nuovo*. On n'eût fait aucune sorte d'attention à cette demande, si Ligny, qui avoit formé le projet insensé de se rendre maître de Sienne, qu'il vouloit ériger pour lui-même en Souveraineté, n'eût engagé le foible Charles à prendre cette Ville sous sa protection, s'obligeant de défendre toutes les possessions de cet Etat; mais sans entrer dans la querelle qu'il y avoit entre cette République & celle de Florence, au sujet du Montepulciano, que les Florentins réclamoient.

Encouragés par les offres de Charles & les brillantes promesses de Ligny, les Siennois nommerent celui-ci leur Capitaine-Général; s'engagerent à lui payer vingt mille ducats par an, à condition seulement qu'il entretiendrait une Garnison de trois cens hommes d'Infanterie, qui furent en effet détachés de l'Armée Française. Déjà Ligny se flattoit de toucher au moment de se faire reconnoître pour Souverain, lorsqu'une révolution imprévue détruisit en un instant toutes ses espérances. Il n'avoit pas eu la précaution d'anéantir, avant que de rien entreprendre, la faction *del Muonte Nuovo*, & cette faction qui ne s'étoit point oubliée, rassembla toutes ses forces, & reprenant tout-à-coup & à main armée son autorité, chassa Ligny avec sa Garnison, & obligea de Lisle, que Charles avoit laissé à Sienne en qualité de son Ambassadeur, de sortir de la Ville & des Terres de la République. (1)

Cependant les Siennois, dans les premiers tems qui succéderent à l'élévation de Petrucci, craignant pour Montepulciano, tenterent avec leurs Troupes, réunies à celles du Seigneur de Piombino & de Jean Savelli, leur Général & celui du Duc de Milan, de s'emparer de la riviere de la Chiana qui confine à Sienne. Dans cette vue, ils construisirent un Fort auprès de Ponte-Vagliano, afin de tâcher de détruire une Tour bâtie par les Florentins sur les bords de cette riviere, du côté de Montepulciano. Les Florentins connoissant toute l'importance de ce poste, y envoyerent un Corps considérable de Troupes, qui démolirent & rasèrent le Fort élevé par les Siennois. Dès lors les Florentins ne cessèrent de faire des courses continuelles, jusqu'aux portes de Montepulciano, opposèrent à leurs ennemis une barriere insurmontable de ce côté, & finirent, comme on l'a vu dans l'*Histoire de Florence*, par remporter sur les Armées combinées du Duc de Milan & de Sienne une mémorable victoire, presque sous les murs de Montepulciano; victoire qui fut si funeste aux Siennois qu'outré la perte irréparable qu'elle leur causa, ils

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienna.

Troubles
qui avoient
préparé l'é-
lévation de
Petrucci.

Guerre des
Florentins
contre les
Siennois &
défaite de
ceux-ci.

(1) *Idem.* Machiavel. *Hist. de Florence.*

Sect. III. Histoire de la République de Sienne. eurent encore la douleur de voir leur Général Jean Savelli fait prisonnier par les Vainqueurs.

1497. Impariens de réparer cette défaite & de se venger des Florentins, les Siennois s'empresèrent de se lier avec Pierre de Médicis, qui, banni de Florence par la faction qui lui étoit opposée, entreprit d'y rentrer, à la faveur des divisions qui agitoient cette République, & d'y reprendre, secondé par ses adhérens, l'autorité dont on l'avoit dépouillé. Dans cette vue, Pierre de Médicis se rendit à Sienne, où il fut accueilli par Jean Jacques & Pandolphe Petrucci, qui étoient à la tête du Gouvernement, & qui, malgré la treve conclue récemment avec Florence, lui fournirent secrètement six cens Soldats pour le succès de son entreprise: mais ce projet ne réussit point, & après quelques inutiles tentatives, Médicis fut contraint de se retirer précipitamment à Sienne.

Ligue contre les Siennois. 1498. Ce secours fourni par Sienne contre la République, anima les Florentins, & ils recommencèrent d'autant plus vivement leurs hostilités, que le Duc de Milan ayant uni ses forces aux leurs, ils ne doutèrent point qu'ils ne fussent en état de recouvrer incessamment Montepulciano. De leur côté, les Vénitiens également irrités contre le Duc de Florence & contre le Duc de Milan, tenterent de s'unir avec les Siennois, & ils se flattoient d'autant plus de réussir, qu'ils s'étoient assurés des suffrages des ennemis de Pandolphe Petrucci, qui alors jouissoit à Sienne de la plus grande autorité. Mais cette autorité étoit balancée par le crédit de Borgheze son Beau-pere & de la famille des Belanti, qui ne voyoient qu'avec beaucoup de jalousie les progrès successifs du pouvoir de Pandolphe. Ils appuyoient vivement la proposition des Vénitiens, & soutenoient que la treve que Petrucci vouloit que l'on fit avec Florence, n'étoit qu'un stratagème, à la faveur duquel on verroit bientôt Pise tomber sous la domination des Florentins, qui ne s'en seroient pas plutôt emparés, qu'ils ne manqueroient point à venir attaquer Sienne avec toutes leurs forces & celles du Duc de Milan: qu'il n'y avoit donc d'autre parti à prendre, que celui de se liguier avec les Vénitiens, & de ne quitter les armes qu'après avoir obligé Florence de céder Montepulciano. Petrucci, qui étoit dans les intérêts du Duc de Milan, combattit de toute sa puissance l'avis & les raisons de Borgheze & des Belanti, mais malgré son opposition, la proposition des Vénitiens alloit être reçue, & le Peuple paroissoit disposé à se soulever contre lui, lorsque recourant à la force, il fit venir de la Campagne tous ceux qui lui étoient attachés, avertissant en même tems les Florentins de faire avancer jusqu'à Poggio-Imperialé un Corps de mille hommes d'Infanterie, soutenu par trois cens hommes d'armes. Par ce moyen hardi Pandolphe Petrucci intimida ses ennemis, contint la faction opposée, & fit conclure une treve de cinq années avec les Florentins, qui non-seulement consentirent à la démolition d'une partie de Ponte-Vagliano, & à celle des autres Forts, qu'ils avoient construits aux environs, mais permirent encore aux Siennois d'élever entre la Chiana & Montepulciano autant de Forts qu'ils le jugeroient à propos.

Treuve entre Sienne & Florence.

Cette treve conclue malgré l'opposition de ses ennemis, rendit Pandolphe Petrucci plus puissant qu'il ne l'avoit été jusqu'alors, & il ne se servit de sa puissance, que pour écraser tous ceux qui avoient osé lui résister. Il commença

mença par Borgheze son beau-pere, qu'il fit assassiner: ce meurtre & quelques autres atrocités semblables, inspirerent tant de terreur aux Siennois, que Pandolphe n'éprouva plus d'obstacles & s'affermir, autant qu'il le desiroit dans la tyrannie. Afin même d'être bien assuré contre les entreprises, ou les conspirations de ceux d'entre les citoyens qui seroient tentés de se soulever contre lui, il rechercha & parvint à obtenir l'appui de la Cour de France, & fit recevoir Sienne, ainsi que lui-même, nommément, sous la protection de Louis XII, moyennant quarante mille Ducats, qu'il engagea les Siennois à payer, partie comptant, & partie à des termes fixes & peu éloignés. (1)

Pandolphe Petrucci avoit en Italie un rival dont les vues & la scélératesse, eussent du le rendre l'ami: ce rival étoit le trop célèbre Duc de Valentinois, digne fils du Pape Alexandre VI. Borgia, Duc de Valentinois, ne mettoit point de bornes à son ambition, son Pere & lui ne connoissoient point de dignes capables d'arrêter leurs passions fougueuses & leurs atrocités. Valentinois & Petrucci se connoissoient, & comme les projets de l'un nuisoient essentiellement aux vues de l'autre, ils étoient animés d'une haine mutuelle & irréconciliable. Pandolphe étoit entré dans un complôt qui s'il n'eût point manqué dans l'exécution eût inévitablement perdu le Duc de Valentinois. Celui-ci d'autant plus impatient de se venger, que la fortune alors secondoit ses crimes, tenta de s'emparer de Sienne, & dans ce dessein il s'avança, suivi d'une nombreuse Troupe, jusqu'à Castel-della-Pievé; il envoya de là quelques députés à Sienne, pour engager les habitans à chasser de leur Ville Pandolphe Petrucci, promettant à cette condition de se retirer lui-même avec toutes ses Troupes dans le territoire de Rome, & de ne causer aucune sorte de dommage sur les Terres de la République.

Par une duplicité bien digne de l'atrocité politique d'Alexandre & du féroce Duc de Valentinois, dans le même tems que celui-ci sollicitoit auprès des Siennois la ruine & la perte de Pandolphe, Alexandre & lui ne cessent de donner à ce même ennemi les assurances les plus solennelles de leur zele & de leur amitié: Valentinois sur-tout, lui écrivoit les Lettres les plus obligeantes: mais il avoit à faire à un homme tout aussi consommé qu'il pouvoit l'être lui-même dans l'art perfide de tromper & de se jouer de la foi des sermens. D'ailleurs, les Siennois connoissoient trop bien Borgia pour avoir quelque confiance en lui; ils se persuadoient, & vraisemblablement ils ne se trompoient pas, qu'Alexandre & son fils ne cherchoient qu'à s'emparer de Sienne, après qu'ils seroient parvenus à se défaire de Pandolphe, & comme dans le choix d'un Despote, ils préféroient la tyrannie de l'un de leurs Concitoyens à une tyrannie étrangere, ils n'eurent garde de seconder en aucune maniere les projets de Borgia: mais celui-ci résolu d'avoir par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la ruse, pénétra dans le territoire de Sienne, & se rendit maître de Chiusi, de Pienza & du plus grand nombre des Places du voisinage. Ses conquêtes allarmerent vivement les Siennois, qui se plaignirent hautement de ce que pour le triste avantage

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienna.

1502.

Entreprise
de César
Borgia sur
Sienna.

1503.

(1) Guichardin. *Hist. des Guerres d'Italie*:

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienne.

Petrucci
s'enfuit de
Sienne.

Moyens
pris par
Louis XII.
contre Cé-
sar Borgia.

Petrucci
est rétabli à
Sienne.

de conserver un tyran qui les accabloit, on exposoit la République au plus grand des malheurs.

A ces plaintes Pandolphe jugeant que ses Concitoyens finiroient inévitablement par le sacrifier, abandonna un poste qu'il prévit ne pouvoir plus conserver, & il s'exila de Sienne, après avoir pris néanmoins la précaution d'y laisser la Garnison qu'il y entretenoit, & donné ses ordres à ses amis, à ses partisans, qui suivirent ses intentions avec tant de zèle, qu'on ne s'aperçut point que le tyran s'étoit exilé, & que malgré cet avantage, le Duc de Valentinois ne pouvoit gueres espérer de soumettre cet Etat comme il s'en étoit flatté. D'ailleurs, il vit qu'il n'y avoit point apparence qu'il pût rester paisible Possesseur de cette Souveraineté, quand même il parviendroit à l'usurper, Sienne relevant de l'Empire & non du St. Siege, & ayant été mise récemment sous la protection de Louis XII, Roi de France. Borgia prévit toutes les difficultés qu'il avoit à surmonter, & ses craintes à cet égard, ne tarderent point à être justifiées. En effet, Louis XII, fatigué de l'insatiable cupidité d'Alexandre VI & du fils de ce Pape, des excès auxquels leur audace & leur insolence ne cessoient de se porter depuis quelques années; irrité des entreprises qu'ils avoient faites en Toscane, & craignant que cette dernière tentative, si elle leur réussissoit, ne les rendit trop puissans, ordonna en maître au Duc de sortir à l'instant même des Etats qu'il vouloit usurper, & afin d'opposer à ce torrent dévastateur, une digue capable d'arrêter ses ravages, il projetta, d'accord avec les Florentins, de rétablir à Sienne Pandolphe Petrucci, qui s'étoit retiré à Pise; son intention étant d'engager ensuite les Florentins, les Siennois & les Boulonnois dans une Ligue, assez forte pour empêcher Alexandre VI & le Duc de Valentinois de s'aggrandir en Toscane. Mais l'ancienne contestation qu'il y avoit entre les Républiques de Florence & de Sienne, au sujet de Montepulciano, étant un obstacle qui ne permettoit pas à ces deux Etats de contracter une solide alliance, Louis XII. forma le dessein de commencer par faire rendre cette Place aux Florentins, afin que la reconciliation entr'eux & les Siennois fut plus sincère, & leur alliance plus stable.

Borgia, quelque dévorante que fut son ambition, & quelque peu disposé qu'il fut à se départir des projets formés par sa cupidité, n'osa cependant résister aux ordres de Louis, qui pendant qu'il arrêtoit l'insatiable fils du Pape, avoit envoyé François de Warni à Sienne, pour y déclarer que son intention étoit que Pandolphe Petrucci fut rétabli dans son rang & son autorité. Mais avant de faire cette démarche, le Monarque s'étoit assuré, autant qu'il lui avoit été possible de la fidélité de Pandolphe, qui, pour gage de son attachement, avoit fait passer son fils en otage à la Cour de France, s'engageant à procurer incessamment le restant des quarante mille ducats stipulés par le dernier traité, & à rendre aux Florentins la propriété de Montepulciano. D'après ces promesses le retour de Petrucci à Sienne ne souffrit plus aucune difficulté. Il y avoit encore beaucoup de Partisans, & ceux même qui n'étoient pas disposés en sa faveur, n'osèrent témoigner leur mécontentement, par l'impression qu'avoient fait sur eux les ordres du Roi de France; en sorte que Pandolphe rentra comme en triomphe à Sienne, & sa

remet paisiblement en possession de la tyrannie que la crainte l'avoit forcé d'abandonner.

Il ne manquoit plus à la fortune de Petrucci que de ravoit son fils, dont le séjour en France génoit ses démarches, & le forçoit de régler sa conduite d'après les volontés de Louis XII, auprès duquel ce fils servoit d'otage. Pandolphe rétabli par les soins du Roi de France, ne s'occupa plus que des moyens de faire revenir à Sienne son fils Borgheze, & à ne plus laisser auprès de ce Monarque ce gage d'une fidélité, à laquelle il étoit résolu de manquer aussi-tôt qu'il trouveroit de l'avantage à être ingrat. Le Cardinal de Rouen qui avoit les plus grandes raisons de se défier de Pandolphe, passa par Sienne, dans son retour de Rome en France, & il reçut les honneurs les plus distingués de la part de Petrucci, qui par ses propos flatteurs, par ses promesses & ses éblouissantes offres, gagna si bien l'esprit du Cardinal, que celui-ci ne se fut pas plutôt rendu auprès de Louis XII, qu'à force de prières & de sollicitations, il obtint que Borgheze Petrucci iroit rejoindre son Pere.

C'étoit là tout ce que demandoit Pandolphe pour exécuter le dessein où il étoit, de se liguier avec le Duc de Milan, de retenir Montepulciano malgré le serment qu'il avoit fait de restituer cette Place, de se déclarer ouvertement pour Médicis contre les Florentins, & de refuser à Louis XII. le paiement qu'il étoit convenu de lui faire. Rempli de ces projets d'injustice & de mauvaise foi, à peine il fut instruit du départ de son fils, qu'il concerta avec le Cardinal de Médicis une entreprise sur Florence. Mais quelques événements défavorables aux Médicis, ayant détruit, du moins pour quelque tems, toute espérance de leur rétablissement, cet accident ne déconcerta point Pandolphe Petrucci, qui indiqua, à Piegai, un rendez-vous à Baglioné & à d'Alviane. Dans cette conférence il fut résolu qu'on abandonneroit le dessein de travailler au rétablissement des Médicis; mais que d'Alviane à la tête de ses troupes, se jetteroit dans Pise, & que de là il ravageroit les frontières des Florentins, jusqu'à ce que les circonstances lui fournissent l'occasion de faire quelqu'entreprise plus importante. Cette résolution ne tarda point à être mise en exécution, & les Florentins en furent d'autant plus allarmés, qu'ils croyoient d'Alviane toujours au service du Roi d'Espagne, & d'accord avec ce Monarque sur cette expédition. D'ailleurs, l'épuisement, où la guerre avoit jetté les finances de la République, ne leur permettant point de payer à Louis XII, trente mille ducats qu'ils s'étoient obligés de lui fournir, la Cour de France s'étoit très-refroidie, & ne paroissoit rien moins que disposée à leur accorder des secours. (1)

Toutefois les Florentins se trompoient en partie; d'Alviane n'étoit plus au service du Roi d'Espagne, dont il étoit même très-mécontent, & c'étoit pour lui-même, & par un effet de cette inquiétude & de cette turbulence qui le caractérisoient, qu'il s'étoit engagé dans cette entreprise, à laquelle le Pape s'opposa de toute sa puissance, envoyant même à d'Alviane les ordres les plus précis de licentier ses Troupes, ou de sortir des Terres de l'Eglise, sous peine de confiscation des Biens qu'il possédoit dans le Royau-

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienna.

Ingratitude
de ces pro-
jets de Pe-
trucci.

(1) Histoire Universelle. Tom. XXXIV. Hist. de Florence.

me de Naples. Le Pontife ne s'en tint point à ces soins; il défendit aux Pisans récemment ligués avec l'Espagne, de donner retraite à d'Alviane, & il pria Pandolphe de ne lui fournir aucune sorte de secours. Baglioné & Petrucci, dont la politique se régloit sur les événemens, & qui, dans toutes leurs démarches, leurs alliances, leur conduite, ne consultoient que leur propre intérêt, rallentirent par degrés leur zele, & finirent par montrer autant de froideur & d'éloignement, pour la suite de cette entreprise, qu'ils avoient marqué d'empressement & de chaleur dans les commencemens; en sorte que d'Alviane se voyant abandonné par ses deux alliés, menacé par le Pape, & trop foible pour lutter seul contre les Florentins, renonça lui-même à ses projets & se raccommoda avec l'Espagne. Pandolphe Petrucci avoit pris le même parti, & sans égard aux engagements qu'il avoit contractés en France, il se ligua avec les Espagnols. Louis XII. profondément ulcéré de cette perfidie, entra en négociation avec le Pape, auquel il promit d'autant plus volontiers de fournir des secours, qu'il comptoit, en envoyant des Troupes en Toscane, avoir l'occasion de faire éclater son ressentiment contre Pandolphe, qui peu content d'avoir refusé le paiement des sommes promises, s'étoit ouvertement détaché de la France pour se liguier avec les Espagnols. (1)

1506.
Reffentiment de Louis XII. contre Petrucci.

Aïresse & profonde dissimulation du Pape Jules II.

1511.

Cependant le Pape Jules, Successeur d'Alexandre VI; Jules, le plus dissimulé des hommes, & l'un des plus adroits Politiques de son tems, négocioit vivement la Paix avec la France, & tandis qu'il paroïssoit traiter à Rome cette affaire avec la plus grande chaleur, il négocioit en même-tems une Ligue avec le Roi d'Arragon & les Vénitiens contre le Roi de France, dont il paroïssoit rechercher l'amitié avec tant d'empressement. Son but unique, dans l'une & l'autre de ces deux négociations, étoit d'empêcher les François, dont il redoutoit les armes, de passer en Italie. Ce fut dans cette vue, qu'il se donna les plus grands mouvemens pour engager les Siennois à restituer Montepulciano aux Florentins, non qu'il s'intéressât à ces derniers, mais parce que la trêve entre eux & les Siennois étant près d'expirer, il craignoit, que pour recouvrer Montepulciano, Florence n'appellât des Troupes Françoises en Toscane: car, du reste, il desiroit si peu que cette Place fut rendue aux Florentins, que pour en empêcher le recouvrement, il avoit envoyé des Troupes aux Siennois; mais alors les circonstances n'étoient plus les mêmes, & craignant que Florence ne demandât, pour rentrer dans cette possession, des secours à la France, il vouloit ôter au Roi cette occasion d'envoyer des Troupes dans un Pays si voisin de Rome; il étoit fortement secondé auprès des Siennois par Pandolphe Petrucci, qui agissoit par le même motif de crainte, & qui n'ignoroit point que ce seroit encore plus contre lui que pour les Florentins que Louis XII. se proposoit de faire passer des Troupes en Toscane. Aussi hâta-t-il cette restitution, & la conclusion d'une Ligue de 25 années entre les Siennois & les Florentins, qui, en recevant Montepulciano, accorderent un pardon général aux habitans & confirmèrent les anciens privileges de la Ville. (2)

(1) Guichardin. *Hist. des Guerres d'Italie.*

(2) *Hist. Universelle.* Tom. XXXIV. *Hist. de Florence.*

Encouragé par ses succès à de nouveaux projets, à de plus hautes entreprises, Jules II, dont l'ambition s'accroissoit à mesure qu'il voyoit ses desseins réussir, acheta secrètement de l'Empereur, au prix de 30000 ducats la ville de Sienne, en faveur du Duc d'Urbin son neveu, qui alors ne possédoit dans tout l'Etat Ecclésiastique que la ville de Pesaro. Afin de mettre le nouveau Souverain en état de faire valoir ses droits, il forma d'étroites liaisons avec les voisins de Sienne, & prit à sa solde Charles Baglioné, qui s'engagea à chasser de Perouse, Jean-Paul Baglioné, Général fort habile, & uni par les liens du sang & de l'amitié avec Borgheze Petrucci, fils & successeur de Pandolphe, qui venoit de mourir & de transmettre à Borgheze toute son autorité sur les Siennois. Cependant la mort ayant mis fin aux grands projets & à la dévorante cupidité du Pape Jules II, le Duc d'Urbin n'eut ni le tems, ni la liberté de profiter de la vente que l'Empereur lui avoit faite de Sienne, & l'Empereur lui-même, après avoir reçu le prix de cette vente, ne fut nullement disposé à soutenir les droits qu'il avoit cédés sur cet Etat au Duc d'Urbin. Ainsi Borgheze, resta paisible Possesseur de la domination que Pandolphe son pere lui avoit laissée en mourant. Mais s'il ne fut point troublé par le Duc d'Urbin, il fut très-vivement inquiété par l'Evêque Raphaël Petrucci son Cousin, qui, de concert avec le Pape Léon X, successeur de Jules II, & soutenu par les Florentins, parvint à chasser Borgheze & à s'emparer du Gouvernement. Ce ne fut pourtant point par intérêt pour Raphaël, que Léon X. prépara cette révolution: il n'étoit entré dans cette affaire, que parce que Sienne étant située entre les Terres de l'Etat Ecclésiastique & celles de Florence, il lui importoit que cette République dépendit d'un homme sur lequel il put compter. D'ailleurs, Leon X, moins injuste, plus éclairé, mais tout aussi zélé pour sa famille que l'avoient été ses prédécesseurs, espéroit que les circonstances lui fourniroient tôt ou tard l'occasion d'assurer cette Souveraineté, soit à son frere, soit à son neveu; & il ne désespéroit même pas d'y faire consentir l'Evêque Raphaël.

Bien éloigné de seconder les vues du Souverain-Pontife, le Duc d'Urbin ne songeoit qu'à s'emparer de Sienne, sur laquelle il pensoit que l'acquisition qu'il en avoit faite lui donnoit les plus légitimes droits. Il fit, pour réussir dans son entreprise; les plus grands efforts, fut secondé avec zèle par ses alliés, & marcha contre les Siennois avec Laçance Petrucci, violemment irrité contre Leon X, qui venoit de le dépouiller de l'Evêché de Soana; mais la Régence de Sienne ne jugeant point à propos de passer sous la domination du Duc, demanda du secours aux Florentins, qui lui envoyerent un Corps considérable de Troupes. A Sienne le Peuple ne pensoit point comme la Régence. Le plus grand nombre des Siennois étoient fort mécontents du Gouvernement de Raphaël Petrucci, qui étoit alors à Naples retenu malgré lui par les Ministres de l'Empereur. D'ailleurs, les Siennois, toujours ennemis, si-non déclarés, du moins en secret de Florence, ne voyoient qu'avec beaucoup de chagrin & de jalousie, les Troupes de cette République, entrer dans leur Ville. Lors de son départ pour Naples, Raphaël avoit confié le Gouvernement à François Petrucci son neveu; mais François ne jouissoit d'aucun crédit, il n'avoit aucune autorité, & n'étoit consulté sur rien par la Régence, qui à son tour,

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienne.

1513.

Change-
mens qu'o-
père la mort
du Pape
Jules II.

Troubles
suscités à
Sienna par
le Pape
Leon X.

Division
des Sien-
nois.

Sect. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienne.

La force
des Floren-
tins fait ces-
ser ces trou-
bles.

Nouveaux
troubles à
Sienne.

n'inspiroit aux Citoyens aucune sorte de confiance; de maniere que cette méfintelligence, augmentée par l'arrivée des Troupes Florentines, fut portée si loin, que la petite Armée du Duc d'Urbin ne fut pas plutôt entrée sur le territoire de Sienne, que le Peuple lui envoya des Députés, sans que la Régence osât s'y opposer. (1) La Rovere, Général des Troupes du Duc d'Urbin, exigea d'abord trente mille ducats, & un changement total dans la forme du Gouvernement Siennois: mais ce ton impérieux ne se soutint pas, & la foiblesse de son Armée obligea bientôt la Rovere à modérer ses propositions; enforte que l'on ne doutoit point que cette affaire ne fut bientôt terminée, lorsque les choses changerent entièrement au désavantage du Duc d'Urbin. Sienne se remplit de Troupes Florentines, & l'on y reçut avis de l'arrivée prochaine de Jean de Médicis, qui, à la tête d'un Corps de Suisses venoit au secours de la Ville. A cette nouvelle les Partisans de Petrucci se ranimerent, & rompirent toute négociation. Le Duc d'Urbin fort irrité s'approcha des murs de Sienne: mais son Armée composée de nouvelles milices, nullement aguerries & qui n'étoit tout au plus que de sept mille hommes, lui parut si peu disposée à former & poursuivre un Siege, que s'éloignant fort promptement de Sienne, il se retira en toute diligence dans son Duché d'Urbin. Il cessa dès lors de poursuivre ses droits sur Sienne, & il s'obligea même, fort peu de tems après, par un traité auquel il fut obligé de souscrire, de n'inquiéter, ni les Florentins, ni les Siennois, & de ne contracter contre ces deux Etats aucun engagement avec personne.

Quoique par ce Traité les Siennois fussent délivrés des allarmes que leur avoient causées les prétentions du Duc d'Urbin, & les Troupes de Florence, ils ne tarderent point à éprouver de nouveaux troubles. Raphaël Petrucci mourut, & François son neveu, prétendit lui succéder dans son Gouvernement: mais François n'avoit ni les talens, ni la prudence de son oncle, & ses hauteurs avoient irrité contre lui les principaux factieux du parti *del Muome Nuovo*; ce mécontentement s'agrit bientôt, au point que cette faction fit vivement solliciter le Pape Adrien par le Duc de Sessa, Ministre de l'Empereur à Rome, & par le Cardinal de Médicis, de changer la forme de l'Etat Siennois, soit en la rendant entièrement libre, soit en plaçant à la tête de la République Fabio Petrucci, fils de Pandolphe, qui depuis quelques années s'étoit retiré à Naples. Adrien s'étoit refusé à cette demande; mais après sa mort, la Thiare ayant été placée sur la tête du Cardinal de Médicis, ce nouveau Pape se hâta de déposséder François Petrucci, & d'élever Fabio. Ce changement, que les Siennois eux-mêmes avoient si pressamment sollicité, leur déplut autant que s'ils s'y fussent opposés. Il est vrai que Fabio n'avoit aucune des qualités qui avoient caractérisé Pandolphe son père: il vivoit en méfintelligence avec la faction *del Muonte Nuovo*; faction inconséquente, & dont les membres étoient presque tous désunis. Le reste des Citoyens connoissant la foiblesse de Fabio & son incapacité pour toutes sortes d'affaires, soupiroient hautement après la liberté, & n'attendoient qu'une occasion favorable au projet qu'ils avoient formé de se rendre entièrement indépendans. Cette occasion tar-

(1) Guichardin. *Hist. des Guerres d'Italie.*

dant trop à s'offrir, ils la firent naître eux-mêmes, & ayant excité une espece de sédition dans la Ville, ils allerent au Palais de Fabio, l'en firent fortir, & le chasserent de la Ville, sans qu'il osât appeller à sa défense la Garde de la Place publique, qui étoit à ses ordres. (1) Le Pape très-courroucé de la conduite des Siennois, résolut de rétablir Fabio, ou de mettre en sa place quelqu'autre Siennois dont il put disposer: dans cette vue il engagea le Duc d'Albanie, à rester avec son Armée aux environs de Sienne. Mais les habitans de cette Ville inquiets du voisinage de ces Troupes, dont la proximité les gênoit, chargerent ceux d'entr'eux que le Pape honoroit de sa confiance, de régler le Gouvernement comme ils le jugeroient à propos & de la maniere qu'ils croiroient la plus propre à satisfaire le Souverain-Pontife. Cette réforme fut faite; le Pape l'approuva; & les Siennois fournirent de l'Artillerie & de l'argent au Duc d'Albanie, qui n'ayant plus rien qui l'engageât à séjourner dans ce Canton, sortit avec son Armée, & délivra les Siennois des allarmes que sa présence leur causoit. (2)

La bonne intelligence entre les Siennois & la Cour de Rome ne se soutint que peu de tems; la Régence & la faction dominante rétablirent la plus grande partie des choses que les Partisans du Pape avoient reformées, & Clément fatigué de se voir sans cesse contrarié dans Sienne, & son autorité compromise, forma la résolution de changer dans toutes ses parties le Gouvernement de cet Etat: il consulta ses Ministres sur cette affaire, & ils furent divisés d'opinions. Les uns informés du grand nombre de Siennois exilés, qui desiroient une révolution pour rentrer dans leur Patrie, & des désordres qu'y causoit la haine mutuelle des factions, regardoient l'entreprise du Pape comme de la plus facile exécution: les autres, connoissant le caractère des Siennois, & le peu d'espérance qu'il y avoit à concevoir sur les promesses & le zele des exilés, conseilloient à Clément de remettre cette expédition à des tems plus heureux; d'attendre qu'il eût rassemblé toutes ses forces, d'avoir pacifié toutes les guerres qu'il s'étoit suscitées, & sur-tout de s'être mis en état de fournir aux dépenses qu'exigeroit inévitablement une semblable entreprise. Clément reconnut la sagesse de ce dernier avis, & il s'y seroit vraisemblablement conformé, si la Régence de Sienne ne lui eut fait une nouvelle injure, qui ranima toute sa colere contre cette République. Palmieri, Siennois & Capitaine, avoit promis au Pape d'introduire par un égoût, les Troupes du Souverain-Pontife. Clément bien convaincu de la sincérité des offres de ce Capitaine, ne doutoit point qu'à la faveur de cette trahison la Ville & l'Etat de Sienne ne passassent incessamment sous sa domination; & impatient de s'en voir en possession, il envoya dans cette Ville deux hommes de confiance que Palmieri reçut dans sa Compagnie dont il donna même l'étendard à l'un des deux: mais ce grand zele de Palmieri n'étoit que feint, il jouoit le Pape, servoit sa Patrie, & ne faisoit rien que de concert avec le Magistrat. Cependant les Troupes envoyées par Clément, s'avancerent d'après les avis du Capitaine Palmieri, vers les murs de Sienne, & elles attendoient qu'on ouvrit la Porte lorsque le Magistrat fit saisir les deux envoyés de

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienna.

Le Pape
les appaise.

Clément
irrité contre
Sienna veut
changer le
Gouvernement.

(1) Idem.

(2) Idem.

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienne.

Projets de
vengeance
au Pape.

Entreprise
sur Sienne.

Cette en-
treprise
échoua.

Clément; le procès leur fut fait dès le même jour, leur complot fut publié, ils furent exécutés, & la relation de l'attentat du Pape fut répandue & présentée sous les couleurs les plus propres à le noircir & le déshonorer.

Clément eût du être honteux du moyen odieux auquel il avoit eu recours; il ne fut qu'indigné de la publicité d'une action dont vraisemblablement il n'auroit point rougi si elle eût réussi. Il jura de se venger de la conduite très-légitime des Siennois, & à cet effet, il résolut de rétablir à main armée dans cette Ville les bannis, sur lesquels il croyoit pouvoir compter. Mais pour l'exécution de cette grande entreprise, tant de fois si vainement tentée, Clément ne mit en Campagne qu'un foible Corps de Troupes, commandées par des Généraux fort peu capables de suppléer au nombre par leurs talens & leur habileté. Ces Capitaines se croyant néanmoins invincibles, hâterent leur marche & parurent sous les murs de Sienne avec neuf piéces de Canon, 1200 chevaux & 8000 hommes d'infanterie. Si cette Armée eût été aguerrie & conduite par de bons officiers, elle eût été redoutable aux Siennois; mais elle n'étoit composée que de nouvelles milices, levées à la hâte dans les Etats de l'Eglise & de Florence, & en partie envoyées des environs de Pérouse & d'ailleurs, par les Bannis. Encore même ces Troupes, eussent-elles été bonnes & bien disciplinées, elles eussent toujours été fort peu à craindre, car le Pape avoit oublié les objets les plus essentiels dans toute expédition Militaire: elles étoient sans munitions, sans vivres & sans argent. (1)

Pendant que les Chefs inhabiles de ces foibles milices dispofoient tout pour le Siege, André Doria vint attaquer les Ports des Siennois avec une forte Escadre, & mille hommes de pied qu'il mit à terre. Les Bannis se flattoient, & ils avoient persuadé au Pape, qu'au moment où ces forces paroïtroient, il y auroit en leur faveur une émeute dans la Ville, qui nécessairement causeroit une révolution telle que le Souverain-Pontife la desiroit. Cette attente fut encore trompée; il n'y eut dans Sienne aucun mouvement; personne ne défendit la Cause des Bannis & il fallut attendre tout des opérations du Siege: ce qui laissoit d'autant moins d'espérance à Clément, que Sienne, graces à sa situation & à l'art qui en avoit profité, étant sans contredit l'une des plus fortes Places d'Italie, passoit pour imprennable. Mais eût-elle été moins bien fortifiée, n'eût-elle pas été défendue par une Garnison étrangere de 60 chevaux & de trois cens hommes d'Infanterie, soutenus par un Peuple nombreux, aguerri, brave, & animé contre les Florentins & contre le Souverain-Pontife, Sienne n'eût rien risqué, par la foiblesse extrême des assiégeans manquant de tout, & sous les ordres d'Officiers sans expérience, sans réputation & sans intelligence, divisés entr'eux, quoique sans mérite, jaloux les uns des autres, & importunés sans cesse par les disputes qui s'élevoient entre les Bannis, fort peu d'accord sur la forme du Gouvernement qu'on donneroit à Sienne, & dont ils s'occupoient sérieusement, sans songer qu'ils étoient bien éloignés de s'être emparés de la Ville. Malgré ces divisions, le Canon des assiégeans qui battoit continuellement les murs, ouvrit enfin une brèche; mais cet avantage devint inutile par la timidité des

(1) Voy. le Tom. XXXIV. de cette Histoire Universelle.

assiégeans qui n'oseroient donner l'assaut, s'accusant les uns les autres de lâcheté, s'excitant autant qu'ils pouvoient, & nul d'entr'eux ne pouvant se déterminer à s'approcher de la brèche. (1)

Informé des ridicules suites de cette expédition, le Pape en fut très-affligé, & il en eut autant de honte, que si, par état, il eût été obligé d'être Guerrier, ou Chef d'Armée: Dom Hugues de Moncade, qui connut l'embarras de Clément, lui fit quelques propositions d'accommodement, que le Souverain-Pontife reçut très-volontiers; mais son dessein étoit d'être joué depuis quelques années, & Hugues de Moncade ne cherchoit qu'à l'amuser, afin de donner à ses ennemis tout le tems de l'affoiblir autant qu'ils le vouloient. Clément étoit très-disposé à faire lever le Siege de Sienne; mais comme on lui faisoit espérer un accommodement prochain, il pensa que cette levée seroit moins honteuse après la conclusion d'un Traité, & il différa d'envoyer à ses Troupes l'ordre de se retirer: mais le désordre extrême où se trouvoit cette Armée, fit prendre aux Florentins la résolution de mettre fin à ce Siege, en rappelant tout ce qu'ils y avoient de Troupes. Les Siennes ne leur en donnerent point le tems, ils méprisoient si fort les assiégeans, qu'ils ne faisoient presque point attention à eux, & ils en étoient si peu incommodés, qu'un jour 400 Citoyens sortirent, assez négligemment armés, de la Ville, & marcherent du côté de l'Artillerie des ennemis. Jacques Corse, qui gardoit cette Artillerie, n'eût pas plutôt vu cette Troupe marcher à lui, qu'il s'enfuit précipitamment avec sa Compagnie: sa terreur se communiqua de proche en proche au reste des assiégeans; ensorte qu'ils se mirent tous, officiers & Soldats, à courir de toutes leurs forces, & sans être attaqués, ni poursuivis; ils se livrerent si fort à la crainte, qu'en peu d'heures, ils furent fort loin du territoire de Sienne, laissant sous les murs leurs bagages, les vivres & l'Artillerie, composée de dix pieces de différens calibres appartenantes aux Florentins, & sept aux habitans de Pérouse; ces dix-sept pieces furent emmenées en triomphe à Sienne. Il est constant que l'Histoire des Papes ne fournit gueres d'exemples d'une fuite aussi honteuse, ni d'une aussi ridicule entreprise. (2)

Doria se conduisit avec plus de prudence & de valeur, & de tous les alliés du Pape c'étoit celui qui embarrassoit le plus les Siennes, en effet, il s'étoit rendu maître des Ports de Talamoné, & de Porto-Hercole; il est vrai que le Commandant qu'il mit à Talamoné, rendit fort peu de tems après cette Place aux Siennes, qui cependant étoient toujours d'autant plus alarmés, que leurs Bannis, secondés par la Cour de Rome, ne cessent d'exciter des troubles sur les Côtes de la République; Jean-Paul même, l'un d'eux, qui étoit à la solde du Pape, se rendit maître par surprise, de la ville d'Orbitello. Mais les nouveaux malheurs qui vinrent affliger le Pape, délivra les Siennes des allarmes que Doria leur donnoit. Le Pape auteur, & fomentateur des troubles & des guerres qui agitoient l'Italie & l'Europe, vit retomber sur lui-même tous les maux que son ambition & sa haine préparoient à ses ennemis: les Colonnes, maîtres de Rome, enserent aussi se

SECT. III.
Histoire de
la République de
Sienna.

Fuite lâche
& honteuse
des Troupes
du Pape.

Triste situation du
Pape.
1526.

(1) Guichardin. *Hist. des Guerres d'Italie.*

(2) *Hist. Universelle.* Tom. XXXIV. *Hist. de Florence.*

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienne.

faisir de la Personne Sacrée du Souverain-Pontife, qui eut toutes les peines du monde à se sauver du Palais du Vatican au Château St. Ange; où, abattu, consterné, presqu'éteint de frayeur; il accepta toutes les conditions humiliantes qui lui furent imposées avec hauteur, & conclut une treve dans laquelle les Siennois furent compris. (1)

Etat de
l'Italie.

Cette treve ne rendit pas aux Siennois le calme après lequel ils soupiroient depuis tant d'années, & dont ils n'avoient eu presqu'en aucun tems la prudence de goûter les douceurs; l'esprit de méfintelligence & désordre, les troubles, les factions, continuerent de diviser entr'eux les Citoyens, & s'ils se réunissoient, ce n'étoit que pour tâcher d'opérer, tantôt par l'intrigue, tantôt à force ouverte, des changemens dans la forme du Gouvernement; changemens qui n'avoient pas plutôt eû lieu, que les Siennois inconstans, cherchoient à introduire d'autres innovations. Pendant la trop longue durée de ces tumultueuses inconséquences, l'Italie étoit en proie à toutes les horreurs de la guerre, suscitées par la rivalité du Roi François I. & de l'Empereur Charles V, enflammée & perpétuée par l'ambitieuse & turbulente politique de Clément VII, qui victime lui-même de ses folles entreprises, vit Rome saccagée par les Impériaux, tandis qu'au Château St. Ange, il gémissoit dans les liens d'une dure & flétrissante Captivité. Sienne avoit à ses portes, des ennemis armés contre sa liberté; ses citoyens toujours animés les uns contre les autres, étoient si fort occupés à se nuire, qu'ils ne songeoient pas même à se réunir contre les diverses Puissances qui menaçoient la République du dernier des malheurs. Aussi passa-t-elle successivement sous la domination des Espagnols & des François, qui, pour la soumettre, n'eurent qu'à se présenter. Il est vrai que le brave Moniluc l'ayant assujettie à la domination de son maître, la défendit avec la plus héroïque valeur contre les Espagnols, qu'il ne put cependant empêcher de s'en rendre maîtres, & qui s'y maintinrent paisiblement, jusqu'à ce que Philippe II, Roi d'Espagne, la remit & en céda la propriété au célèbre Côme I, Grand Duc de Toscane.

1555.

1557.

Etat actuel
de Sienne.

Depuis cette époque, en 1557, Sienne a cessé d'être un Etat particulier; les Grands Ducs de Toscane l'ont successivement possédée jusqu'à nos jours, sous la Supériorité de l'Empereur qui leur en donne l'investiture; on fait, & nous avons dit ailleurs, en quel tems & comment la Maison d'Autriche ayant succédé au Grand-Duché de Toscane, est par cela même légitime Souveraine de Sienne. Il est vrai que cette ancienne République a perdu considérablement depuis la révolution de 1557, & qu'elle ne conserve plus que de très-foibles traces de sa splendeur passée. On n'y retrouve plus cette forte population, ni ce brillant commerce qui jadis la distinguoient & la mettoient au rang des plus puissantes Républiques de l'Italie; ces avantages ont disparu, ainsi que cette ardeur guerrière qui caractérisoit les habitans de ce Pais. En 1326, on comptoit dans la ville de Sienne, plus de cent mille habitans; & maintenant il n'y en a pas vingt-mille; mais il faut avouer que les Siennois de nos jours sont infiniment plus heureux que leurs Peres: car, s'ils sont privés des avantages de l'indépendance, ils goûtent du moins

(1) Gulchardin. *Hist. des Guerres d'Italie.*

des douceurs de la paix, & à bien des égards des agrémens de la liberté, dont ils n'ont plus à éprouver les abus, ni les inconvéniens. (1)

Sienna est illustre dans les Annales Ecclésiastiques par plusieurs Conciles qui s'y sont tenus. Dans celui qui y fut convoqué en 1060, le Pape Nicolas II. attribua aux seuls Cardinaux le droit d'élire à l'avenir les Papes. En 1421, ce fut à Sienna que commença le Concile Général, qui fut ensuite transféré à Bâle, & fixé pour 1431 : on fait que ce fut dans ce fameux Concile que furent dressés les Canons contre les hérésies de Wiclef & Jean Hus, & que l'on s'occupa, fort inutilement à la vérité, de la réunion des Eglises Grecques & Romaines : il y eut encore un autre Concile dans la même Ville en 1580.

Il existe encore à Sienna un Sénat composé d'un Capitaine du Peuple, *Capitano del Popolo*, & de huit Sénateurs, qui ont le titre de *Prieurs de la Ville, Priori della Città*. Ce Capitaine & ces Sénateurs, n'ont conservé de l'ancienne Magistrature du tems de la République, que l'éclat extérieur, la pompe & quelques honneurs. Mais, du reste, ils n'ont aucun pouvoir & ne peuvent rien décider, rien ordonner, que de concert avec le Gouverneur du Grand Duc. Les Siennois sont vifs, ingénieux, polis, éclairés, & sur-tout fort estimés par leur talent pour les impromptus. La Langue Italienne est parlée à Sienna dans sa plus grande pureté. On fait que cette Ville a produit beaucoup de Grands-Hommes dans tous les genres : elle a été la Patrie de sept Papes, & entr'autres de Grégoire VII & d'Alexandre III, qui ont si fort contribué à l'étendue de la puissance temporelle des Souverains-Pontifes. Sienna s'honore encore d'avoir produit Ste. Catherine, qui, fille d'un teinturier, se signala autant par son extrême piété, que par les rares qualités de son esprit, par son zèle & son éloquence. Il y a eu aussi un très-grand nombre de Siennois qui ont mérité d'occuper un rang fort distingué parmi les Savans & les Littérateurs ; tels furent Gracien, Mathiole, les trois Socins, parmi lesquels est le fameux Fauste Socin, Chef de la Secte Socinienne. Il y a eu & il y a encore dans cette ville, différentes Académies, telles que celles des *Hébétés, degli intronati*, des *Grossiers, Degli Rozzi, des Anonymes*, ou *sans nom, degli innominati* ; celle des *Trilomati*, qui y a longtems fleuri, n'existe plus ; mais celle des Sciences, *Academia fisica-critica*, est l'une des plus estimées de l'Italie entière, & les mémoires de Physique qu'elle fait publier par intervalles, soutiennent bien sa réputation. Sienna a aussi une Académie de Botanique, *degli ardenti*. (2)

Le Commerce de Sienna, si brillant autrefois, consiste presque en entier maintenant en quelques Manufactures de draps & d'étoffes de laine. Mais si cette Ville n'est point aussi riche qu'elle l'a été, ses habitans plus éclairés s'occupent agréablement, & la fureur des factions, ni le desir de l'ambition ne troublent point leurs études.

(1) *Hist. Universelle. Tom. XXXIV. Hist. de Florence.*

(2) *Voyage d'un François en Italie. Tom. 2.*

SECT. III.
Histoire de
la Républi-
que de
Sienna.

Conciles te-
nus à Sienna.

Caractère
& goût des
Siennois.

SECT. IV.
De la Ré-
publique de
Saint-Ma-
rin.

S E C T I O N IV.

De la République de Saint-Marin.

L'Etat de Saint-Marin, ou *San-Marino*, forme à la vérité la moins étendue des Républiques connues; mais cette République jouit de l'avantage d'être le plus heureux, le plus libre, & le plus paisible des Gouvernemens de l'Europe, & elle mérite bien que nous lui consacrons quelques lignes, quoique ses annales ne nous offrent aucune révolution assez intéressante pour entrer dans cette Histoire Universelle.

San-Marino, ou Saint-Marin, en Latin *Acer-Mons*, ou *Marinum*, & suivant quelques-uns *Forum S. Marini*, est une ancienne Ville située entre la Romagne & le Duché d'Urbain, dans l'Etat Ecclésiastique, à quatre lieues au Sud-est de Rimini, sur la cime d'une haute Montagne. Cette Ville est la Capitale de la petite République dont nous nous occupons, & dans cette République, dont le territoire n'a gueres que deux lieues de diametre, & qui se réduit toute à cette même montagne, sur laquelle la Ville est bâtie; on ne compte qu'environ six mille habitans tout au plus. Ce Gouvernement existoit déjà des l'an 600, & sa constitution étoit alors depuis long-tems telle qu'elle est aujourd'hui.

Antiquité
de San-
Marino.

Sa fonda-
tion.

Le Fondateur de San-Marino fut, dit-on, un Maçon Dalmate, qui, après avoir travaillé pendant trente années à la reconstruction de Rimini, fatigué des peines de la vie & des désagrémens de la Société, alla, pénétré d'un Saint zele, chercher un asyle sur le sommet de cette montagne, où il se batit une Chaumière, résolu d'y passer en Hermite, le reste de ses jours. La vie toute contemplative de cet Hermite, son extrême sobriété, sa dévotion, & les austérités auxquelles il s'étoit consacré, le rendirent d'abord fort respectable dans tous les Lieux des environs: quelques dévots, ou plus zélés, ou plus crédules que le reste de leurs voisins, le prièrent d'intercéder pour eux dans leurs maladies; le pieux Maçon Hermite opéroit des miracles. Ce bruit se répandit de proche en proche, & parvint jusqu'à une Princesse, qui, remplie de vénération pour cet homme extraordinaire, lui donna en propriété cette même montagne, dépendante de la Souveraineté qu'elle possédoit. (1) Cette donation accrut la célébrité du Maçon, elle accrut aussi sa piété: les recits qu'on faisoit de sa ferveur & les effets étonnans de ses prieres, édifierent une foule de gens, qui vinrent se construire des Cabanes à côté de la chaumière de l'hermite, & sous sa conduite, embrasserent le même genre de vie. Il eût dépendu du Maçon d'instituer un Ordre Religieux; il pensa plus sensément, & comme il avoit été utile à la Société, il voulut aussi que ses imitateurs se rendissent utiles, & formassent un Etat respectable, & non un assemblage onéreux de Célibataires. Il forma donc, au lieu d'une troupe de fainéans, une République sage, laborieuse & culti-

(1) Voyage d'un François en Italie Tom. VIII.

vatrice. Nous ne connoissons point de Gouvernement qui ait eu d'aussi beaux commencemens: la plupart se sont établis par le sang & l'usurpation. Un Brigand suivi d'une cohue de scélérats fut jadis le Fondateur de Rome; presque tous les Etats actuellement existans en Europe, doivent leur origine à des essains de Barbares Dévastateurs, conquérans & féroces. La Sagesse & la piété éclairée d'un Maçon de Dalmatie, ont fondé l'Etat de Saint-Marin, qui, depuis cette Epoque, jusqu'à nos jours, n'a été agité, ni par aucun changement dans ses Loix, dans les mœurs de ses habitans, ni par aucune révolution dans la forme constitutive originaiement établie. Aussi, cette République compte plus de 1300 années de paix & de prospérité; tandis que les factions, les guerres, les conquêtes & les innovations, ont totalement changé le reste des Etats d'Italie. (1)

Ce n'est cependant pas que des Souverains étrangers n'aient quelquefois entrepris d'attenter à la liberté de cette République; ce n'est pas que la petite montagne de Saint-Marin n'ait tenté leur avidité; mais il n'est pas facile d'assujettir un Peuple sage, libre, uni & jaloux de son indépendance. Pepin-le-Bref, qui eût étendu, s'il l'eût pu sa domination d'un Pôle à l'autre, imagina que la Montagne de Saint-Marin faisoit partie de ses vastes domaines, & d'après cette idée, qu'aucun fait ne justifioit, il comprit Saint-Marin dans la donation des Villes de la Romagne qu'il fit en 755, au Pape Etienne III. C'est être plus que libéral que de donner ce qu'on n'a point. Jamais Pepin le-Bref n'eut des droits sur cette République, & l'on ne conçoit pas à quel propos il entreprit ainsi d'en disposer en maître: quoiqu'il en soit, Etienne III. fut assez prudent pour ne pas exercer sur les habitans de cette Montagne, ni sur leur territoire, les droits de propriété que Pepin-le-Bref avoit été si peu autorisé à lui transmettre: aussi cette donation ne changea-t-elle rien à l'état de cette République, où les Papes n'ont exercé en aucun tems d'autre puissance que celle qu'on leur laisse comme Souverains-Pontifes, & en matière Ecclésiastique, dans les Gouvernemens où le Catholicisme est la Religion dominante.

La sage législation, les mœurs & le patriotisme des habitans de cette République, méritent les plus grands éloges; on admire leur bonheur & leur douce tranquillité, mais il faut avouer que cet Etat n'a point fourni de matériaux à l'Histoire, & c'est en cela sans doute que consiste le plus précieux de ses avantages: car, ce sont les révolutions, les guerres, les calamités, qui remplissent les annales des Peuples; & la Montagne de Saint-Marin a été presque dans tous les tems inaccessible à ces orages. Tout ce qu'on fait de ce Gouvernement, est qu'en l'an 1000, il acheta des Comtes de Montfetro, la Forteresse de Penna-Rosta, & en 1170, le Château de Casolo. On fait encore que le Pape Pie II, ayant eû une guerre fort vive à soutenir contre les Malatesta de Rimini; les habitans de San-Marino secoururent le Souverain-Pontife avec tant de zèle, & combattirent contre les Malatesta avec tant de valeur & de succès, que Pie II, pénétré de reconnoissance, fit présent à ces braves Républicains de quatre autres Forts, ou Châteaux, & ce fut là l'époque la plus florissante de cet Etat, & le plus haut point de son

SECT. IV.
De la Rè-
publique de
Saint-Ma-
rin.

Accroisse-
mens de
San-Ma-
rino.

(1) Voy. d'un François en Italie. Tom. VII.

(2) Voyez dans cette Histoire Universelle, l'Histoire générale d'Italie.

SECT. IV.
De la Ré-
publique de
Saint-Ma-
rin.

De la Capi-
tale de cette
Républi-
que.

Forme du
Gouverne-
ment.

accroissement: car, alors sa domination s'étendit jusques vers la moitié de la montagne voisine. Mais l'ambition des Citoyens ne s'acrut point; & comme ils reçurent sans les avoir fort ardemment désirées ces quatre nouvelles possessions, ils les cédèrent ensuite sans regret, & consentirent volontiers à se renfermer dans leurs anciennes limites: en sorte qu'on ne compte aujourd'hui dans toute l'étendue de ce Gouvernement, que trois Châteaux, trois Couvents & cinq Eglises.

La Capitale de cet Etat est située, ainsi que nous l'avons dit, sur le sommet d'une Montagne escarpée, & si haute, que la neige y abonde, lorsqu'aux environs on ressent la plus grande chaleur. Il n'y a ni canaux, ni fontaines, ni puits, dans ce petit Canton; mais pour se procurer de l'eau, les habitans rassemblent & conservent dans des Citernes la neige & la pluie qui tombent très fréquemment sur la Montagne. Du reste, le Sol y est fertile, il produit sur-tout d'excellent vin, d'une force & d'une qualité supérieures. Les caves creusées dans le roc y sont d'une fraîcheur continuelle. On ne peut arriver dans la Ville que par un seul chemin; ce n'est pas qu'on ne put y aller par différentes routes; mais il est défendu sous de très-rigoureuses peines de tenter d'y arriver par aucun autre côté. Les habitans de Saint-Marin ont joui depuis bien des siècles d'une paix qui n'a jamais été troublée, & qui vraisemblablement demeurera inaltérable pendant bien des siècles encore: cependant ils se tiennent toujours en état de défense, & ils se défendroient en quelque tems que l'on entreprit de les attaquer. Les jeunes Citoyens y sont exercés dès leur plus tendre jeunesse, aguerris, & formés à toutes les fatigues, à toutes les opérations militaires; de manière que, quoique pacifiques, ils sont continuellement prêts à prendre les armes au premier signal. D'après cette attention du Gouvernement, & ces dispositions des habitans, il est aisé de juger combien il seroit difficile de subjuguier un pareil Peuple, ou de le faire consentir à renoncer à la liberté. Aussi nulle Puissance étrangère n'a songé à former des entreprises, ni des incursions sur ce Pays. (1)

A Saint-Marin, le Conseil-Général est exclusivement dépositaire de la Souveraine Puissance. Ce Conseil-Général appelé *Arenzo*, est formé d'un Représentant de chaque Maison; mais comme il seroit trop nombreux & qu'il gêneroit trop les Citoyens, s'il étoit nécessaire qu'il s'assemblât pour les délibérations ordinaires & journalières, il y a un Conseil de quarante Sénateurs, qui cependant porte le nom de *Conseil des Soixante*, & qui, dans les affaires ordinaires exerce pleinement l'autorité de la République. L'*Arenzo* ne s'assemble que lorsqu'il est question d'affaires importantes & de cas extraordinaires: & si quelqu'un des Citoyens représentans de leur maison, manque de se rendre à l'Assemblée, il est condamné par la Loi à une amende fixée qu'il ne peut éviter de payer.

Le Conseil des quarante, sous le nom des *soixante*, est composé de Sénateurs pris, la moitié des familles Nobles, ou Patriciennes, & l'autre moitié des familles Plébéiennes; & cette institution opposée à celle de tout le reste des Etats Aristocratiques d'Italie, où les familles Plébéiennes sont exclues de

(1) Voyage d'un François en Italie. Tom. VII.

la Souveraineté, est, suivant nous, très-sage, & la seule qui soit capable de maintenir l'harmonie, la concorde & la bonne intelligence entre tous les ordres du Gouvernement. Dans quelque cas que ce puisse être, soit qu'il s'agisse de délibérer sur des affaires d'Etat, soit qu'il ne s'agisse que des contestations entre particuliers; le jugement ne passe que lorsque les deux tiers des voix sont de même opinion. Au reste, dans ce Conseil, chargé de nommer les officiers de la République, tout se règle par scrutin, l'on n'est admis dans cette assemblée que par élection: deux personnes de la même famille ne peuvent y avoir séance, & pour être éligible, il faut avoir vingt-cinq ans accomplis.

Tous les six mois le Conseil des soixante s'assemble pour choisir deux Magistrats, qui, sous le nom de *Capitansi*, sont à peu de chose près & en petit, ce que jadis les Consuls étoient à Rome. Quelqu'utiles qu'ils soient à l'Etat & quelqu'importans que puissent être les services qu'ils rendent, ils ne peuvent, en aucun cas, être continués au de là de six mois; mais après quelque tems d'intervalle, ils peuvent être élus de nouveau, & il y a eu des Citoyens qui ont été *Capitains*, ou Consuls, jusqu'à sept fois en leur vie.

Le Commissaire est le troisième officier de *San-Marino*; ce Commissaire juge avec les deux Consuls les causes civiles & criminelles: à l'exemple de beaucoup d'autres Gouverneurs d'Italie, ce Magistrat est toujours étranger, & il ne reste en charge que pendant trois ans; du reste, il faut qu'il ait le grade de Docteur en droit, & qu'il soit d'une intégrité connue. (2)

Le médecin est la quatrième personne de l'Etat, & ce doit être toujours aussi un étranger; il est entretenu aux dépens de la République: on lui donne un cheval pour faire ses visites; il doit être Docteur en Médecine & avoir 35 ans. Il n'exerce sa charge que pendant trois ans, on en élit alors un autre, & le motif de ce changement est, afin que dans le cas d'un mauvais choix, la République n'ait pas trop longtems à souffrir: mais il nous semble aussi que, lorsque le choix est bon & le Médecin habile, c'est priver les Citoyens d'un sujet qui leur est essentiel & qui a mérité leur confiance; Mais les Citoyens de Saint-Marin ne connoissent ni cas, ni exceptions qui puissent les faire déroger à leurs Loix fondamentales; & celle là tient à la constitution.

C'est encore une personne fort considérée dans ce Gouvernement que le maître d'Ecole: & l'Etat a grand soin de ne confier l'éducation des jeunes gens qu'à un homme respecté par ses mœurs, sa conduite, la douceur & l'honnêteté de son caractère, autant qu'estimé par ses talens & par ses connoissances. Aussi les jeunes Citoyens de Saint-Marin sont-ils en général, bien instruits & formés de bonne heure aux vertus qu'ils auront à pratiquer pendant tout le cours de leur vie, & aux connoissances qu'exigent les différens emplois qu'ils pourront avoir à remplir. Toutes les Loix de cette République sont renfermées en un volume *in-folio* imprimé à Rimini sous le titre de *Statuta illustrissimæ Reipublicæ Sancti Marini*. On lit dans la Section qui concerne les Ministres de ce Gouvernement, que lorsque quelqu'un de ces Ministres sera envoyé en Pays étranger, l'Etat lui fournira pour sa

Sæc. IV.
De la République de Saint-Marin.

Election des Magistrats.

Attachement des Citoyens de cet Etat à la constitution de la République.

Code des Loix de Saint-Marin.

(1) Idem. Pag. 410.

SET. IV.
De la Ré-
publique de
Saint-Ma-
rin.

dépense & pour son entretien, 24 sous par jour. Dans cette République les Ambassades sont peu dispendieuses.

Quelqu'estimable néanmoins, & quelque soutenue que soit la modération des habitans de Saint-Marin, il est un article sur lequel leur prévention est extrême; c'est la haute idée qu'ils ont de la gloire & de la prospérité de leur Patrie: & puisqu'ils sont tranquilles & heureux, ils sont, à notre avis, tout au moins aussi fondés à s'enorgueillir de leur République, que la plûpart des hommes le sont ailleurs des Gouvernemens sages, ou oppressifs, dans lesquels ils sont nés. L'opinion qu'ils ont de leur Patrie est telle, nous apprend Boccacalini, que lorsque cette République écrit à celle de Venise, elle est dans l'usage de mettre sur ses Lettres cette adresse: *Alla nostra carissima sorella, la serenissima Republica di Venetia*; & il faut avouer qu'à tout considérer un habitant de Saint-Marin est tout au moins aussi heureux qu'un Citoyen de Venise.

Caractères
des habitans
de St. Ma-
rin.

Dans tous les tems, au reste, ce Peuple a été regardé comme très-vertueux, & c'est là ce qu'on ne peut point dire d'aucune des plus puissantes Nations de l'Europe: il aime la justice, il est doux, humain, généreux, & très-hospitalier. Ce qui prouve qu'il est heureux, c'est qu'il est plus paisible & plus satisfait sur la cime d'un rocher, & au milieu des neiges, que ne le sont bien d'autres Nations dans les Contrées les plus fertiles & les plus délicieuses. Ce qui démontre encore combien sont précieux les avantages de la liberté, c'est le contraste qu'offre le grand nombre d'habitans qui vivent sur cette montagne avec la dépopulation de la Campagne de Rome, de cette brillante Campagne, qui malgré ses agrémens & ses beautés, est déserte & abandonnée, comparée à la Ville & au Rocher de St. Marin. (1) Les hommes fuient l'Esclavage; ils fuient la contrainte; tout Gouvernement sage, doux & libre est peuplé.

(1) *Remarks on several parts of Italy &c. by the late Right honourable Jos. Addison.* Edit. de Londres de 1745.

*Fin de l'Histoire des Républiques de Pise, Lucques, Sienna
& Saint-Marin.*